

Évangile de Jean



*Marcel Gervais
Archevêque émérite
d'Ottawa*

Évangile de Jean



*Marcel Gervais
Archevêque émérite
d'Ottawa*

L'Évangile de Jean

par Marcel Gervais, archevêque émérite du diocèse d'Ottawa, Canada

Nihil obstat: Michael T. Ryan, B.A., M. A., Ph.D. Imprimatur: + John M. Sherlock, évêque de London London 31 Mars, 1980

Le contenu de ce livre a été publié la première fois en 1977 dans le cadre de la série Montée par les Programmes d'études de la foi catholique et est maintenant réédité en Smashwords par les Publications d'Emmaüs, Ottawa, ON, Canada sur Smashwords

© Programmes d'études de la foi catholique, une division du Centre international d'éducation religieuse 1977. Reproduction dans tout ou partie est interdite.

~~~~~

## **Table de matière**

**[Introduction à l'édition révisée](#)**

**[L'Introduction à la première édition](#)**

**[Chapitre 1-L'Introduction à l'Évangile de Jean \(1,1-51\)](#)**

**[Chapitre 2-Amour pour Amour \(2,1-4,42\)](#)**

**[Chapitre 3-La Samaritaine \(4,4-42\)](#)**

**[Chapitre 4-Celui qui donne la vie \(4,46-5,47\)](#)**

**[Chapitre 5-Le pain de vie \(6,1-71\)](#)**

**[Chapitre 6-JE SUIS \(7,1 - 8,59\)](#)**

**[Chapitre 7-Le jugement par la lumière \(9,1-10,39\)](#)**

**[Chapitre 8-La vie triomphe de la mort \(11,1-54\)](#)**

[Chapitre 9-La vie par la mort \(11,55 - 12,36\)](#)

[Chapitre 10-La femme surprise en adultère \(Jean 7,53 - 8,11\)](#)

[Chapitre 11-Les discours d'adieux \(Jean 13,1 - 17,26\)](#)

[Chapitre 12-La Mort et la Résurrection de Jésus \(18,1 -21,25\)](#)

[Épilogue: Jésus, Pierre et le disciple bien-aimé \(21,1-25\)](#)

[Bibliographie](#)

[A propos de l'Auteur](#)

~~~~~

Introduction à l'édition révisée

Quand j'ai commencé à écrire ce commentaire sur l'Évangile de saint Jean, en 1978, pour la série Journey, j'ai connu l'angoisse de la page blanche pendant plusieurs mois. Cela m'a presque rendu malade. Je ne savais trop d'où venait mon blocage, mon hésitation, mais j'ai soupçonné que c'était la curieuse présentation de Jésus par saint Jean qui en était la cause. Enfin, une lumière s'est allumée et j'ai compris que Jésus est partout et toujours Celui qui est Dieu fait homme; Jésus entièrement humain et entièrement divin toujours et partout. Le voilà sur toutes les pages : Verbe fait chair; Celui qu'on est invité à rencontrer, à consommer et à digérer. Ayant trouvé cette vision, j'ai pu écrire à nouveau. Je ne sais pas si le travail complété sera, pour les lecteurs, une réussite, mais, au moins pour moi, l'angoisse de la page blanche a passé et j'ai pu écrire ces pages.

Depuis ce temps, j'ai reçu quelques commentaires favorables sur ce que j'ai raconté. Je sais que les études se sont développées dans les trente dernières années; alors j'ai pensé: pourquoi ne pas réviser mon travail de 1978 et en faire une nouvelle édition? Mais les changements que je pensais faire sont devenus trop lourds, et j'ai décidé de faire une simple modification à mon texte original. En effet, les études se sont développées de plusieurs façons, mais l'un de ces développements risque d'avoir un impact plus important sur les lecteurs : c'est l'idée du «Fils de l'Homme». Cette expression utilisée par saint Jean n'est pas seulement une déclaration sur l'humanité de Jésus; elle peut aussi l'être sur la divinité de Jésus. Le Fils de l'homme, c'est une façon de déclarer que Jésus est homme et Dieu.

Je remercie le Père Yvan Mathieu, un professeur à l'université Saint-Paul d'Ottawa, pour sa perspicacité à ce sujet. Le père Mathieu, membre de la Communauté Mariste, a donné généreusement de son temps pendant son année sabbatique pour m'aider à faire cette révision.

J'aimerais aussi remercier les personnes suivantes: Nicole Cleriot, pour la traduction de l'anglais au français; et aussi Pamela Levac, une traductrice en français et en anglais. Je remercie Guy Lajoie, un ami fidèle et un collègue dans tout ce qui est lié à la série Journey; de fait, Guy a créé une version électronique de toutes les quarante leçons de cette série; les dessins sont de Peter Gaspari; la carte de Ron Pickersgill. Je remercie L'Office national de liturgie de nous permettre de nous servir du texte sous copyright de l'A.E.L.F. pour l'Évangile de Jean. Enfin, deux amis de ma communauté presbytérale ont fait une lecture finale de ce nouveau texte, Gérard St-Denis et Jacques Huppé; je leur en suis

reconnaissant. Et je vous remercie tous.

J'en suis maintenant à vous suggérer une façon d'utiliser ce livre (et tout livre sur saint Jean, par ailleurs) : prenez votre temps; passez à travers ce commentaire doucement; ne vous pressez pas. Si vous y allez lentement, vous allez en bénéficier davantage. Quand vous commencerez à étudier l'Évangile de saint Jean, vous allez découvrir un Jésus plein de mystère, qui utilise des tournures de phrases étranges. C'est troublant; à l'occasion on a la tête qui tourne. Cela ne devrait pas surprendre, parce que nous entendons les paroles et constatons les actes de Celui qui est à la foi Dieu et homme. Et pour rendre les choses encore plus mystérieuses, Jésus et l'évangéliste partagent une seule et même voix dans beaucoup de passages.

Depuis le début de l'action de Jésus et jusqu'à aujourd'hui, il y a des groupes de personnes qui suivent Jésus, mais qui n'acceptent pas sa divinité. Une de ces personnes s'appelait Arius. Il était un homme pieux, dévoué à Jésus, mais incapable d'accepter sa divinité. Son enseignement s'est disséminé à travers le christianisme, au point où saint Jérôme, au quatrième siècle, a pu dire : «l'Univers s'étonna d'être arien».

C'est précisément quand nous considérons l'humanité et le divinité de Jésus comme une seule réalité, et que nous regardons ce mystère en face, que nous sommes élevés en nous-mêmes et transportée dans la Présence de Celui qui est Fils de Dieu et Fils de Marie.

La publication de cette nouvelle édition rejoindra-t-elle beaucoup de personnes? Je ne sais trop! Mais je pense au grand nombre de gens qui se disent disciples de notre Seigneur Jésus et qui le suivent, mais seulement en tant que personne humaine admirable et non comme le JE SUIS de Jean; alors, je me sens triste. Les Témoins de Jéhovah et les Saints des Derniers Jours pourraient tous renforcer et perfectionner leur ministère en acceptant le fait que Jésus est non seulement une bonne personne, mais aussi Celui qui est, en même temps, le Verbe Éternel de Dieu. Dans notre société, la question de l'identité de notre Seigneur Jésus n'est pas un sujet brûlant; peu d'individus en dehors de notre communauté de croyants s'y intéressent. Si jamais vous rencontriez quelqu'un qui serait assez curieux pour lire ce commentaire, tout mon travail aurait valu la peine. Et si cette personne finissait par avoir la foi dans le Jésus vrai et entier, alors ma coupe déborderait de joie.

+Marcel Gervais



L'Introduction à la première édition

Aborder l'Évangile selon saint Jean après ceux de saints Matthieu, Marc et Luc, c'est entrer dans un monde nouveau. Il n'est plus question des paraboles familières sur le royaume, des enseignements de Jésus sur la justice, de l'amour des ennemis, du mariage et du reste. Seuls quelques miracles y sont rapportés et aucun ne porte sur l'expulsion des démons. Des événements importants comme la Transfiguration et l'institution de l'Eucharistie en sont absents. Des termes auxquels nous sommes habitués, comme celui « d'apôtre », n'y sont jamais employés. À la place, nous trouvons des mots nouveaux (« signe », « heure », « gloire », « le Verbe »), des événements dont on n'a pas encore entendu parler (les noces de Cana, la guérison de l'homme près de la piscine) et des gens qu'on n'a jamais rencontrés (Nicodème, la Samaritaine, Lazare, le disciple bien-aimé).

Même quand cet Évangile rapporte des événements que l'on trouve dans les trois autres, il les traite à sa façon. Comme les autres, il nous donne le témoignage de Jean-Baptiste, la purification du Temple, la multiplication des pains, l'entrée triomphale à Jérusalem, la dernière Cène, la Passion et la Résurrection, mais, dans chaque cas, sa présentation est unique. L'ordre des événements est souvent différent : par exemple, dans les trois premiers Évangiles, la purification du Temple se place à la fin du ministère de Jésus ; dans le quatrième Évangile, elle est placée au début. On pourrait citer beaucoup d'autres différences. Qu'il suffise de dire que, bien que Jean présente manifestement le même Jésus et qu'il connaisse nettement les traditions conservées dans les autres Évangiles, il choisit habituellement de suivre sa propre façon de témoigner.

Pourquoi le quatrième Évangile est-il si différent ? La réponse se trouve dans la façon dont il a été formé. En composant leurs Évangiles, Matthieu, Marc et Luc étaient liés par les traditions que révéraient leurs communautés. Tout en étant libres d'organiser et même de modifier ces traditions dans une certaine mesure, ils ne pouvaient pas user en plein de leur pouvoir créateur ; il fallait qu'ils utilisent des matériaux déjà formés par d'autres. Autrement dit, les trois premiers évangélistes ont hérité des traditions à partir desquelles ils ont composé leurs Évangiles ; ils ont eu peu ou rien à dire sur la formation concrète des paroles et des histoires qu'ils ont employées. Il n'en est pas de même avec Jean: c'est lui qui a formé lui-même les traditions qui constituent son évangile et son influence s'en fait sentir à chaque étape du développement de l'Évangile.

Exactement comme la direction d'une grande personnalité explique le caractère distinctif de l'Évangile, elle en explique aussi l'extraordinaire unité. Une vision

unique du Christ, de l'Église, de la vocation apostolique y est maintenue d'un bout à l'autre. Une façon de penser, une façon d'envisager la vie chrétienne prédomine dans toutes les parties de l'Évangile. L'unité de pensée est exprimée dans un vocabulaire et un style uniformes. Bien que certaines parties de l'Évangile (notamment le Prologue, 1,1-18 ; et le chapitre 21) aient un vocabulaire et un style quelque peu différents, la pensée exprimée dans ces passages est conforme à ce que l'on trouve dans le reste de l'Évangile.

La formation de l'Évangile

Malgré sa cohérence et sa magnifique unité, l'Évangile donne des signes d'avoir été écrit en plusieurs étapes. L'histoire de son développement semble avoir été complexe et les biblistes ne s'accordent pas sur chaque étape. L'hypothèse la plus raisonnable est celle d'une composition en trois étapes. Une première étape aurait été la mise par écrit des mémoires du ``disciple que Jésus aimait``. Dans un deuxième temps, ce disciple, illuminé par la résurrection, aurait adapté ses mémoires en tenant compte de la composition de sa communauté (Juifs et Samaritains) et de l'expulsion des chrétiens de la synagogue. Enfin, troisième étape, une rédaction finale aurait eu lieu après la mort du disciple bien-aimé par deux de ses propres disciples : l'évangéliste et le rédacteur final. La contribution de l'évangéliste serait la plus importante. Il ne s'est pas limité à colliger les mémoires du disciple que Jésus aimait, mais a produit une présentation théologique cohérente de Jésus adaptée aux besoins de son auditoire. Le rédacteur final aurait, quant à lui, intégré du matériel des mémoires qui n'avait pas été utilisé par l'évangéliste. (inspiré de Brown-Moloney, *An Introduction to the Gospel of John*, 2003, ch. 2, p. 62-85.)

Il va évidemment être difficile de dire où le disciple bien-aimé a fait des révisions en adaptant ses mémoires (étape 2). Son remaniement de la version originale a été fait adroitement, comme on s'y attendrait. Il est cependant plus facile de discerner l'œuvre de ses disciples. En voici quelques exemples : la propre version de l'Évangile par l'évangéliste prend nettement fin en 20,30s, où il donne la raison pour laquelle il l'a écrit ; mais il s'ensuit tout un autre chapitre avec sa propre conclusion (21,24s). Le chapitre 21, bien qu'il soit inspiré de la pensée du disciple bien-aimé, est écrit dans un style différent et est très nettement l'œuvre d'un disciple. Il a été ajouté par les éditeurs définitifs. En 14,31, Jésus met fin à ses instructions lors de la dernière Cène en disant : « Levez-vous ! Partons d'ici ! » Mais il y a ensuite trois autres chapitres d'instructions supplémentaires avant que Jésus et ses disciples partent

effectivement (18,1). L'explication de cette inconséquence apparente se trouve probablement dans l'attitude des éditeurs définitifs. À un moment donné après la révision opérée par le disciple bien-aimé (étape 2), il aurait écrit les magnifiques discours de Jésus que l'on trouve aux chapitres 15,16 et 17. Ses disciples étaient résolus à ne pas laisser perdre ces précieux écrits. Ils en assurèrent la survivance en les insérant à la fin du chapitre 14, atteignant leur but sans déranger le texte de l'évangéliste. (Sa version de l'Évangile était déjà devenue sacrée à leurs yeux et ils ne voulaient pas toucher à ce qu'il avait écrit.)

On pourrait donner beaucoup d'autres exemples, mais ceux-ci suffisent pour illustrer la façon dont ce grand Évangile a vu le jour. Quant à la durée de ce processus, des exégètes compétents calculent une cinquantaine d'années, allant des années 40 pour finir dans les années 90 du premier siècle. Si cela est exact, il en découle la conséquence intéressante et importante que le quatrième Évangile est à la fois le premier et le dernier. Il est le premier parce qu'il contient des traditions remontant aussi loin que les années 40, c'est-à-dire juste après la résurrection. Il est aussi le dernier, parce qu'il reflète la foi de l'Église des années 90, une dizaine d'années après la composition des autres Évangiles.

L'évangéliste

Qui était ce personnage étonnant dont le génie marque tout l'Évangile ? Il est difficile à identifier. La raison en est qu'il s'est donné beaucoup de mal pour se cacher. S'il n'y avait pas le chapitre 21, ajouté par ses disciples, on ne pourrait pas, d'après l'Évangile lui-même, émettre une idée valable. Et même avec les renseignements donnés dans le dernier chapitre, nous ne pouvons pas en être absolument certains. Mais il semble que l'auteur qui est si résolu à rester inconnu soit le « disciple bien-aimé » mentionné dans la seconde moitié de l'Évangile. Cet homme était présent à la dernière Cène où il a bénéficié d'une intimité avec Jésus à laquelle les autres n'ont pas eu part (13,23ss), il s'est tenu au pied de la croix (19,26), il a été le premier à croire à la résurrection de Jésus (20,2ss) et le premier à reconnaître le Seigneur ressuscité sur le bord du lac (21,7).

Apparemment il n'est pas mort martyr comme Pierre (21,20ss). Aussitôt deux questions se posent : le disciple bien-aimé est-il la même personne que ce disciple anonyme de Jean-Baptiste qui est devenu un disciple du Christ (1,35 et 40) ? Doit-il être identifié au même disciple anonyme qui connaissait le grand prêtre (18,15) ? Nous ne savons pas vraiment.

Bien que nous nous sentions tout à fait sûrs de maintenir que l'évangéliste est le

disciple bien-aimé, nous ne sommes pas du tout certains de qui il était. Récemment, les biblistes ont proposé Jean Marc, le compagnon de Paul, l'évangéliste Luc et même Lazare que Jésus a ressuscité des morts. Le nom traditionnel, qui est encore le plus vraisemblable, est Jean le fils de Zébédée, un des apôtres. Il n'est nommé nulle part dans l'Évangile. Même au chapitre 21, où sont mentionnés les fils de Zébédée, son nom n'apparaît pas. Si cette identification pose des problèmes par elle-même (et elle en pose), peut-être ceux-ci ne font-ils que montrer comme l'évangéliste a bien réussi à cacher son identité. S'il fait partie des Douze, il semblerait qu'il n'y attachait pas autant d'importance qu'à l'amour que Jésus lui a montré.

Bien que le disciple bien-aimé ait vu, entendu et touché le Seigneur, il admet ouvertement que lui-même et les autres n'avaient pas la moindre compréhension de Jésus avant la résurrection et l'effusion de l'Esprit-Saint (ex. 2,21s). C'est seulement lorsque l'Esprit est venu qu'il a commencé à comprendre ce dont il avait été témoin. C'est seulement alors qu'il a réalisé que celui qu'il avait vu et entendu, et sur la poitrine duquel il avait reposé sa tête était Dieu. Ce qu'il apprit à connaître en Jésus n'était pas simple puissance, mais un amour comme nul autre, aussi pur que la lumière, aussi clair que l'eau courante, aussi bon que le pain, aussi enivrant que le vin. Il comprit que l'amour qui s'était emparé de lui s'étendait au monde entier.

Dans l'Esprit, le disciple bien-aimé est devenu conscient de son unité avec le Seigneur ressuscité. Bien que le Christ soit monté vers le Père, le Paraclet (c'est-à-dire l'Esprit ; voir Jn 14-16) l'avait si intimement uni au Seigneur ressuscité qu'il pouvait dire que Jésus était en lui et lui en Jésus. Jean savait que cette même expérience d'union au Christ était offerte à chaque disciple. L'évangéliste voulait que tous ceux qu'il instruisait, en réalité le monde entier, connaisse la joie, la paix, le ravissement de ne faire qu'un avec le Seigneur. Chez Jean, et sûrement chez beaucoup de ceux qu'il guida, l'expérience d'union au Christ atteignit des profondeurs que seuls les plus grands saints ont connues. Cette relation intime et profonde avec Jésus marque tout l'Évangile.

Note : Pour nos fins, dans notre texte, on utilisera les noms Jean, Saint Jean, l'évangéliste ou l'auteur pour indiquer l'évangéliste.

Les buts du quatrième Évangile

Le premier et le plus important des buts de l'Évangile est de transmettre cette

compréhension plus claire et plus profonde de Jésus que l'Esprit-Saint a permise après la résurrection. Au centre de cette compréhension plus claire est la vérité que Jésus est le Fils éternel de Dieu fait homme. Il est Dieu le Fils qui était avec le Père avant le temps, égal au Père et pourtant lui obéissant en tout. Si, dans cet Évangile, Jésus est aussi doux et familier que Celui qui marchait dans le jardin d'Éden dans la brise du soir et pourtant aussi inquiétant et étrange que la vision d'Ézéchiel (Ez 1,1-28) ; si le Christ de Saint Jean est aussi frappant et inexplicable que le buisson ardent et aussi terrifiant que le tonnerre et l'éclair au Sinaï, c'est parce qu'en décrivant Jésus, Jean décrit Dieu.

La divinité du Christ domine donc la pensée de tout l'Évangile. S'ouvrant sur la déclaration que « le Verbe était Dieu », il se termine sur la profession de foi de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu », tandis que tout au long Jésus y est proclamé l'égal de Dieu et celui qui mérite à juste titre le Nom divin « JE SUIS ».

Jean n'oublie pas toutefois l'humanité du Christ. De fait, c'est dans cet Évangile que l'on trouve certaines des plus puissantes affirmations sur l'humanité totale de Jésus. Jésus est le Verbe de Dieu fait « chair », terme qui communique avec puissance l'idée que Jésus a partagé notre nature terrestre, limitée et mortelle. Chez Jean, nous voyons Jésus fatigué, assoiffé, en colère, en pleurs et, bien sûr, nous le voyons mourir. Mais l'évangéliste n'éprouve pas le besoin d'insister sur la nature humaine de Jésus ; il semble persuadé que ses lecteurs connaissent et acceptent cet aspect de Notre Seigneur. C'est la divinité de Jésus dont certains de ses lecteurs semblent douter. Aussi est-ce cette vérité qu'il réussira à faire comprendre.

Le deuxième objectif de l'Évangile découle du premier. Jean veut proclamer le Christ comme l'Esprit a conduit l'Église à le comprendre, mais c'est une chose de transmettre cette connaissance à des Juifs et autre chose encore de l'enseigner, disons, à des Samaritains. Dans la communauté pour laquelle l'évangéliste écrivait, différents groupes apparaissaient à un moment ou à un autre. Certains avaient suivi Jean-Baptiste et, parmi ceux-ci, certains étaient venus à la foi au Christ, tandis que d'autres restaient attachés à leur premier maître. Il y avait des Juifs qui étaient entrés dans l'Église, mais refusaient d'accepter la divinité de Jésus. Il y avait aussi des Samaritains dont les croyances étaient considérées hérétiques par les Juifs comme par les chrétiens. L'Église de l'évangéliste était aussi menacée par des Juifs hostiles qui traitaient les chrétiens comme les blasphémateurs les plus odieux. Et, bien sûr, il y avait les Gentils (c'est-à-dire les

païens), ceux qui étaient entrés dans l'Église et ceux qui étaient encore en cheminement. Il fallait porter le message de l'Évangile à chacun de ces groupes et, pour ce faire, il fallait que l'évangéliste prenne au sérieux le caractère spécial de chacun.

Il ne faut pas omettre le plus important de tous les groupes - les fidèles de l'Église dont la foi reposait fermement sur l'enseignement des apôtres, qui vénéraient l'autorité de Pierre et qui voyaient dans le disciple bien-aimé le modèle de tout disciple du Christ. Il fallait les nourrir, les encourager et les conduire patiemment à la plénitude de la foi. Le deuxième objectif de l'Évangile est donc de proclamer le Christ aux divers groupes qui se présentaient à l'évangéliste et à son Église.

La méthode de l'évangéliste

La tâche que l'évangéliste s'est fixée était de prêcher le Christ, non pas seulement dans la langue parlée par ses auditeurs, mais avec des idées et des images qui leur étaient chères. Il se faisait un devoir non seulement de traduire les paroles de Jésus de l'araméen au grec, mais de traduire le sens de la personne du Christ dans la pensée de chacun des groupes auxquels il avait affaire, que ce soit des Juifs, des disciples de Jean-Baptiste, des Samaritains ou des païens.

Pour accomplir une si grande tâche, l'évangéliste a dû assimiler en profondeur le message du Christ. Une fois qu'il en fut bien imprégné, Jean put communiquer la Bonne Nouvelle à n'importe quel groupe. La méthode qu'il utilisait semble avoir été quelque chose comme ceci : quand il se trouvait devant le défi de proclamer le Christ à des Samaritains, par exemple, il allait chercher dans la vie du Christ une rencontre entre Jésus et un Samaritain et, comptant sur l'Esprit-Saint pour l'aider à se rappeler et à comprendre (14,25-26, 16,13), il sondait sa mémoire à la recherche de tout ce qui pourrait aider. Ses talents extraordinaires d'écrivain lui permettaient de composer un récit qui combinait puissamment l'événement historique (une rencontre entre Jésus et une Samaritaine) et l'approfondissement de cet événement sous l'action de l'Esprit. Ces blocs dramatiques étaient probablement composés pour répondre aux besoins et rassemblés plus tard par leur auteur pour former un récit continu. À mesure que divers groupes s'adjoignaient à sa communauté, il composait d'autres histoires, dont il incorpora certaines dans une seconde version de son évangile. Et même après avoir fini cette seconde édition, l'évangéliste, comme cela a été suggéré, a continué à écrire de nouveaux passages que ses disciples ajoutèrent à la version

définitive.

Ce qui importe, en ce qui nous concerne ici, c'est que saint Jean unit les événements historiques à la vision plus claire qu'il en avait par suite de la résurrection et du don de l'Esprit-Saint. Il est vrai que l'Évangile de Jean est un « Évangile spirituel », qu'il emploie beaucoup de symboles pour amener ses lecteurs au-delà du simple niveau littéral et de ce fait qu'il attache forcément moins d'importance à l'exactitude du détail et à la chronologie, mais ce serait commettre une erreur absurde que d'écarter entièrement la base historique des scènes et des événements auxquels il se rapporte. Il faut, toutefois, faire attention de ne pas commettre l'erreur opposée qui consisterait à lire l'Évangile comme si c'était un reportage sur la vie de Jésus tel qu'on le ferait avec un magnétophone.

Il peut être difficile d'accepter que, dans le quatrième Évangile, encore plus vraiment que dans les autres, nous trouvions les paroles de Jésus sous les mots de l'évangéliste. Mais il en est ainsi. Cet Évangile est un des exemples les plus frappants de ce que l'on entend par l'inspiration divine de l'Écriture. Dieu parle à la façon des humains ; il s'adapte à l'auteur humain. Chez Jean, c'est Jésus, Dieu le Fils, qui adopte la langue et la pensée humaines de l'évangéliste ; il parle avec les mots du disciple qu'il aimait plus que tous les autres.

Le plan de l'Évangile

Le plan fondamental de l'Évangile est clair : il a une introduction, deux grandes sections et un épilogue.

Introduction (1)

Le Livre des Signes (2-12)

Le Livre de la Gloire (13-20)

Épilogue (21)

L'introduction contient le témoignage de Jean-Baptiste ; la première grande section (le Livre des Signes) traite du ministère public de Jésus ; la seconde moitié (le Livre de la Gloire) englobe la période entre la dernière Cène et la résurrection de Jésus. À part l'Épilogue, ce plan fondamental est très comparable à celui des trois autres Évangiles.

Le quatrième Évangile est simple dans les grandes lignes, mais non dans le détail. La raison de cet état de choses est probablement la façon dont le livre a été formé. Nous soupçonnons, par exemple, que le plan de la première édition était basé sur les fêtes juives (le Sabbat, la Pâque, les Tentés, la Dédicace). Quand l'évangéliste en rédigea la seconde édition, il y introduisit de nouveaux matériaux et dut par conséquent apporter des changements à l'aperçu général. Quand ses disciples firent les derniers ajouts, le plan de l'Évangile fut altéré une fois de plus. Il en résulte que, tandis que le plan général est facile à reconnaître, il est loin d'être aisé de faire concorder les détails.

Devant la confusion apparente des grandes sections, certains spécialistes proposent une solution désespérée : ils supposent que les pages du manuscrit ont été mélangées par accident. Ils réorganisent ensuite les passages dans l'ordre qui leur paraît le meilleur. D'autres supposent qu'un disciple, qui n'était pas à la hauteur de son maître, a altéré l'ordre original. Cependant, la tradition du manuscrit entier soutient l'ordre que nous avons. Il est raisonnable de partir de l'hypothèse que la disposition actuelle des passages est justifiée, même si, à certains moments, ce n'est pas apparent. Nous proposons le plan suivant.

Introduction (chapitre 1)

Prologue (1,1-18)

Le témoignage de Jean (1,19-51)

Le Livre des Signes (2,1-12,50)

(structuré en sept épisodes)

1. Amour pour amour (2,1-4,45)

2. Celui qui donne la vie (4,46-5,47)

3. Le Pain de Vie (6,1-71)

4. JE SUIS (7,1-8,59)

5. Le jugement par la Lumière (9,1-10,39)

6. Le triomphe de la Vie sur la mort (11,1-54)

7. La Vie par la mort (11,55-12,36)

Conclusion du Livre des Signes (12,37-50)

La femme adultère

Le Livre de la Gloire (13,1-20,31)

Le Discours d'adieu (12-17)

Je suis la Voie (13,1-14,31)

Je suis la vraie vigne (15)

J'ai vaincu le monde (16)

Père, glorifie ton Fils (17)

La mort et la résurrection (18-20)

L'heure (18-19)

Les disciples viennent à la foi (20)

Épilogue: Jésus, Pierre et le disciple bien-aimé (21)

S'il y a une clé pour déchiffrer ce plan, la voici : l'Évangile se compose de « signes » et d'un commentaire sur les signes. Plus simplement, un « signe » est tout acte de Jésus (pas nécessairement un miracle). Les actes de Jésus sont appelés des « signes » parce que tout ce qu'il fait est profondément significatif. Le sens de ses actes, toutefois, n'est pas directement évident. Un commentaire, une explication est nécessaire pour en faire ressortir le sens profond. Par exemple, dans le premier épisode du Livre des Signes (La nouveauté radicale, 2,1-4,45)

les signes sont : les noces de Cana

et la purification du Temple

le commentaire de ces signes est fourni par :

le dialogue avec Nicodème

et le dialogue avec la Samaritaine.

D'après le plan que nous avons adopté, par conséquent, les chapitres 2, 3 et 4 forment un bloc composé de signes et de commentaires sur les signes.

L'évangéliste ne nous donne pas toujours le signe d'abord et ensuite le commentaire. Il varie parfois sa méthode. Il peut, par exemple, entremêler le signe et le commentaire en un tout dramatique, comme dans la Résurrection de Lazare (ch.11). Mais les deux éléments y sont également présents. Dans la seconde moitié de l'Évangile (le Livre de la Gloire, 13-20), l'auteur commence par le commentaire et nous donne ensuite le signe. Dans ce cas, le signe est l'acte parfait de Jésus, sa mort et sa résurrection. Le sens de cette œuvre suprême de Jésus est donné par les Discours d'adieu à la dernière Cène (13-17). En règle générale, nous pouvons donc dire que l'Évangile est destiné à nous présenter une série d'actes significatifs de Jésus (signes) qui sont commentés par Jésus. Dans tout l'Évangile, le Seigneur nous instruit à la fois par le geste et la parole.

[Chapitre 1 - L'Introduction à l'Évangile de Jean \(1,1-51\)](#)

L'introduction de Jean se compose du Prologue (1,1-18) et du Témoignage (1,19-51). Le Prologue est un poème grandiose qui identifie Jésus Christ comme le Verbe éternel, Dieu le Fils unique, qui s'est fait homme. Le Témoignage nous met en présence des principaux témoins du Christ, Jean-Baptiste et les apôtres, qui lui donnent différents titres. L'introduction se conclut avec Jésus qui se proclame lui-même le Fils de l'homme venu unir le ciel et la terre (1,51).

Jean réalise ici ce que les autres évangélistes font dans leurs textes. Par leurs récits de l'enfance et du baptême et des tentations de Jésus, Matthieu et Luc proclament que Jésus accomplit l'Ancien Testament, qu'il est le Fils de Dieu et le fils de Marie qui est vainqueur de la mort et de Satan et le Sauveur du monde. Jean fait de même et plus. Le premier chapitre de Jean ressemble encore plus à l'introduction de Marc (cf., par exemple, Mc 1,1 et Jn 1,1 ; et Mc 1, vv.10, 11, 15 et Jn 1, vv. 33, 49, 51). Jean diffère des autres surtout par la clarté et l'intensité de sa proclamation de la divinité du Christ. Il diffère aussi sur l'endroit où il commence.

Marc débute avec le ministère de Jean-Baptiste, Matthieu et Luc avec les événements précédant la naissance de Jésus ; tous les trois sont tournés vers l'Ancien Testament au commencement de la Bonne Nouvelle. Matthieu nous fait remonter jusqu'à Abraham (Mt 1,1s), Luc jusqu'à la création d'Adam (Lc 3,38). Jean, toutefois, nous conduit au-delà de Jean-Baptiste, au-delà de la naissance du Christ, au-delà du père de tout Israël, même au-delà de la première lueur de la création, jusque dans l'éternelle présence de Dieu. C'est là, nous dit Jean, que commence la Bonne Nouvelle (Jn 1,1).

Le Prologue (1,1-18)

Le poème décrit un grand mouvement de Dieu à la terre et de la terre à Dieu.

Dans ses premières lignes, nous nous trouvons dans le royaume de Dieu,

Au commencement le Verbe était

et le Verbe était avec Dieu...

Progressivement, nous descendons vers un point de temps et de l'espace,

Et le Verbe s'est fait chair

et il a demeuré parmi nous.

Puis, nous sommes à nouveau élevés en présence de Dieu,

Nul n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui

est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître.

Note : À moins d'indications spécifiques, la traduction de Jean qui se trouve dans ces pages vient de la nouvelle traduction de l'Association Épiscopale Liturgique pour les pays francophones : <http://www.aelf.org/bible-liturgie>.

L'évangéliste emploie ainsi une technique de composition hébraïque qui convient parfaitement au mouvement du Prologue. Cette technique s'appelle « inclusion ». Elle est utilisée pour faire correspondre la fin d'une composition à son commencement ; la première et la dernière ligne se font l'écho l'une de l'autre et s'éclairent mutuellement. Ainsi, dans le Prologue, nous devons lire les premiers versets à la lumière des derniers : « le Verbe était avec Dieu » du premier verset va avec « le Fils unique qui est dans le sein du Père » au verset 18. Les premières lignes peuvent maintenant se comprendre comme un enseignement : au commencement était le Fils, le Fils était avec le Père, et le Fils était Dieu. Le Verbe est donc « le Fils Unique de Dieu » qui s'est fait chair en Jésus Christ (v.17).

« Au commencement... » Ces mots sont tirés de la première ligne de la Bible (Gn 1,1). Dans la Genèse et dans le Prologue de Jean, la création va être décrite. L'expression renvoie donc à cet éternel présent avant toute création.

« ...le Verbe était. » Le Verbe simplement « était ». Le Verbe n'a pas été créé, mais il existe comme Dieu, en dehors du temps. Pourquoi donne-t-on au Fils le titre de « Verbe » ? On peut proposer deux raisons générales : d'abord, parce que le titre décrit avec justesse tout le ministère de Jésus, le Fils de Dieu incarné, et, en second lieu, parce qu'il évoque quelque chose qui fait partie de l'expérience quotidienne de chacun. Les deux raisons se soutiennent mutuellement.

Dans la dernière ligne du Prologue, l'évangéliste nous donne un résumé de l'œuvre de Jésus : « Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, lui, l'a fait connaître. » Dans tout ce qu'il a dit et fait, le Christ a fait connaître le Père. La fonction du Christ a donc été de révéler, et c'est la fonction indiscutée des paroles. Dans l'expérience quotidienne, nous nous servons de paroles pour révéler nos pensées

et sentiments ; c'est par des paroles que nous communiquons avec autrui. Jean tient le raisonnement que, si dès le début de son ministère le Fils était celui qui révèle le Père, la plus parfaite expression du Père que l'humanité pouvait avoir, ce n'était possible que parce que, dans son éternelle préexistence, le Fils était déjà l'expression complète du Père. L'évangéliste nous conduit ainsi hardiment de Jésus de Nazareth à la vie intérieure de Dieu. En Dieu, le Père est Dieu qui parle et le Fils est la Parole. De toute éternité, le Père s'exprime et l'expression du Père est le Verbe. Le Fils est le Verbe, parce qu'il est Dieu exprimé, Dieu communiqué.

Jean continue maintenant son exposition impressionnante de la vie intérieure de Dieu. (Il n'a pas encore fait la moindre allusion à la possibilité que le Verbe ait pu devenir l'un de nous.)

« Le Verbe était avec Dieu (le Père). » Cette ligne établit la distinction entre le Père et le Fils. Le Père est un « moi » (une personne) distinct, aussi, puisque le Verbe est la parfaite expression du Père, le Verbe doit aussi être un « moi » distinct.

« Et le Verbe était Dieu. » Si le Verbe est l'expression totale et complète du Père, le Verbe est donc égal au Père. Ils sont tous les deux Dieu, mais Dieu reste un.

« Il était au commencement avec Dieu (le Père). » Cette ligne réaffirme la distinction entre le Père et le Fils. Le Fils n'est pas le Père ; ils n'ont pas une identité unique. L'expression « il était avec » traduit l'harmonie et la communion, tout en faisant comprendre que les deux ne sont pas un seul d'une façon qui exclurait toute identité séparée.

Nous ne pouvons pas ici pousser plus loin notre commentaire des premiers versets du Prologue sans risquer de déformer les intentions de l'évangéliste. Il ne cherche pas à spéculer sur la vie intérieure de Dieu. Il veut une chose : proclamer Jésus Christ Fils de Dieu. S'il parle de la vie mystérieuse en Dieu, ce n'est que pour pouvoir nous enseigner que le Verbe qui était éternellement avec Dieu est entré dans notre histoire en Jésus-Christ et que c'est par conséquent en Jésus que le Père se révèle pleinement à nous. Ce qui importe le plus pour l'évangéliste, c'est ce que le titre de « Verbe » enseigne sur les actions de Dieu vis-à-vis de nous, ses créatures. Pour comprendre ceci un peu mieux, nous explorerons d'abord le sens et le but des « paroles » dans notre expérience humaine et nous appliquerons ensuite ce que nous en apprenons à la Parole divine.

Dans notre compréhension courante, une parole fait partie du discours, c'est un son émis pour communiquer. Nous pouvons, bien sûr, communiquer autrement, par des signes d'origine naturelle (grognements, rires, soupirs) et par des signes convenus par la société (drapeaux, panneaux de signalisation, gestes). Mais une parole est différente. Une parole est un son émis par une voix vivante et qui véhicule une pensée. Le sens d'une parole est donné à la fois par la qualité du son (fort, doux, dur, aimable) et par l'idée qu'elle exprime. Par sa nature même, la parole est quelque chose qui est très près de nous. Elle fait partie de toute notre vie, car elle communique un sentiment et une pensée. Le cœur et l'esprit. Quand nous émettons une parole, nous nous projetons, parce que nous révélons à la fois ce que nous pensons et ce que nous éprouvons.

Tout ceci n'est vrai que si nos paroles sont vraies, si elles sont fidèles à ce qui est dans notre esprit et dans notre cœur. Car la parole peut être mal employée, asservie à cacher, méprendre, blesser, tuer, plutôt qu'utilisée pour révéler, guider et rapprocher les êtres dans une compréhension mutuelle.

En effet, seuls les amants connaissent la plénitude de sens des paroles. La parole qui révèle l'être de celui qui aime est toujours un don de soi qui demande à être accepté par la personne bien-aimée. Le but de telles paroles n'est donc pas simplement d'informer, mais d'unir ceux qui s'aiment. Les paroles vraies sont lumière (elles révèlent) et vie (elles transmettent la vie d'un être à sa bien-aimée). En résumé, sous leur meilleur jour, les paroles sont des actes de révélation du moi et de don de soi par lesquels on entre en communion avec l'autre.

En ayant ces pensées à l'esprit, nous pouvons dire que le Père est celui qui aime, que nous, ses créatures, sommes l'être bien-aimé, et que le Verbe est la révélation et le don de soi du Père par lequel il nous unit à lui-même. Tout ce qui est fait par le Verbe est de nature à révéler Dieu et a pour but l'union à Dieu. Par exemple, puisque l'univers a été fait par le Verbe, il révèle quelque chose de Dieu et est destiné à lui être uni.

Tout acte que Dieu fait par le Verbe prend donc la teneur d'un acte d'amour. En effet, le Prologue est une histoire poétique de ces actes que l'évangéliste décrit comme l'amour qui s'ajoute à l'amour : « grâce pour grâce » (1,16). Dans une langue aussi simple que profonde, le poème parle de la création de l'univers et de l'humanité (1,3s), de l'offre de vie éternelle que fait Dieu (1,4ss), de la formation de son peuple (« les siens », 1,11), autant de gestes qui ont mené et ont trouvé leur accomplissement dans la parfaite union réalisée dans l'Incarnation (1,14) et

continué dans l'Église (le « nous » des vv.14 et 16). Depuis le commencement de l'histoire humaine, toutefois, les ténèbres (le péché) luttent pour que le monde n'accepte pas le Verbe, mais elles ne peuvent pas triompher de la lumière de Dieu.

Jean 1,1-18

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Il y eut un homme envoyé par Dieu ; son nom était Jean. Il est venu comme témoin, pour rendre témoignage à la Lumière, afin que tous croient par lui. Cet homme n'était pas la Lumière, mais il était là pour rendre témoignage à la Lumière. Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu, eux qui croient en son nom.

Ils ne sont pas nés du sang, ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme : ils sont nés de Dieu.

Le Verbe et le monde (1,1-3). La première ligne du Prologue nous renvoie aux premiers mots de la Bible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Dans la Genèse, chaque acte de création est introduit par l'expression : « Dieu dit : 'qu'il y ait...' » Dieu parlait et toutes choses accédaient à l'existence. C'est pourquoi l'Écriture peut dire « par sa parole », l'univers a été fait (voir Ps 33,6 ; Sg 9,1). Pour l'évangéliste, cette expression n'est pas simplement une heureuse coïncidence, mais une prophétie de la plénitude de la vérité révélée en Jésus-Christ : quand Dieu a créé, c'est par son Fils, le Verbe : « Tout fut par lui et sans lui rien ne fut » (1,3). Puisqu'il a été fait par le Verbe, l'univers dans tout ce qu'il a de bon (Gn 1, vv. 9,12,18,21,25,31) révèle quelque chose de la gloire de Dieu et est destiné à lui être uni. Toute l'harmonie, l'ordre et la beauté de la création parlent du Père et du Fils par lequel il a été fait et par lequel il est maintenu.

Le Verbe et l'humanité (1 : 4,5,9,10). La Genèse nous dit que Dieu a fait l'homme, masculin et féminin, à son image et à sa ressemblance (Gn 1,26ss). Plus que toute autre créature terrestre, l'homme exprime Dieu. L'homme est donc, de façon spéciale, modelé sur le Verbe qui est la plénitude de l'expression de Dieu. La nature humaine elle-même révèle son Créateur et est destinée à lui être unie.

Dieu a offert à l'humanité d'être unie à lui quand il a permis à nos premiers parents de manger de l'arbre de vie (Gn 2,9 et 16). Par le Verbe, il leur a donné la vie naturelle et par le Verbe il leur a offert d'avoir part à sa propre vie divine : « De tout être il était la vie. »

L'homme est si profondément formé par le Verbe qu'il est destiné à la communion avec le Père et rien de moins que cela ne le satisfera. Bien que le péché ait coupé l'homme de Dieu, il ne lui a pas enlevé son désir de Dieu ni son potentiel pour l'atteindre. Cette aspiration, dont nous trouvons l'expression dans toutes les cultures et toutes les religions, est comme une lumière placée au plus profond de notre nature par le Verbe qui est lumière et vie : « et la vie était la lumière des hommes ». On peut parler de révélation naturelle : par la contemplation de la nature, l'homme peut rejoindre Dieu (voir Rm 1,19-20).

Les ténèbres (Satan, le serpent de Gn 3,1ss) ont essayé d'éteindre cette lumière. Bien que les ténèbres aient réussi à faire chasser l'homme du jardin et à lui faire interdire l'accès à l'arbre de vie (Gn 3,23s), elles finirent par être totalement vaincues. Dieu a promis que la descendance de la femme écraserait la tête du serpent (Gn 3,15) ; la vie et la lumière triompheraient par le Verbe fait chair : « la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre ».

Note : Beaucoup d'exégètes interprètent les versets 9 à 13 comme se rapportant déjà au ministère de Jésus, le Verbe fait chair. Bien que ce soit une interprétation valable, nous avons choisi de suivre une opinion différente, soutenue aussi par des commentateurs compétents. Nous appliquons ces versets aux activités du Verbe dans l'humanité par la création (v.10), et ensuite au milieu du peuple de Dieu dans l'Ancien Testament (v.11-13), qui culminent dans l'Incarnation du Verbe (v.14a). Ce point de vue a l'avantage d'indiquer une progression historique dans le Prologue. Mais le Prologue est de la très belle poésie et prête donc à plusieurs interprétations.

Mais les ténèbres remportent des victoires. Le péché peut engendrer une nuit si

obscur que personne ne peut voir la lumière de Dieu dans la beauté de l'univers et dans la grandeur de l'humanité. Les ténèbres peuvent s'abattre sur des individus et même couvrir des sociétés entières. Saint Paul admoneste les Romains pour n'avoir pas su reconnaître Dieu à travers les choses qu'Il a faites (Rm 1,18-32) ; Saint Jean va plus loin : en ne sachant pas reconnaître Dieu dans les choses créées, l'humanité devient incapable de reconnaître le Verbe par qui tout a été fait : « Il était dans le monde et le monde fut par lui et le monde ne l'a pas connu » (1,10).

Le Verbe et le peuple de Dieu (1,11-13). C'est par son Verbe que Dieu a appelé Abraham à être le père de son peuple. C'est par son Verbe que Dieu a agi pour sauver son peuple quand il était esclave en Égypte : « Alors qu'un silence paisible enveloppait toutes choses et que la nuit parvenait au milieu de sa course rapide, du haut des cieux, ta Parole toute puissante s'élançait du trône royal ; guerrière impitoyable, elle fondit au milieu d'une terre vouée à l'extermination, portant pour glaive aigu ton irrévocable décret » (Sg 18,14s). Ce fut par sa Parole communiquée à Moïse qu'il fit une Alliance avec eux (Ex 19,3ss). En leur révélant sa volonté, Dieu agissait par son Fils, le Verbe. Il planta si profondément sa Loi en eux que nul n'avait besoin de demander qui traverserait les mers ou les profondeurs des cieux pour la trouver. ' « Non, » dit Moïse, « car la Parole est tout près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique » (Dt 30,14).

En envoyant les prophètes révéler sa volonté, Dieu agissait encore par son Fils : la « parole du Seigneur » qu'ils proclamaient était annoncée par la Parole éternelle. Aussi Dieu pouvait-il dire : « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas sans avoir arrosé la terre... de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission » (Is 55,10s).

Pour Jean, ces passages et beaucoup d'autres de l'Ancien Testament enseignent que Dieu agissait par son Fils dans toute l'histoire de son peuple choisi. Aussi, même avant l'Incarnation, le Verbe était venu chez les siens : « Il est venu chez lui » (1,11a). Aussi sûrement que Dieu a agi par son Fils, le peuple s'est rebellé, refusant de rester fidèle à l'Alliance, enfreignant sa Loi, rejetant ses prophètes : « et les siens ne l'ont pas reçu » (1,11b). (Un modèle était établi pour le refus et il se répéterait inévitablement, et avec une force encore plus grande, quand viendrait le Verbe de Dieu fait homme.)

Heureusement, la rébellion n'était pas la réponse de tous les membres du peuple de Dieu. Beaucoup, à chaque génération, acceptaient la révélation de Dieu et acceptaient par le fait même le Verbe. Ces fidèles serviteurs avaient le pouvoir de devenir de vrais membres de la famille de Dieu : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu » (1,12). Pour être des fils et des filles de Dieu, il ne suffisait pas d'être des descendants d'Abraham par le sang ; ce n'était par aucun processus normal de naissance humaine que l'on devenait participants de la vie de Dieu : « à ceux qui croient en son nom, eux que ni sang, ni vouloir de chair, ni vouloir d'homme, mais Dieu a engendrés » (1,12s). Par le Verbe, tous les saints de l'Ancien Testament sont arrivés à l'union à Dieu dans la mesure où ils ont accepté le Verbe. Aussi Jésus pouvait-il dire qu'Abraham s'était réjoui quand il l'avait vu (8,56).



"Jésus lui répondit: 'Parce que je t'ai dit: 'Je t'ai vu sous le figuier', tu crois! Tu verras mieux encore.' Et il lui dit: 'En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme.'" Jean1,50-51.

Le Verbe et le peuple nouveau (1,14-16). Finalement, Jean annonce la réalisation de ce que le Père voulait depuis le début. Il proclame la victoire sur les ténèbres : « Et le Verbe s'est fait chair. » Il faut donner à chaque mot tout son poids. « Le Verbe » est le Fils éternel, l'égal du Père. Il est Celui par qui et en qui tout a été fait. C'est par lui qu'Abraham a été appelé, que l'Alliance a été faite, que les prophètes ont parlé. La « chair » est l'homme, l'homme né pour mourir. Le mot suggère ce qui est mortel, changeant. « Toute chair est comme l'herbe... elle sèche... se fane » (Is 40,6s). Le mystère de l'Incarnation est ceci : le Verbe tout-puissant, immuable, éternel est devenu faible, changeant, mortel. « S'est fait » est un mot spécialement important. Jean ne dit pas que le Verbe a « revêtu » ou « pris » ou « reçu » notre chair. Il choisit délibérément « s'est fait » pour représenter un acte beaucoup plus profond et complètement irréversible. Le Verbe s'identifie tellement avec l'homme Jésus qu'on ne peut plus les dissocier. L'un est en même temps l'autre. Le Verbe est maintenant et pour toujours le Fils de l'homme. Pas même dans la mort y a-t-il eu séparation, encore moins dans l'ascension auprès du Père. Non, le Verbe ne pouvait pas laisser en arrière l'homme qu'il est maintenant ; aussi, est-ce l'enfant de Marie qui est maintenant l'égal du Père à jamais, « assis à sa droite ».

Jean se rendait compte que l'expression « le Verbe s'est fait chair » pouvait être mal comprise ; certains pourraient l'interpréter comme voulant dire qu'en devenant Jésus, le Verbe cessait d'être Dieu. Dans un des vers les plus extraordinaires de son poème, l'évangéliste s'assure que nous ne tomberons jamais dans une telle erreur. Malheureusement, notre traduction française ne rend pas son sens immédiatement clair. Elle dit : « Et il a habité parmi nous » (1,14b). Littéralement, c'est : et il a planté sa tente parmi nous. C'est une allusion à la Tente de Réunion et au Temple, qui étaient la demeure de Dieu sur terre.

Maintenant, c'est Jésus, né d'une femme, qui est devenu la nouvelle demeure permanente de Dieu, le seul et unique lieu de rencontre de Dieu et de l'être humain. Comme la gloire de Dieu emplissait la Tente de Réunion et le Temple de Salomon (Ex 40,34s ; 1 R 8,10ss), la gloire de Dieu emplit également Jésus.

Celui qui voit en Jésus le Verbe fait homme contemple la gloire de Dieu. Et qu'est-ce que la gloire de Dieu manifestée dans le Christ ? C'est l'amour durable du Père révélé dans la mort et la résurrection de son Fils unique : « Et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité » (1,14). Le « nous » renvoie aux témoins apostoliques de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus. Ils sont les fondateurs du nouveau peuple de Dieu dont le Temple est le corps de Jésus ressuscité des morts. Le nouveau Temple n'est pas une chose à part, en dehors de ses fidèles, comme si c'était un bâtiment dont on peut entrer et sortir. Le Seigneur ressuscité est comme une vigne dont les sarments sont les membres (15,1s) ; le Temple et les fidèles ne font qu'un.

Jean Baptiste : Par deux fois, le Prologue fait explicitement allusion à Jean-Baptiste (sections D et D'). Dans notre interprétation, la première mention (1,6-8) est symbolique. Jean représente les Juifs, le peuple choisi de Dieu. De même que le salut de tous les hommes vient par les Juifs (4,22), le rôle de témoin de Jean est d'amener tous les hommes au Sauveur (1,7). Mais ni Jean-Baptiste ni la nation qu'il représente ne sont la lumière complète (1,8). Seul le Christ est la vraie lumière. Dans cet Évangile, c'est par le Baptiste que les fondateurs de l'Église viennent à Jésus, et par eux ensuite tous les autres qui entrent dans le Corps du Christ. La grande estime envers Jean-Baptiste ne peut pas être séparée de la situation privilégiée des Juifs dans le plan de Dieu. La seconde mention du Baptiste (1,15) renvoie explicitement à son ministère. Mais même ici son témoignage est un énoncé de ce que le peuple de Dieu, après avoir entendu l'Évangile, aurait dû pouvoir découvrir dans ses livres saints ; Jean-Baptiste parle pour les Juifs qui ont accédé à la plénitude de la foi quand il proclame la préexistence du Fils, le Verbe par lequel tout a été fait : « avant moi il était » (1,15).

En conclusion : Tout l'amour, toute la vie, toute la lumière de Dieu sont présents en Jésus, le Verbe fait homme. Par sa résurrection, c'est-à-dire par son entrée en tant qu'homme dans le royaume de Dieu, nous avons maintenant part à sa plénitude : « de sa plénitude nous avons tous reçu » (1,16). Même maintenant sur cette terre, la vie, la lumière et l'amour de Dieu qui sont dans le Seigneur Jésus sont nôtres en tant que membres de son peuple.

C'est l'amour de Dieu qui est allé au-devant de l'homme par Moïse et la Loi. Son amour a maintenant été donné complètement en Jésus. Puisque le tout de l'amour du Père a été donné dans le Christ, nul ne devrait se contenter des moindres actes

d'amour de Dieu, que ce soit sa révélation dans la création ou par la Loi. Le plus grand de tous les dons a remplacé les moindres « grâce pour grâce » (1,16c).

Les plus grands passages de l'Ancien Testament qui servent de toile de fond au Prologue, nous les avons gardés pour la fin. Ce sont les magnifiques poèmes sur la Sagesse divine. Avec seulement de très légers changements, ceux-ci peuvent être considérés comme des proclamations du Verbe divin. Voici les références des passages en question, vous laissant la tâche agréable de les méditer vous-mêmes. Le temps passé sur ces textes portera beaucoup de fruits, car, dans tout l'Évangile, Jean décrit Jésus en se rapportant à la Sagesse divine. De fait, nombreux sont les discours de Jésus qui suivent le même modèle que les discours de la Sagesse.

Voici les principaux passages :

Proverbes 8,22-31 (aussi 8,32-36 ; 9,1-6)

L'Ecclésiastique 24,1-23

Sagesse 7,22 - 8,1 (aussi 8,2-16 ; 9,1-18)

Le Témoignage (1,19-51)

La seconde partie de l'introduction se compose d'une série de témoignages en faveur du Christ donnés par Jean-Baptiste et ensuite par les premiers disciples. Avec Pierre parmi eux comme un « Roc », ceux-ci vont devenir les membres fondateurs du nouveau peuple de Dieu. Le passage est construit en quatre sections, dont chacune est marquée par un jour nouveau (vv. 9,29,35,43). Le premier jour (1,19-28), Jean-Baptiste dit vigoureusement qu'il n'est pas le Messie et parle de façon générale de Celui qui doit venir. Le deuxième jour (1,29-34), Jean montre Jésus et l'identifie comme l'Agneau de Dieu, Celui qui était avant lui, Celui sur qui repose l'Esprit, l'Élu. Le troisième jour (1,35-42), il dit à ses disciples de suivre Jésus. Ils suivent Jésus et restent avec lui. Après avoir été avec Jésus, ils commencent à recruter d'autres disciples. Finalement, le dernier jour des quatre (1,43-51), Jésus lui-même appelle des disciples à le suivre. Dans ces deux dernières sections, d'autres témoignages sont donnés en faveur de Jésus : il est le grand Maître (rabbi), le Messie, Celui qui est décrit dans la Loi de Moïse, le Fils de Dieu, le Roi d'Israël. Toute l'introduction culmine dans le propre témoignage que Jésus donne de lui-même : il est le Fils de l'homme qui unit le ciel et la terre, Dieu et l'homme (1,51).

Jésus lui répondit : 'Parce que je t'ai dit : 'Je t'ai vu sous le figuier', tu crois ! Tu verras mieux encore.' Et il lui dit : 'En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme.' Jean 1,50-51

Dans son introduction, Jean rassemble donc en un seul passage tous les matériaux qui, dans les autres Évangiles, sont présentés dans des scènes séparées. Le Témoignage fait un seul récit de ce que Marc, par exemple, présente en une série d'épisodes : le Baptême de Jésus, la première proclamation du Royaume, l'appel des premiers disciples (Mc 1,9-20).

Deux derniers points avant de lire la deuxième partie de cette introduction : d'abord, l'évangéliste en fait parfois dire plus aux gens que ce qu'ils voulaient sciemment dire quand ils l'ont dit en réalité. Par exemple, le grand prêtre Caïphe (11,49ss), sans réaliser le sens profond de ses paroles, prophétise l'effet de la crucifixion de Jésus. De la même façon, Jean-Baptiste et Nathanaël, dans le passage que vous allez lire, emploient des mots qui ont un sens beaucoup plus profond que celui qu'ils pouvaient leur avoir prêté au début du ministère de Jésus. En disant que Jésus « était avant moi », Jean-Baptiste aurait pu vouloir dire historiquement seulement que Jésus était l'ancien prophète Élie qui devait revenir pour marquer la fin des temps ; mais ses paroles revêtent un sens beaucoup plus profond, car elles expriment la vérité que la personne de Jésus existait avant toute la création. Nathanaël aurait pu simplement vouloir donner à Jésus un titre honorifique cher à tout Israélite quand il appelait Jésus « Fils de Dieu » ; mais, pour l'évangéliste et ses lecteurs, c'est une déclaration de la divinité du Christ.

Le deuxième point porte sur la vocation apostolique : l'évangéliste enseigne que l'authentique disciple fait plus qu'obéir à Jésus, plus que de se conformer à la conduite qu'il demande. Être un disciple, c'est « venir et voir » ; venir vers Jésus et rester avec lui, et voir en lui le Fils de l'homme et le Fils de Dieu qui unit Dieu et l'humanité.

Jean 1,19-51

Voici le témoignage de Jean, quand les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : « Qui es-tu ? »

Il ne refusa pas de répondre, il déclara ouvertement : « Je ne suis pas le Christ. »

Ils lui demandèrent : « Alors qu'en est-il ? Es-tu le prophète Élie ? » Il répondit : « Je ne le suis pas. »

« Es-tu le Prophète annoncé ? » Il répondit : « Non. » Alors ils lui dirent : « Qui es-tu ? Il faut que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu sur toi-même ? » Il répondit : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Redressez le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. »

Or, ils avaient été envoyés de la part des pharisiens. Ils lui posèrent encore cette question : « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète ? » Jean leur répondit : « Moi, je baptise dans l'eau. Mais au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas ; c'est lui qui vient derrière moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale. » Cela s'est passé à Béthanie, de l'autre côté du Jourdain, à l'endroit où Jean baptisait. Le lendemain, voyant Jésus venir vers lui, Jean déclara :

« Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ; c'est de lui que j'ai dit : L'homme qui vient derrière moi est passé devant moi, car avant moi il était.

Et moi, je ne le connaissais pas ; mais, si je suis venu baptiser dans l'eau, c'est pour qu'il soit manifesté à Israël. » Alors Jean rendit ce témoignage : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et il demeura sur lui.

Et moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, celui-là baptise dans l'Esprit Saint. Moi, j'ai vu, et je rends témoignage : c'est lui le Fils de Dieu. »

Le lendemain encore, Jean se trouvait là avec deux de ses disciples. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus.

Se retournant, Jésus vit qu'ils le suivaient, et leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi - ce qui veut dire : Maître -, où demeures-tu ? »

Il leur dit : « Venez, et vous verrez. » Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers la dixième heure (environ quatre heures de l'après-midi). André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux disciples qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus. Il trouve d'abord Simon, son propre frère, et lui dit : « Nous avons trouvé le

Messie » - ce qui veut dire : Christ.

André amena son frère à Jésus. Jésus posa son regard sur lui et dit : « Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Kèphas » - ce qui veut dire : Pierre.

Le lendemain, Jésus décida de partir pour la Galilée. Il trouve Philippe, et lui dit : « Suis-moi. » Philippe était de Bethsaïde, le village d'André et de Pierre. Philippe trouve Nathanaël et lui dit : « Celui dont il est écrit dans la loi de Moïse et chez les Prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus fils de Joseph, de Nazareth. » Nathanaël répliqua : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » Philippe répond : « Viens, et vois. » Lorsque Jésus voit Nathanaël venir à lui, il déclare à son sujet : « Voici vraiment un Israélite : il n'y a pas de ruse en lui. » Nathanaël lui demande : « D'où me connais-tu ? » Jésus lui répond : « Avant que Philippe t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Nathanaël lui dit : « Rabbi, c'est toi le Fils de Dieu ! C'est toi le roi d'Israël ! » Jésus reprend : « Je te dis que je t'ai vu sous le figuier, et c'est pour cela que tu crois ! Tu verras des choses plus grandes encore. »

Et il ajoute : « Amen, amen, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme. »

« L'Agneau de Dieu ». Qu'est-ce que Jean-Baptiste pouvait vouloir dire par ce titre ? Au cours des siècles précédant immédiatement la venue du Christ, beaucoup de livres ont été écrits sur la fin du monde. Bien qu'ils n'aient jamais fait partie de l'Écriture sainte, ces livres étaient très en vogue en Palestine. L'un de ceux-ci (le livre d'Énoch) est une sorte de fable dans laquelle les animaux font un récit mimé de l'histoire qui aboutit à la fin du monde. Lors du jugement dernier, d'après ce livre, un agneau apparaît dont le rôle est de détruire tous les maux de la terre. L'Apocalypse fait allusion à cet agneau et l'identifie avec Jésus qui, par sa mort et sa résurrection, triomphe de tout le mal (Ap 7,17 ; 12,11). Jean-Baptiste identifiait peut-être Jésus à cet agneau triomphant de la littérature populaire. (En Matthieu 3,12, bien que l'agneau ne soit pas mentionné, la fonction que Jean-Baptiste attribue à Jésus est très proche de celle de l'agneau symbolique.)

L'évangéliste veut, toutefois, que nous découvriions bien plus que ce titre. Jésus est l'Agneau de Dieu d'abord parce qu'il est le Serviteur du Seigneur qui prend sur lui les péchés du monde et est mené comme un agneau à l'abattoir (Is 52,13-53,12). Jésus est aussi l'Agneau de Dieu parce qu'il est l'accomplissement de tout

ce que symbolise l'agneau pascal. Comme cela avait été par le sang de l'agneau que les Israélites avaient été épargnés quand la colère de Dieu s'était abattue sur l'Égypte (Ex 12,21ss), c'est par le sang du Christ que l'humanité est sauvée du jugement de Dieu. Comme c'était en mangeant l'agneau pascal que le peuple avait part à sa délivrance de la mort en Égypte, c'est en ayant part à la « chair » de l'Agneau de Dieu que l'humanité est libérée de la mort et accède à la vie éternelle (6,52ss).

Jean a un style si subtil et décrit la première rencontre avec André, Pierre et les autres si naturellement que nous risquons de laisser échapper le fait qu'en 1,43-51 il présente Jésus comme la Sagesse divine. Les écrivains de l'Ancien Testament enseignaient que la Sagesse ne se laisse trouver que par ceux qui la « cherchent » (Sg 6,12). Jésus demande aux deux disciples : « Que cherchez-vous ? » (1,38). Les sages recommandaient aussi de ne pas se contenter d'étudier la Sagesse, mais de « vivre avec elle » (Sg 7,28). Les disciples demandent à Jésus : « Rabbi, où demeures-tu (vis-tu) ? » Et quand Jésus répond : « Venez et voyez », ils « restèrent auprès de lui » (1,38s). La Sagesse se laisse « trouver » par ceux qui la cherchent (Sg 6,12) : André déclare avec joie : « Nous avons trouvé le Messie » (1,41). La Sagesse se laisse « voir » par ceux qui l'aiment (Sg 6,12) : Jésus promet à ses disciples : « vous verrez... » (1,51).

La vision que Jésus promet aux apôtres est qu'ils « verront le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » (1,51). Les apôtres sont les fondateurs du nouveau peuple de Dieu. Jacob (Israël), le père des Douze tribus de l'ancien Israël, avait eu une vision d'une échelle menant à Dieu, sur laquelle montaient et descendaient des anges (Gn 28,10-22) ; les « pères » du nouveau peuple de Dieu auront une beaucoup plus grande vision. Ils verront Jésus comme « l'échelle » qui unit le ciel et la terre, Dieu et l'homme. (Le mouvement des anges indique simplement la liberté et l'accès direct à Dieu grâce à Jésus.)

Puisque la vision originale avait été accordée à Jacob à Béthel, « une maison de Dieu et la porte du ciel » (Gn 28,17), l'évangéliste pouvait aussi laisser entendre que Jésus était le nouveau Temple, la vraie demeure de Dieu sur terre et la seule porte du ciel (idée déjà suggérée en 1,14b et explicite en 2,13-22).

[Chapitre 2 - Amour pour Amour \(2,1-4,42\)](#)

L'évangéliste conclut sa vision de l'Évangile par ces mots : Jésus a accompli en présence des disciples encore bien d'autres signes, qui ne sont pas relatés dans ce livre... (20,30). Pour Jean, tout ce que Jésus faisait avait valeur de « signe ». Mais l'évangéliste emploie ce mot surtout dans la première grande section de son livre (2,vv.11,18,23 ; 3,2 ; 4,vv.48,54 ; 6,vv.2,14,26,30 ; 7,31 ; 9,16 ; 11,47). Parce qu'il emploie le mot si fréquemment dans les chapitres 2 à 12, de nombreux commentateurs appellent ces chapitres le Livre des Signes.

Qu'est-ce que l'évangéliste entend par « signe » ? D'abord, comme dans le langage ordinaire, un signe est quelque chose que l'on peut voir, entendre ou toucher, quelque chose qui peut être perçu par les sens. Deuxièmement, encore comme dans l'usage courant, un signe indique ou révèle quelque chose qui lui est extérieur. Par exemple, la purification du Temple est un signe parce que c'est un acte visible et qu'il indique une réalité plus grande, la mort et la résurrection de Jésus par lesquelles il devient le nouveau Temple.

Mais l'évangéliste donne au mot « signe » une signification encore plus profonde. Il a pris le mot dans l'Ancien Testament où, à maintes reprises, les actions de Dieu en faveur de son peuple sont appelées des « signes » ou « des signes et des merveilles » (par ex. Ex 7,3 ; 10,1 ; Nb 14,22 ; Dt 6,22 ; 7,19 ; Sg 8,8 ; 10,16). Tous les actes de Dieu étaient des signes de sa puissance de salut, des signes de la puissance de son amour. L'Exode, par exemple, était un événement visible - tout le monde pouvait voir les Égyptiens morts sur le rivage et les Israélites entrer dans la liberté. En tant que signe, cet événement indiquait ou révélait le Dieu Sauveur et sa grande puissance. De la même manière, le don de la manne dans le désert était un signe de la sollicitude paternelle de Dieu.

Maintenant, tous ces signes donnés par Dieu dans la période précédant le Christ menaient à l'acte le plus grand de Dieu, au signe le plus parfait de son pouvoir de salut - la mort et la résurrection de Jésus. C'est la mort et la résurrection de Jésus qui constituent le signe parfait accompli par Dieu parce que la volonté de salut de Dieu y est pleinement accomplie. Tous les signes de l'Ancien Testament indiquaient en réalité et révélaient quelque chose du signe parfait, le Christ qui meurt et ressuscite.

Pour l'évangéliste, on peut en dire autant de tout ce que Jésus a fait avant sa mort et sa résurrection. Tous les événements de son ministère public conduisaient à l'heure du plus grand de ses gestes ; tout indiquait et révélait quelque chose du

signe parfait. C'est donc dans ce sens que l'évangéliste considère les événements de la vie publique de Jésus comme des « signes » indiquant et révélant quelque chose des « signes » parfaits, la mort et la résurrection de Jésus. C'est pourquoi il peut désigner les noces de Cana comme un signe ; bien que ce ne soit pas en soi le signe parfait, cela révèle néanmoins quelque chose sur la mort et la résurrection du Seigneur.

Jean veut que nous pénétrions encore plus profondément dans les « signes ». Pendant sa vie publique, les gestes de Jésus étaient des signes pour ceux qui l'entouraient, des signes qu'ils pouvaient accepter s'ils avaient foi en lui. Mais après la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus auprès du Père, la communauté des disciples serait-elle laissée sans signe d'aucune sorte ? L'Église devrait-elle survivre et grandir sans signes tangibles ? L'évangéliste répond catégoriquement « non ». Le Seigneur a donné à l'Église des signes, des signes qui indiquent et révèlent la croix et la résurrection, et encore plus que cela, des signes qui font pénétrer dans le mystère qu'ils signifient. L'évangéliste mentionne deux de ces signes, ou sacrements de l'Église : les eaux du baptême et le pain et le vin de l'Eucharistie. L'Église aussi a ses signes par lesquels on entre dans le mystère de salut accompli par le signe parfait, la mort et la résurrection de Jésus.

Nous retournons maintenant au premier épisode du Livre des Signes. Il se compose de deux signes (les noces de Cana et la purification du Temple) et de commentaires sur ces signes fournis par un dialogue avec un maître en Israël (Nicodème), Jean-Baptiste et la Samaritaine. L'unité de tout l'épisode est faite par le thème commun de la religion et du culte, et par les images de l'eau et du mariage qui reviennent.

Le thème de la religion et du culte est introduit par les jarres utilisées pour l'eau en vue des rites de purification (2,6). Elles représentent la forme la plus commune de la religion cérémonielle, pratiquée par les Pharisiens et par la plupart des religions dans le monde entier. Ces jarres, nous dit Jean, sont vides jusqu'à ce que Jésus les remplisse du meilleur des vins. Le thème de la religion et du culte est encore développé dans la purification du Temple de Jérusalem. C'était le lieu du vrai culte de Dieu révélé dans l'Ancien Testament.

Même ce culte doit prendre fin et être remplacé par un nouveau Temple, le corps du Seigneur ressuscité (2,21). Finalement, Jean nous présente le culte des Samaritains (4,20ss). La religion des Samaritains était un mélange, basé en partie

sur la révélation reçue par Moïse, et dérivant en partie des religions imposées par les divers empires païens qui ont conquis la Samarie au cours des siècles avant le Christ. Cette religion et ce culte doivent aussi être remplacés par le Christ.

Les noces de Cana (2,1-12)

La façon dont Jésus remplace toutes les religions et les modes de culte que l'on trouve dans l'histoire humaine est le sujet de cet épisode. Il est important de remarquer que le premier signe que Jean nous fournit est un mariage, une fête que le Christ sauve du désastre en lui donnant le meilleur des vins en abondance. Jésus comble et transforme les religions du monde comme les jarres sont remplies d'eau et contiennent ensuite le meilleur des vins. Jésus est une bonne nouvelle pour toutes les religions comme le vin est une bonne nouvelle pour les invités assoiffés au mariage.

À Cana, on nous présente la mère de Jésus. La façon dont l'évangéliste parle d'elle est si inhabituelle que cela demande une explication. D'abord, Jésus s'adresse à elle en employant le mot « femme », terme qui n'est pas étrange pour s'adresser à une femme, mais que n'emploie jamais un homme en parlant de sa propre mère. Ce qui est encore plus frappant est que, lorsque Jésus parle à sa mère depuis la croix, il lui dit encore « femme » (19,25ss). Il est clair que l'évangéliste veut que nous voyions un symbolisme dans ce terme. Le symbolisme le plus probable est que Marie représente Ève, la « femme » (Gn 2,23), la mère de tous les vivants (Gn 3,20). Ce symbolisme, reconnu pendant des siècles d'interprétation chrétienne, est encore soutenu par des exégètes compétents. Nous l'acceptons comme premier niveau de symbolisme où Marie, la « femme » représente Ève et toute l'humanité, la descendance d'Ève.

Deuxièmement, Jean n'emploie pas son nom, Marie, comme le font les autres évangélistes. S'il en parle seulement comme de la « mère de Jésus », c'est parce qu'il veut que nous voyions en elle un symbole du peuple de Dieu : Marie, qui a donné naissance physiquement au Messie, représente Israël, le peuple choisi par Dieu pour donner le Christ au monde.

Finalement, Jean fait remarquer que la mère de Jésus est avec « les disciples » de Jésus (2,1 et 11s ; voir 19,26). Cela donne à Marie un troisième symbolisme - elle représente le nouveau peuple de Dieu que Jésus crée à partir de ses disciples. Il y a donc un triple symbolisme attaché à Marie dans l'Évangile de Jean : elle est Ève, représentant toute l'humanité ; elle est Israël qui a donné naissance au

Messie ; elle est l'Église, la communauté des disciples de Jésus.

Le dialogue entre Jésus et sa Mère dans le passage que vous allez lire ne se comprend qu'en en goûtant le symbolisme. En tant que « femme », elle est Ève qui parle pour toute l'humanité qui a pris conscience du vide de ses nombreuses religions et tient à ce que le Christ la sauve de la situation désespérée dans laquelle elle se trouve. En tant que « mère de Jésus », elle est à la fois Israël et l'Église qui donnent les instructions qui devraient toujours venir du peuple de Dieu : « Faites tout ce qu'il vous dira ».

Jean 2,1-12

Le troisième jour, il y eut un mariage à Cana de Galilée. La mère de Jésus était là. Jésus aussi avait été invité au mariage avec ses disciples. Or, on manqua de vin. La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. » Jésus lui répond : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Or, il y avait là six jarres de pierre pour les purifications rituelles des Juifs ; chacune contenait deux à trois mesures, (c'est-à-dire environ cent litres). Jésus dit à ceux qui servaient :

« Remplissez d'eau les jarres. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : « Maintenant, puisez, et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent. Et celui-ci goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais ceux qui servaient le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas appelle le marié et lui dit : « Tout le monde sert le bon vin en premier et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon.

Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. » Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana de Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

« Il y eut des noces à Cana. » L'occasion est un mariage et ceci évoque immédiatement l'Alliance de Dieu avec son peuple. L'Alliance est fréquemment exprimée en termes de mariage entre Israël et son Seigneur (ex. Os 2 ; Is 54,4s ; 62,4s ; Jr 2,2 ; 3,20). Ce mariage a eu son temps et tandis qu'il durait, il y avait du vin à boire, mais maintenant le vin est épuisé, le moment de la nouvelle et éternelle Alliance est venu, et pour ce mariage le meilleur vin coulera en abondance.

« En quoi cette préoccupation qui est tienne me concerne-t-elle » (2,4) ? Au

niveau purement historique, ces paroles de Jésus à sa Mère expriment simplement la réalité : la pénurie de vin ne concerne pas les invités à la noce. Cependant, il nous faut ici nous élever au-dessus du niveau purement historique. Jésus dit à sa Mère : « Mon heure n'est pas encore venue. » Ni les aspirations de l'humanité, ni les désirs du peuple choisi de Dieu ne peuvent déterminer le moment pour Jésus d'apporter le salut à cette humanité. Le moment convenu a été fixé par Dieu. Aucun agent humain ne peut précipiter ou retarder cette heure.

« L'heure » désigne la mort et la résurrection de Jésus. Il en est de même pour le mot « gloire » (2,12). L'heure de Jésus, le moment où sa gloire sera manifestée, ne peut pas être avancée. Jésus ne peut pas changer le moment où il livre sa vie et la reprend. Ce qu'il peut faire pendant son ministère public, et ce qu'il fait à Cana, c'est de donner un signe qui indique son heure et révèle quelque chose de sa gloire. Le miracle de Cana est donc un signe de la mort et de la résurrection de Jésus ; il révèle quelque chose sur cette heure.

Ce que Cana révèle sur la mort et la résurrection de Jésus, c'est que par cet acte Jésus établit la nouvelle, universelle et éternelle Alliance de Dieu avec l'humanité, le mariage éternel, l'union totale de Dieu et de l'humanité. Comme toutes les religions, y compris la vraie foi d'Israël, avaient pour but l'union avec le Dieu éternel et puisque ceci s'accomplit par la mort et la résurrection de Jésus, toutes ces religions trouvent leur accomplissement dans « l'heure » de Jésus. Et une fois accomplies, elles sont remplacées par la foi et le culte que Jésus rend possibles.

Cana annonce aussi la création du nouveau peuple de Dieu. Par sa mort et sa résurrection, Jésus établit l'Église et, ici à Cana, nous voyons l'Église déjà présente dans la Mère de Jésus et les disciples. Quand nous arriverons au récit de la mort de Jésus, nous trouverons une fois de plus l'Église présente dans sa Mère et un disciple (19,25ss).

« Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. » La merveille et la joie du miracle de Cana révèlent quelque chose des merveilleux effets qu'auront la mort et la résurrection de Jésus. Puisque les disciples ont cru au miracle de Cana, ils ont été prêts à croire dans les effets de la crucifixion et de la résurrection de Jésus.

Le récit des noces de Cana par Jean est écrit avec un tel réalisme qu'il est tentant de le lire comme si ce n'était qu'un récit historique. Jean ne veut pas, toutefois,

que nous le lisions simplement au niveau historique. Il nous dit que le miracle de Cana est le premier « signe » que Jésus ait donné (2,11). C'est donc comme un signe que nous devons interpréter cet épisode. Jean nous invite à voir le signe, et voir le signe, c'est chercher le symbolisme du passage.

« Ils n'ont pas de vin. » Nous avons déjà vu que le thème qui se retrouve tout au long de cette deuxième partie de l'évangile (2,1-4,54) est celui de la religion et du culte ; nous avons également vu le symbolisme attaché à Marie. Si nous combinons les deux, nous pouvons lire les paroles de Marie au niveau du symbolisme. En tant qu'Ève, la mère de tous les vivants, Marie parle pour toute l'humanité (y compris Israël). Quand elle dit : « ils n'ont pas de vin », elle exprime une vérité profonde et un ardent désir. La vérité qu'elle émet est que toutes les religions du monde, que Dieu a acceptées avec tous leurs points forts et tous leurs points faibles, prennent maintenant fin. Le vin qu'elles avaient est épuisé. Puisque le Sauveur du monde entier est arrivé (4,42), l'ère de toutes les religions et formes de culte qui ne passent pas par le Christ a pris fin. Les paroles de Marie expriment aussi un désir urgent de voir la transformation avoir lieu rapidement.

À sa manière, Jean nous communique, au début de la vie publique de Jésus, ce que Marc nous fait comprendre au même moment de la vie de Jésus ; « Le temps est accompli... croyez à l'Évangile » (Mc 1,15). Quelle meilleure façon d'exprimer les joies de la Bonne Nouvelle proclamée par Jésus, qu'à l'occasion d'une noce où les réjouissances sont assurées par une abondance de bon vin ?

La purification du Temple (2,13-25)

Bien que Jean n'appelle pas explicitement la purification du Temple un « signe », il la traite comme telle. Il nous donne une parole de Jésus qui indique nettement que la purification du Temple est un signe de la mort et de la résurrection de Jésus. Quand les gens s'opposent à l'éviction des acheteurs et des vendeurs, Jésus répond : « Détruisez ce sanctuaire ; en trois jours je le relèverai » (2,19). Jean nous dit qu'après la résurrection de Jésus, les disciples ont compris que Jésus parlait de lui-même comme du nouveau Temple.

Jean 2,13-25

Comme la Pâque juive était proche, Jésus monta à Jérusalem. Dans le Temple, il trouva installés les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs. Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du Temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il jeta par terre la monnaie des changeurs, renversa leurs comptoirs, et dit aux marchands de colombes : « Enlevez cela d'ici. Cessez de faire de la maison de mon Père une maison de commerce. » Ses disciples se rappelèrent qu'il est écrit : L'amour de ta maison fera mon tourment.

Des Juifs l'interpelèrent : « Quel signe peux-tu nous donner pour agir ainsi ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai. » Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce sanctuaire, et toi, en trois jours tu le relèverais ! » Mais lui parlait du sanctuaire de son corps. Aussi, quand il se réveilla d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela ; ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

Le Temple représente la religion et le culte authentiques du peuple de Dieu, une religion et un culte fondés sur la vraie révélation. Au temps de Jésus, le Temple était profané par toutes sortes d'entreprises commerciales. Le Seigneur le purifie de ces abus et soutient que c'est la maison de son Père (2,16). Le Temple fournissait le lieu de rencontre entre l'homme et Dieu. Mais cet objectif est maintenant réalisé en Jésus. Une fois ressuscité des morts, le corps glorieux du Christ deviendra le seul « lieu » de rencontre entre Dieu et l'homme. L'ancien Temple de Jérusalem trouvera la réalisation de son objectif dans le Seigneur ressuscité et n'aura plus de raison d'être. Implicitement, la purification du Temple prédit donc la fin de l'ancien lieu de culte.

« ...Beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il accomplissait. Mais

Jésus ne se fiait pas à eux parce qu'il les connaissait tous » (2,23-24). Dans la langue de l'évangéliste, il y a trois manières de « voir » les signes : d'abord, certains ne voient que les apparences, l'aspect physique tangible des actes de Jésus. Ceux-ci ne voient rien d'important dans ce que Jésus fait. Par exemple, après avoir assisté au signe de la purification du Temple, les Juifs demandent un « signe » (2,18). Ils ne voient rien d'autre qu'un homme qui agit avec une hardiesse non autorisée. Deuxièmement, certains ne voient que les miracles comme des signes et ils n'y voient que l'action d'un faiseur de prodiges, d'un homme aux pouvoirs exceptionnels. Jean parle de ce groupe de personnes comme « croyant » en Jésus, mais leur foi n'est pas solide, elle est insuffisante et on ne peut pas s'y fier (2,23-24 ; voir aussi 6,14s ; 8,31ss). Cependant, cette seconde façon de voir reconnaît des pouvoirs surhumains au Christ et est ouverte à une croissance dans la vraie foi. La troisième façon de voir est celle de la vraie foi, une foi qui accepte Jésus comme vraiment humain et vraiment Dieu.

Note : Le terme « les Juifs » dans l'Évangile de Jean revêt des significations différentes selon le contexte. Faute de remarquer cela, on a fait de sérieuses erreurs d'interprétation. Il y a essentiellement trois emplois de ce terme par l'évangéliste : positif, neutre et négatif. Un exemple d'emploi positif se trouve en 4,22 : « le salut vient des Juifs ». Jean fait allusion ici à toute la nation en tant que peuple de Dieu, le bénéficiaire de la révélation. Implicitement, cette phrase nous rappelle que Jésus est le Juif par lequel l'humanité reçoit le salut. En 11,19, nous trouvons un exemple d'un emploi neutre du terme : « Beaucoup de Juifs étaient venus chez Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frère... »(voir aussi 11,31 et 45 ; 12,9). Dans ce cas, les Juifs sont simplement des habitants de la Judée. Jean emploie aussi le terme dans des sens négatifs. D'abord, il mentionne des « Juifs qui croyaient » en Jésus (8,31). Le contexte (8,31-59) indique nettement que ce sont des disciples qui refusent de croire en la divinité du Christ. L'évangéliste désigne des Juifs du temps de Jésus (et de sa propre Église) qui prétendaient suivre le Christ, mais n'acceptaient pas que Jésus soit Dieu. Finalement, l'emploi négatif du terme désigne le plus souvent les autorités dans le peuple qui sont hostiles à Jésus. Auxquels cas, « les Juifs » sont les chefs que les autres évangélistes appellent chefs des prêtres, anciens et scribes.

Dans l'Évangile de Jean, le terme de « Juifs » a donc un sens très positif quand il est utilisé dans le sens ethnique de toute la nation. Quand Jean lui donne un sens négatif, il ne l'applique qu'à un segment de la nation, soit aux faux disciples, soit aux autorités qui complotent pour se débarrasser de Jésus. Si on ne perd pas cela

de vue, il devient clair que l'antisémitisme ne trouve chez Jean aucun fondement. C'est une tragédie inexcusable que cet Évangile, l'Évangile de l'amour, ait jamais servi à soutenir un préjugé racial.



.....

Nicodème lui dit: "Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître". Jean 3,4

Nicodème (3,1-21)

Nous venons juste de dire que, dans cet Évangile, l'emploi négatif le plus courant du mot « Juif » désigne les hommes au pouvoir qui étaient hostiles à Jésus ; mais le premier de ceux-ci que nous rencontrons est une exception. Nicodème, qui est un membre de la classe dirigeante, est aimable et bien disposé à l'égard de Jésus. Sa foi est toutefois insuffisante. Il voit les signes miraculeux comme preuves seulement du fait que Jésus est un faiseur de prodiges.

Nicodème représente les compatriotes de Jésus qui étaient impressionnés par les choses que Jésus faisait, qui étaient attirés vers lui, mais ne pouvaient pas voir en lui autre chose qu'un prophète puissant, un « homme de Dieu » envoyé pour appeler le peuple à la conversion. Ils voient en Jésus un grand réformateur et ils sont ouverts à la nécessité d'une réforme sérieuse. Toutefois, la pensée de quelque chose de radicalement nouveau, la possibilité d'un vrai changement ne leur viennent pas à l'esprit.

Nicodème lui dit : 'Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?' Jean 3,4

Ces gens se contentent de l'ancien concept de l'appartenance à la race choisie d'abord et avant tout par la naissance ; être de la descendance d'Abraham est la meilleure façon et la plus normale d'appartenir au peuple de Dieu (voir Luc 3,2-18). Petit à petit, la réponse de Jésus à Nicodème lui enseigne qu'il ne faut rien moins qu'un départ tout à fait nouveau, une nouvelle naissance, pour entrer dans la foi et le culte complètement nouveaux qu'il instaure. Pour entrer dans la vie éternelle (« voir le royaume de Dieu »), on doit être engendré par Dieu, l'unique source de vie éternelle (3,3). La vie naturelle est reçue en étant engendrée par un père terrestre ; la vie éternelle ne peut venir qu'en étant engendrée par le Père des cieux. C'est la première étape de la réponse de Jésus. Le reste de son discours peut se diviser en trois parties : la première parle de l'Esprit (3,4-8), la deuxième du Fils (3,9-15), la troisième du Père (3,16-21). La nouvelle naissance dont Jésus parle n'est possible que par l'action du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint (comparer Mt 28,18s).

Note : En 3,3 et 7, Jean emploie un mot qui veut dire à la fois « d'en haut » et « de nouveau ». Il veut nous faire comprendre que la naissance dont il parle est à la fois nouvelle et de Dieu. Le mot qu'il emploie pour l'Esprit (pneuma) veut aussi dire « souffle » ou « vent ».

Jean 3,1-8

Il y avait un homme, un pharisien nommé Nicodème ; c'était un notable parmi les Juifs. Il vint trouver Jésus pendant la nuit. Il lui dit : « Rabbi, nous le savons, c'est de la part de Dieu que tu es venu comme un maître qui enseigne, car personne ne peut accomplir les signes que toi, tu accomplis, si Dieu n'est pas avec lui. »

Jésus lui répondit : « Amen, amen, je te le dis : à moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui répliqua : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? »

Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit. »

Jésus dit à Nicodème que le fait d'être né physiquement de la race d'Abraham ne compte pour rien : « Ce qui est né de la chair est chair » (3,6). La naissance dont il parle ne peut venir que de l'Esprit de Dieu : « ce qui est né de l'Esprit est esprit ». Cette naissance est à la fois aussi réelle et aussi mystérieuse que le mouvement du vent sur la terre (3,8).

Le changement que Jésus instaure en parachevant et en remplaçant toutes les religions et tous les modes de culte du monde est un changement qui vient de Dieu, d'en haut. Les plus grands efforts humains ne peuvent s'élever de la terre et atteindre au royaume de Dieu pour obtenir cette vie nouvelle et éternelle. Seul Celui qui est descendu du ciel et y est retourné peut rendre cette nouvelle naissance possible.

Note : En 3,11-15, les paroles de Jésus et celles de l'évangéliste sont si étroitement liées qu'il n'est pas possible de distinguer entre elles. Le passage se

fait librement du « nous » de Jean et de sa communauté au « je » de Jésus.

Jean 3,9-15

Nicodème reprit : « Comment cela peut-il se faire ? » Jésus lui répondit : « Tu es un maître qui enseigne Israël et tu ne connais pas ces choses-là ?

Amen, amen, je te le dis : nous parlons de ce que nous savons, nous témoignons de ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage. Si vous ne croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ?

Car nul n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme.

De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle.

La nouvelle naissance qui est offerte n'est pas quelque chose qui vient uniquement par la divinité de Jésus. C'est précisément en tant que Fils de l'homme, l'être humain qui est la chair de notre chair, que le Christ offre la vie éternelle à tous ceux qui l'acceptent dans la foi. Pour établir cela avec autant de force que possible, Jean met devant nous l'image de Jésus, cloué à la poutre horizontale et « élevé » concrètement sur la croix. Pour Jean, ce mouvement vers le haut du corps de Jésus mourant est le commencement de son ascension, de son retour au Père. L'expression « élevé » renvoie donc à la fois à la mort et à la résurrection du Christ. L'évangéliste compare l'élévation de Jésus sur la croix à l'élévation du serpent d'airain (voir Nb 21,4-9). Ceux qui regardaient avec foi le serpent que Moïse élevait étaient guéris par Dieu (Sg 16,5ss) ceux qui croient dans l'élévation de Jésus (sa mort-résurrection) recevront la vie éternelle (3,14).

Dans tout son évangile, l'évangéliste veut que nous ne séparions pas la mort et la résurrection de Jésus, que nous y voyions un seul mystère de foi. Bien qu'il soit pleinement conscient que ces événements se sont produits à des moments séparés dans le temps, il emploie délibérément les mêmes mots pour désigner la mort et l'exaltation. Il emploie ainsi « l'heure », « la glorification » ou « l'élévation » de Jésus comme termes qui embrassent à la fois la mort et la résurrection du Seigneur. Pour Jean, l'élévation de Jésus au poteau vertical de la croix est le grand signe, le signe parfait : car c'est en mourant que Jésus se révèle

le plus uni à l'humanité dont le sort commun est la mort, et c'est en ressuscitant qu'il se révèle le plus uni à la divinité dont l'unique attribut est la vie à jamais. L'élévation de Jésus est l'heure où il révèle sa gloire comme étant le plus « chair » et le plus « Verbe ». C'est à cette heure que l'union de l'homme et de Dieu est non seulement signifiée, mais réalisée.

L'allusion à « l'eau et l'Esprit » en 3,5 devient maintenant plus compréhensible. Jean, qui nous a montré que Jésus parfait et remplace toutes les religions ritualistes, ne veut pas que les chrétiens retombent dans ce genre de culte. Tout en acceptant clairement les sacrements de l'Église, l'évangéliste fait attention d'éviter tout ce qui pourrait encourager l'amour naturel de l'homme pour les cérémonies aux dépens du culte radicalement nouveau que Jésus instaure. Pour Jean, le baptême par l'eau n'est pas simplement un rituel de purification, mais c'est l'entrée dans l'heure salvatrice de Jésus - sa mort et sa résurrection. Le baptême par l'eau et l'Esprit est l'entrée dans cette union totale entre Dieu et l'homme réalisée dans « l'élévation » de Jésus, et ce n'est qu'en entrant dans cette heure salvatrice de Jésus que l'homme reçoit la vie éternelle.

La crucifixion de Jésus était un spectacle cruel et horrible, un spectacle qui trahissait le jugement et la condamnation. On pourrait facilement y voir un événement dans lequel l'humanité était condamnée par Dieu. Mais ce n'est pas le cas ; ce n'était pas pour juger ses créatures, mais pour leur donner la vie éternelle que Dieu a envoyé le Verbe. C'est l'amour du Père pour l'humanité qui est révélé par la mort et la résurrection de Jésus.

Jean 3,16-21

Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au Jugement ; celui qui ne croit pas est déjà jugé, du fait qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le Jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Celui qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dénoncées ; mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, pour qu'il soit manifeste que ses œuvres ont été accomplies en union avec Dieu. »

Si les hommes se trouvent jugés, c'est de leur propre choix. Quiconque s'est fait

offrir la Bonne Nouvelle de Jésus et refuse de croire en lui est condamné. Une telle personne est comme quelqu'un à qui l'on offre de venir dans la lumière et qui préfère rester dans l'obscurité. Les derniers mots de Jésus mettent Nicodème face à la vérité telle qu'elle est : il n'y a rien de mal de sa part à aller chercher Jésus « de nuit », mais s'il reste dans l'obscurité après avoir rencontré Jésus, alors il est jugé. (L'Évangile nous montre à nouveau Nicodème en 7,45ss et en 19,38ss où il agit de concert avec Joseph d'Arimatee, un disciple.)

Jean-Baptiste (3,22-4,3)

Pour souligner et confirmer le fait que Jésus n'est pas simplement un réformateur, mais le créateur d'un ordre complètement nouveau, l'évangéliste présente maintenant Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes réformateurs. Et il nous montre que les réalisations de chacun sont totalement différentes. (Il est clair que l'évangéliste a écrit des passages comme celui-ci en vue d'instruire et de convertir les disciples de Jean-Baptiste, qui voulaient faire de leur chef le Messie.)

Jean 3,22-36

Après cela, Jésus se rendit en Judée, ainsi que ses disciples ; il y séjourna avec eux, et il baptisait. Jean, quant à lui, baptisait à Aïnone, près de Salim, où l'eau était abondante. On venait là pour se faire baptiser. En effet, Jean n'avait pas encore été mis en prison. Or, il y eut une discussion entre les disciples de Jean et un Juif au sujet des bains de purification. Ils allèrent trouver Jean et lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec toi de l'autre côté du Jourdain, celui à qui tu as rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tous vont à lui ! »

Jean répondit : « Un homme ne peut rien s'attribuer, sinon ce qui lui est donné du Ciel. Vous-mêmes pouvez témoigner que j'ai dit : Moi, je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. Celui à qui l'épouse appartient, c'est l'époux ; quant à l'ami de l'époux, il se tient là, il entend la voix de l'époux, et il en est tout joyeux. Telle est ma joie : elle est parfaite. Lui, il faut qu'il grandisse ; et moi, que je diminue. Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre est terrestre, et il parle de façon terrestre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, il témoigne de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage. Mais celui qui reçoit son témoignage certifie par là que Dieu est vrai.

« Qui a l'épouse est l'époux » (3,29). D'après la coutume juive du temps de Jésus, le garçon d'honneur (appelé « l'ami » du marié) veillait à ce que la mariée soit prête pour le mariage. Une fois qu'elle était prête, c'était sa fonction et son privilège de la conduire à son mari. Jean-Baptiste se voit dans ce rôle. Le peuple de Dieu, souvent appelé l'épouse de Dieu (voir Os 2), doit être préparé pour le « mariage » nouveau et éternel, la nouvelle Alliance qui sera faite en Jésus. Ce serait aussi mal pour Jean-Baptiste d'attirer à lui le peuple de Dieu que pour le garçon d'honneur de prendre l'épouse. Malgré son importance, il ne peut pas usurper la place du Christ : « Il faut que lui grandisse et que moi, je décroisse. »

« Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous » (3,31). L'union entre Dieu et l'homme que Jésus réalise a son origine en Dieu ; ce « mariage » n'est pas le résultat de l'effort humain, mais de l'initiative divine. Il ne peut se faire que par celui qui est « d'en haut ». Tout prophète puissant qu'il est, le Baptiste n'est encore qu'un homme ; il est terrestre, « d'en bas ». Il ne peut en aucune façon susciter l'effusion de l'Esprit de Dieu nécessaire à la nouvelle Alliance (3,34). Tout ce que Jean-Baptiste peut faire, c'est de diriger tous les hommes vers le Christ, car c'est par le Christ qu'ils entreront dans l'Alliance qui donne la vie éternelle, le mariage entre Dieu et l'humanité.

[Chapitre 3 - La Samaritaine \(4,4-42\)](#)

Le thème que nous poursuivons dans ces premiers épisodes du Livre des Signes est celui de l'accomplissement et du remplacement de toutes les religions par le Christ. Dans les jarres d'eau de Cana, nous avons vu un symbole de la religion ritualiste ; dans le Temple, nous avons vu la religion authentique, le culte de l'ancienne Alliance. Dans l'histoire que nous allons considérer, nous rencontrons une Samaritaine qui représente les religions qui sont un mélange de vérité et d'erreur, et nous verrons que Jésus parfait même celles-là et, ce faisant, les remplace.

"Jésus lui répondit: 'Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif: l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle.' "

Jn 4,13-14

Les Samaritains faisaient, à l'origine, partie du peuple de Dieu. Au cours des siècles, toutefois, ils avaient été conquis par de nombreux empires païens, dont chacun avait influencé leur vie et leur religion. Coupés pendant des siècles de la Judée et du culte à Jérusalem, ils avaient progressivement développé leur propre interprétation de la foi du peuple de Dieu. Ils se considéraient les vrais disciples de Moïse, dont ils ne retenaient que les cinq livres comme inspirés. Dans leur version du livre du Deutéronome, ils disent que Dieu a ordonné à Josué d'élever un sanctuaire sur le mont Garizim, une colline près de leur capitale. Ils y maintinrent un temple pendant des siècles, jusqu'à sa destruction par les Juifs en 128 av. J.C. Mais du temps de Jésus, ils pratiquaient encore une sorte de culte sur les ruines de leur ancien temple.

Les Samaritains attendaient un grand messager de Dieu, qui serait le dernier et qui serait un prophète comme Moïse (Dt 18,15-18). Il révélerait les choses de Dieu et achèverait l'œuvre commencée par Moïse. Ce prophète attendu était leur version de celui que les Juifs appelaient « le Messie ».

Pour les Juifs, les Samaritains étaient d'impurs païens qui prétendaient être de vrais croyants. La haine entre les deux groupes s'était durcie au cours des siècles. Aucun Juif pieux, et surtout pas un Pharisien, n'avait de contacts avec des Samaritains ; il n'aurait pas même touché un article fait par les Samaritains.

Jésus ne partage pas cette animosité. Il traverse le territoire samaritain, s'y arrête pour se reposer, demande de l'eau à une Samaritaine et, de fait, passe quelques

jours avec les Samaritains.

Symboliquement, la Samaritaine représente les religions qui sont un mélange de la vraie révélation et de paganisme (ou religion naturelle). Comme tant d'autres groupes du Nouveau Testament (et d'aujourd'hui), les Samaritains avaient certaines des vérités de la révélation, mais ils y mêlaient des idées et des pratiques qui variaient de bonnes à médiocres à fausses. La façon amicale et non menaçante dont Jésus aborde la Samaritaine est le modèle de la manière dont ses disciples doivent aborder les religions analogues de tous les temps.

Note : La lecture suivante nous donne un exemple de la maîtrise avec laquelle l'évangéliste déploie ses talents de dramaturge. On dirait presque qu'il veut que son récit soit joué sur scène, avec des personnages entrant et sortant, et avec une action sur le devant et à l'arrière de la scène. À la fin, tous les personnages apparaissent ensemble. C'est utile de ne pas perdre cela de vue. Par exemple, les paroles de Jésus sur la moisson des champs mûrs (4,35-38) se comprennent mieux si nous nous représentons à l'arrière-plan la femme qui rassemble des disciples pour le Christ parmi ses concitoyens (4,39ss).

Jean 4,4-42

Or, il lui fallait traverser la Samarie. Il arrive donc à une ville de Samarie, appelée Sykar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près de la source.

C'était la sixième heure, environ midi. Arrive une femme de Samarie, qui venait puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » (En effet, ses disciples étaient partis à la ville pour acheter des provisions.) La Samaritaine lui dit : « Comment ! Toi, un Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » (En effet, les Juifs ne fréquentent pas les Samaritains.)

Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

Elle lui dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où as-tu donc cette eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ?

Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. »

La femme lui dit : « Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. »

Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari, et reviens. » La femme répliqua : « Je n'ai pas de mari. » Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari : des maris, tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; là, tu dis vrai. »

La femme lui dit : « Seigneur, je vois que tu es un prophète !...

Eh bien ! Nos pères ont adoré sur la montagne qui est là, et vous, les Juifs, vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. »

Jésus lui dit : « Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père.

Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient - et c'est maintenant où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer. »

La femme lui dit : « Je sais qu'il vient, le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, c'est lui qui nous fera connaître toutes choses. Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

Ce passage conclut le commentaire sur les deux signes (Cana, la purification du Temple, 2,1-25). L'évangéliste reprend les deux images de l'eau et du mariage qu'il a développées dans ces chapitres et fait des déclarations définitives sur son thème : comment Jésus parfait et remplace toutes les religions et toutes les formes de culte. Le nouvel ordre de foi et de culte que Jésus introduit requiert une nouvelle communauté, une communauté dans laquelle on entre en renaissant par le sacrement de baptême (« l'eau et l'Esprit », 3,6). Cette entrée sacramentelle affirme la primauté de l'action de Dieu pour faire des disciples (« né d'en haut », 3,3ss). Dans cette partie du commentaire, toutefois (surtout 4,28-42), nous

voyons la tâche humaine, celle de rassembler les disciples pour former le nouveau peuple de Dieu, les adorateurs en Esprit et en vérité.

« Le puits de Jacob. » Jacob (Israël) était le père des Douze tribus qui formaient le peuple de Dieu dans l'ancienne Alliance. Tout en étant une famille unie par les liens du sang sur le plan humain, le peuple de Dieu aspirait toujours à être un peuple de foi. La vie religieuse des Samaritains était fondée sur la Loi, les cinq livres de Moïse. La Loi était leur source, le puits où ils puisaient les eaux de la vie. La révélation contenue dans les livres de Moïse était le fondement de leur foi, et, certes, de la foi des Juifs également.

« L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissante en vie éternelle » (4,14). Le contraste ici est entre les eaux calmes d'un puits et les eaux courantes (vives) d'une source, et entre l'eau contenue ou restreinte dans les limites d'un puits et l'eau qui coule librement d'une fontaine. La Loi était certes de l'eau, c'était la vraie révélation, mais elle était limitée comme l'eau confinée dans un puits. « L'eau » que Jésus apporte, parce que c'est la plénitude de la révélation, est comme une fontaine qui jaillit dans l'air. La vérité révélée par la Loi pouvait apporter un montant donné de vie, mais l'enseignement de Jésus « jaillit » en vie éternelle.

Mais il y a un autre contraste que l'évangéliste veut que nous remarquions : la Loi était comme un puits où on allait puiser ; le puits était dehors, extérieur au croyant. La plénitude de vérité que Jésus offre devient une fontaine « à l'intérieur » du disciple. Et nous trouvons ici une seconde signification à l'eau que Jésus donne : l'eau est l'Esprit (voir 7,37-39). L'Esprit que Jésus envoie pénètre dans le cœur du disciple et devient en lui une fontaine qui se renouvelle continuellement. (Nous reviendrons sur ce thème à propos de 7,37ss).

L'eau vive est donc un symbole à la fois de la vérité que Jésus révèle et de l'Esprit qu'il envoie. Jean réunit poétiquement les images et les idées des anciens prophètes sur la nouvelle Alliance. Jérémie (31,31-34) avait prédit le jour où Dieu mettrait dans le cœur de son peuple la connaissance de son être ; Ézéchiél prévoyait le renouvellement de l'Alliance comme le jour où Dieu aspergerait son peuple, pardonnerait ses péchés et mettrait en eux un cœur nouveau de chair pour remplacer leur cœur de pierre. Ceci, écrivait Ézéchiél, serait l'œuvre de l'Esprit de Dieu (Ez 36,25ss). Jésus établit cette nouvelle et éternelle Alliance en envoyant l'Esprit-Saint dans le cœur de ses disciples.

« Tu as eu cinq maris... » (4,16ss). Tandis qu'aucun symbolisme spécial n'est attaché au nombre cinq (ou six), ce qui est important, c'est que la femme ait eu beaucoup de maris. Les Samaritains n'étaient pas fidèles à leur Dieu et Seigneur unique ; au cours des siècles, ils avaient donné leur foi à beaucoup de dieux. Leur religion n'était pas pure ; elle était adultère. Jésus, toutefois, n'est pas dur avec la femme, il ne la condamne pas (voir 3,17). Ce qu'elle dit ensuite, une question à propos du Temple, montre qu'elle a saisi le sens du dialogue sur les maris. Elle se rend compte que Jésus est en train de dire que la religion des Samaritains avec son propre temple « hérétique » n'est pas authentique (4,20).

« Ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père » (4,21). Le temps n'est plus aux disputes sur le lieu géographique qui sied au vrai culte. Aucun endroit sur terre ne sera plus jamais plus saint qu'un autre ; aucun édifice particulier ne sera mieux qu'un autre pour le culte. Le nouveau Temple sera le corps du Seigneur ressuscité (2,21s), auquel le nouveau peuple de Dieu sera uni comme les sarments à la vigne (Jn 15). Le lieu de culte sera là où se rassemblent les disciples.

« Le salut vient des Juifs » (4,22). C'est un cas où l'évangéliste emploie le terme « Juifs » dans un sens ethnique, et il est positif. La nation que Dieu a choisie est l'instrument par lequel Dieu sauve. Quelle que soit la vérité qu'une autre ou toutes les autres religions puissent posséder, aucune ne peut prétendre avoir été guidée par Dieu comme Israël l'a été, aucune ne peut se vanter de la vraie révélation que la race élue de Dieu a reçue. Et aucune race sur la terre ne peut prétendre, comme les Juifs le peuvent, que le Sauveur du monde était un des siens par le sang.

« Les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en vérité » (4,23). Nous avons déjà vu que « l'eau vive » que Jésus donne désigne à la fois son enseignement et l'Esprit-Saint. Ces deux dons s'appliquent maintenant au culte. Ceux qui adorent en Esprit et en vérité sont les disciples qui ont reçu l'Esprit-Saint et qui professent les vérités enseignées par Jésus. « Dieu est Esprit », c'est-à-dire qu'il confère l'Esprit de vérité qui achève dans les disciples la révélation donnée par le Fils (Jn 14,26 ; 16,13).

Dans le passé, certains ont interprété « adorer en Esprit et en vérité » comme un culte intérieur, spirituel, dénué de manifestations extérieures par des rites et des cérémonies. C'est une interprétation erronée, parce que l'Esprit ici est l'Esprit-Saint, pas l'esprit ou l'âme de l'homme. En outre, ni Jésus, qui se servait de

gestes extérieurs lui-même pour le culte (6,11 ; 17,1 ; voir Lc 9,16), ni l'évangéliste, qui insiste sur des signes extérieurs pour le ministère du Christ et des sacrements dans l'œuvre de l'Église, ne pouvaient concevoir un culte purement spirituel ou angélique pour des créatures de chair. Il est bien sûr indéniable que tout vrai culte doit venir du cœur, être sincère et authentique ; les prophètes l'ont depuis toujours recommandé ainsi que les psalmistes (Is 1,11ss ; 29,13 ; Ps 51,6 et 16). Ce n'est pas de cette dévotion intérieure qu'il s'agit ici. L'adoration est « en Esprit et en vérité », non pas parce qu'elle est sincère, mais parce qu'elle est fondée sur la plénitude de la révélation du Père que donne Jésus et que l'Esprit-Saint fait connaître à la communauté des disciples (14,26 ; 16,13).

La Samaritaine est émue par les paroles de Jésus ; elle se demande s'il pourrait être le messager de Dieu qui était attendu. Jésus s'identifie ouvertement comme le Messie (4,25s). Elle se précipite alors vers le village et commence à parler de Jésus aux habitants. Pour l'évangéliste, elle est une missionnaire qui rassemble des disciples pour le Christ, et ainsi le sujet de conversation entre Jésus et ses disciples, qui sont maintenant revenus de leurs courses, passe à la « moisson » des disciples (4,27-38).

En conclusion

Les paroles finales de Jésus (4,34-38) et la dernière scène (4,39-42) mettent magnifiquement fin à cet épisode (ch.2-4) et en réalité aux quatre premiers chapitres. Dans ces lignes, les principaux thèmes du Prologue, du Témoignage et des premiers signes et de leur commentaire sont de nouveau exposés dans de nouvelles images qui permettent de pénétrer plus profondément dans le message de l'évangéliste.

« Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (4,34). Les images passent de l'eau que le Christ donne à boire à la nourriture dont le Christ lui-même se nourrit. Ce qui nourrit Jésus, c'est de faire la volonté de son Père. Le Père veut que Son œuvre soit accomplie. Dans notre commentaire sur le Prologue, nous avons vu ce qu'est l'œuvre du Père ; il a créé l'univers, il a fait l'humanité, a appelé à l'être, Israël son peuple, lui a donné la Loi, le Temple, les prophètes. Dans toute son œuvre, le Père agissait par amour et se révélait et se donnait à ses créatures. Son but dans toutes ses œuvres était de faire entrer en union avec lui tout ce qu'il avait fait et, en particulier, de donner à l'humanité part à sa propre vie éternelle.

Toutes ces œuvres d'amour, Dieu les a faites par le Verbe qui est l'expression parfaite du Père. Aussi la beauté de la création révèle-t-elle quelque chose du Père parce qu'elle a été faite par le Verbe ; l'humanité faite à l'image de Dieu, est modelée sur la Parole éternelle par laquelle elle a été créée. Israël, le peuple de Dieu, a été appelé à l'existence par la Parole, sauvé d'Égypte par la puissance de la Parole, lié à Dieu dans l'Alliance par la Parole, a reçu la Loi, le Temple, les prophètes par le Fils éternel, le Verbe.

La mission de Jésus, le Verbe-fait-chair, est de porter à son achèvement l'œuvre du Père. Cette œuvre, tout ce que le Père a fait, c'était pour amener ses créatures en union avec lui. C'est la tâche du Verbe-fait-chair de réaliser cette unité entre Dieu et l'homme, entre le Créateur et les créatures. L'œuvre du Père est portée à son achèvement quand Jésus, à son « heure », s'écrie de la croix : « Tout est achevé » (19,30). C'est dans sa mort que Jésus se révèle le plus un avec l'homme mortel ; c'est dans sa résurrection qu'il se révèle le plus un avec la puissance divine. Et son « élévation » est le plus grand signe, le plus grand acte de Dieu qui accomplit ce qu'il signifie, l'union de Dieu et de l'homme.

Tous les actes d'amour du Père depuis le début de la création conduisaient à « l'heure » du Verbe-fait-chair. Et maintenant, dans le ministère de Jésus, le moment est venu de « récolter » le fruit de tout ce travail de Dieu tout au long de l'histoire de l'homme : « levez les yeux et voyez : les champs sont blancs pour la moisson » (4,35).

Tout ce que le Père a « semé » par le Verbe donne maintenant des champs prêts à être moissonnés. L'amour du Père s'est exprimé en partie dans les différentes religions et cultures de l'humanité. Tout en étant incomplètes, inachevées, les religions ritualistes et les cultures de l'homme possédaient une certaine part de vérité, une vérité limitée qui avait besoin d'être complétée. D'autres religions étaient dotées de plus de vérité, mais elles avaient encore en elles un mélange d'erreurs, et celles-ci aussi aspiraient à être purifiées et unifiées. La religion et la vie du propre peuple de Dieu, les Juifs, étaient les plus parfaites, les plus riches en vérité, mais elles étaient aussi souillées et incomplètes. Puisque le bon et le beau de toutes ces religions et cultures étaient dus au Verbe, leur accomplissement sera l'œuvre du même Verbe, maintenant fait chair.

Ainsi, pouvons-nous déjà voir dans la vie publique de Jésus les signes de ce qu'il accomplit : il remplit les jarres de purification du meilleur vin ; il purifie le Temple du peuple de Dieu et le remplace par le temple de son corps ressuscité ;

il offre une nouvelle naissance ; il donne une fontaine d'eau vive pour remplacer les eaux calmes de la Loi. Jésus, le Verbe-fait-chair, ne pouvait pas condamner, ne pouvait pas simplement détruire ou négligemment mettre de côté ce que lui-même, le Verbe éternel, avait fait naître tout au long de l'histoire de l'homme. En tant que membre de notre race, le Fils de Dieu parfait, achève ce qu'il a commencé depuis le début du temps.

« Le semeur partage la joie du moissonneur » (4,36). Le Père a semé, le Fils fait homme moissonne et tous deux se réjouissent. Mais le Semeur et le Moissonneur ne font qu'un (1,1), la joie de l'un est la joie de l'autre.

« Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas peiné ; d'autres ont peiné et vous, vous héritez du fruit de leurs peines » (4,38). Jésus adresse ces paroles à ses disciples, ceux qui auront part à son œuvre. Les disciples sont l'Église, le nouveau peuple de Dieu. Leur tâche est de récolter ce que d'autres ont semé, de rentrer le grain des champs que d'autres ont cultivés. Les disciples (l'Église) ne créent pas à partir de rien, ils ne produisent pas le bon et la vérité chez ceux qu'ils rencontrent, car Dieu le Verbe l'a déjà fait. Longtemps avant que les missionnaires arrivent sur la scène, Dieu est à l'œuvre.

Comme Jésus dit ces mots, la vérité qu'ils contiennent est mise en pratique à l'arrière-plan où nous voyons la Samaritaine rassembler des disciples pour le Christ. Le Verbe qui était déjà à l'œuvre dans la longue histoire des Samaritains avait porté son œuvre à son accomplissement par sa rencontre personnelle avec la femme au puits. Et maintenant les Samaritains eux-mêmes, sans l'intervention des disciples, viennent au Christ. Tout ce que l'Église a à faire, c'est de récolter ce pour quoi d'autres ont peiné. Ces « autres » sont les innombrables millions de personnes de l'histoire de l'homme qui ont essayé d'atteindre leur Créateur de multiples façons, les « autres » sont tous les saints hommes et les saintes femmes du peuple de Dieu, Abraham, Moïse, David, les prophètes, les législateurs, les sages. Ce sont eux qui « peinèrent » parce qu'ils ont travaillé avant la plénitude de la révélation, avant l'accomplissement de l'œuvre de Dieu.

L'œuvre de Jésus est d'ajouter l'acte parfait d'amour à tous les actes d'amour qui y préparaient ; il accomplit ce qui était commencé. Il parfait ce qui était imparfait. Il ne brise pas les jarres d'eau de la religion ritualiste, il les emplit de vin. Il ne laisse pas la noce de l'ancienne Alliance s'achever dans la tristesse, il la comble du meilleur des vins. Il ne rejette pas le culte du Temple, il le purifie et en assure la continuité dans le temple de son corps. Il ne condamne pas la

religion partagée des Samaritains, il ne refuse pas de boire l'eau qui vient de son puits. Il leur offre ainsi qu'à toutes les religions du monde une source d'eau vive « qui jaillit en vie éternelle ». L'œuvre de Jésus est de donner « grâce sur grâce » (1,16).

Quel que soit le bien qui était et qui est dans le monde, il a son origine dans le Verbe, et c'est dans le Verbe-fait-chair que tout bien trouve son accomplissement : « ...l'amour inépuisable est venu par Jésus-Christ » (1,17). A tous les titres d'honneur donnés à Jésus dans le Témoignage (1,19-51), les Samaritains ajoutent le leur : « Nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde » (4,42).

Chapitre 4 - Celui qui donne la vie (4,46-5,47)

L'Évangile de saint Jean est l'œuvre d'un pasteur contemplatif : il jaillit d'une réflexion sur Jésus dans la prière, réflexion raffinée et approfondie par la participation à chaque question, à chaque conflit touchant l'Église confiée à ses soins. Tout ce qu'il a écrit est marqué par son amour du Christ et par son souci de la communauté des disciples. Son amour pour Jésus est solide, non pas doux et sentimental, car il savait que Jésus était Dieu-fait-homme. Avoir de l'admiration pour le Seigneur en tant qu'homme bon, que prophète puissant, que faiseur de miracles n'est pas suffisant. parce que la vérité à son sujet n'admet pas de compromis, pas de modération à des conditions plus acceptables. Quant à l'Église, Jean lui est aussi farouchement dévoué qu'un berger qui défend son troupeau contre les loups dévorants. C'est pourquoi il y a un certain sérieux, une certaine qualité d'absolu à son évangile, surtout dans les chapitres que nous allons étudier. Ce n'est que vers la fin du Livre des Signes que nous commençons à sentir cet amour intime et chaleureux qui marque tellement la deuxième moitié de l'Évangile.

Nous avons divisé le Livre des Signes (ch. 2 à 12) en sept épisodes. Nous avons déjà commenté le premier de ces épisodes et maintenant nous voulons considérer les six autres. Les principaux thèmes de cette partie de l'Évangile sont développés autour des termes « vie » et « lumière ». Sauf là où le texte indique clairement qu'il s'agit de la vie humaine mortelle (ex. 12,25), « vie » veut dire la vie éternelle en union avec Dieu. « Lumière » a trois sens étroitement liés chez Jean. C'est un symbole de l'autorité de Dieu, de la volonté de Dieu et du jugement de Dieu. Le Christ est la lumière parce qu'il conduit le monde à la vie éternelle ; il conduit en révélant la volonté de Dieu, et en éclaircissant la volonté de Dieu, il expose nécessairement ce qui va contre la volonté de Dieu. En tant que la Lumière, il est donc Juge aussi bien que Chef.

Le deuxième signe à Cana (4,43-54)

Le deuxième épisode se compose (4,46-5,47) de deux signes et d'un commentaire. Le premier signe est la guérison d'un jeune garçon qui était mortellement atteint; le second est la guérison d'un invalide le jour du sabbat. Le commentaire développe le thème de la puissance divine de Jésus révélée par ces signes. Comme pour le premier épisode (2,1-4,45), les signes ont lieu à Cana et à Jérusalem.

Jean 4, 46-54

Ainsi donc Jésus revint à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or, il y avait un fonctionnaire royal, dont le fils était malade à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla le trouver ; il lui demandait de descendre à Capharnaüm pour guérir son fils qui était mourant. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez pas de signes et de prodiges, vous ne croirez donc pas ! » Le fonctionnaire royal lui dit : « Seigneur, descends, avant que mon enfant ne meure ! » Jésus lui répond : « Va, ton fils est vivant. » L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il partit. Pendant qu'il descendait, ses serviteurs arrivèrent à sa rencontre et lui dirent que son enfant était vivant. Il voulut savoir à quelle heure il s'était trouvé mieux. Ils lui dirent : « C'est hier, à la septième heure, (au début de l'après-midi), que la fièvre l'a quitté. » Le père se rendit compte que c'était justement l'heure où Jésus lui avait dit : « Ton fils est vivant. » Alors il crut, lui, ainsi que tous les gens de sa maison. Tel fut le second signe que Jésus accomplit lorsqu'il revint de Judée en Galilée.

Note : Le « fonctionnaire royal » est probablement un homme au service d'Hérode, tétrarque de Galilée, qui était souvent appelé roi. Capharnaüm se trouve sur la rive de la Mer de Galilée ; Cana est près d'une cinquantaine de kilomètres dans la région des hautes collines de Galilée.

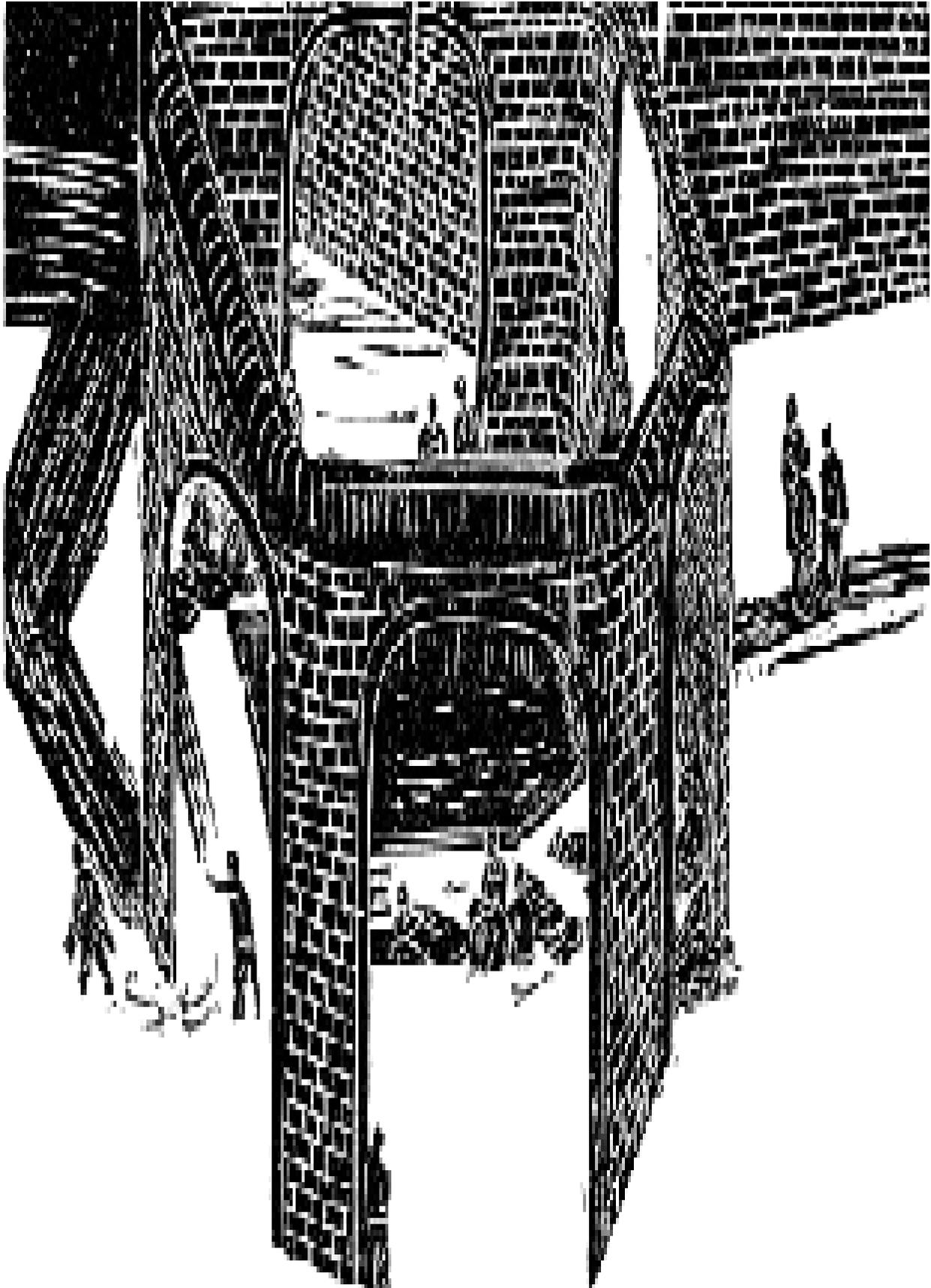
« Il le pria de descendre guérir son fils, qui se mourait » (4,47). Le fonctionnaire a assez de foi pour demander à Jésus de guérir son fils; mais il ne peut pas imaginer que Jésus puisse accomplir un tel miracle à une trentaine de milles de son fils mourant.

Jésus lui reproche d'avoir le genre de foi qui a besoin d'être soutenu par une manifestation visible: « Si vous ne voyez... » Mais le fonctionnaire relève le défi : quand Jésus lui dit de retourner à Capharnaüm et l'assure que son fils vivra, il obéit sans hésiter (4,50). Toute sa maison vient à la foi en Jésus.

Ce miracle est un signe : le fait que la parole de Jésus ait le pouvoir de rendre la vie en ce monde indique le fait encore plus important que Jésus a le pouvoir d'accorder la vie éternelle dès maintenant en ce monde à ceux qui croient en sa parole, et le pouvoir de ressusciter pour la vie éternelle, au dernier jour, tous ceux qui ont mené des vies bonnes. Le commentaire fera apparaître cela clairement (5,19-30).

Travailler le jour du sabbat (5,1-15)

À Jérusalem il y avait un homme qui était couché, sans pouvoir bouger, près d'une piscine dont les eaux avaient des pouvoirs de guérison. Pendant des années, toutefois, cet homme avait été incapable d'entrer dans la piscine au bon moment. La piscine aux cinq portiques est probablement un symbole des cinq livres de Moïse. Ces livres, comme la piscine, avaient de réels pouvoirs de guérison, mais ils ne pouvaient pas donner à une personne la volonté d'être guéris. À ce pauvre infirme, Jésus donne à la fois la volonté et le pouvoir de marcher. Mais le « signe » dans cette guérison a affaire au fait qu'elle se produit le jour du sabbat. En accomplissant un miracle et en ordonnant à l'homme de prendre son grabat et de marcher, Jésus viole les règles du repos du sabbat telles que les enseignaient les Pharisiens.



Jésus lui dit : 'Lève-toi, prends ton grabat et marche.' À l'instant l'homme fut guéri ; il prit son grabat ; il marchait. Jean 5,8-9

Or, les hommes instruits du temps de Jésus avaient de longs et pénibles débats sur l'observation du repos hebdomadaire du sabbat par Dieu lui-même : l'observait-il ? comment ? L'opinion la plus répandue chez ces rabbins était que Dieu se reposait le jour du sabbat, sauf dans deux cas. Même le jour du sabbat, il continuait à donner la vie et à juger. Car on naît et on meurt le jour du sabbat, disaient-ils, Dieu doit donc continuer à donner la vie à ceux qui naissent et à juger ceux qui meurent. Notre Seigneur connaît bien sûr cette doctrine courante et il y recourra pour affirmer qu'en lui résident les pouvoirs de donner la vie et de juger.

Note : La dernière partie de 5,3 : « qui attendaient le bouillonnement de l'eau » est omise par certains manuscrits, mais ça remonte probablement à l'original. Le verset 4, en entier, est toutefois absent des premiers et des meilleurs manuscrits. Il a été ajouté par quelqu'un qui faisait une copie de l'Évangile. Beaucoup de traductions modernes omettent tout le verset 4.

Jean 5,1-15

Après cela, il y eut une fête juive, et Jésus monta à Jérusalem. Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il existe une piscine qu'on appelle en hébreu Bethzatha. Elle a cinq colonnades, sous lesquelles étaient couchés une foule de malades, aveugles, boiteux et impotents. Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus, le voyant couché là, et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. » Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton brancard, et marche. » Et aussitôt l'homme fut guéri. Il prit son brancard : il marchait !

Or, ce jour-là était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à cet homme que Jésus avait remis sur pieds : « C'est le sabbat ! Il ne t'est pas permis de porter ton brancard. » Il leur répliqua : « Celui qui m'a guéri, c'est lui qui m'a dit : "Prends ton brancard, et marche !" » Ils l'interrogèrent : « Quel est l'homme qui t'a dit : "Prends ton brancard, et marche" ? » Mais celui qui avait été rétabli ne savait pas qui c'était ; en effet, Jésus s'était éloigné, car il y avait foule à cet

endroit.

Plus tard, Jésus le retrouve dans le Temple et lui dit : « Te voilà guéri. Ne pèche plus, il pourrait t'arriver quelque chose de pire. » L'homme partit annoncer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

Bien que l'homme ait été guéri, il ne connaît pas Jésus et ne vient pas à la foi en lui. En le rencontrant plus tard, Jésus l'avertit du jugement à venir : « Ne pèche plus désormais : il t'arriverait pis encore » (5,14). Comme nous le verrons dans le commentaire, le « pire » est la condamnation qu'il pourrait recevoir au dernier jour.

Mon Père travaille et moi aussi (5,16-30)

L'évangéliste commence son commentaire sur les signes en nous disant que Jésus parlait de Dieu comme de son propre Père de telle façon qu'on comprenait qu'il parlait de lui-même comme l'égal de Dieu. Aux versets 16-30, Jésus n'affirme pas ouvertement son égalité à Dieu, mais il proclame qu'il a le pouvoir du Père pour ressusciter les morts en vue de la vie éternelle ou du châtement éternel.

En rendant la vie au garçon malade, Jésus accomplit un signe de son pouvoir d'accorder la vie éternelle ; en guérissant l'infirmes le jour du sabbat, Jésus affirme qu'il travaille le jour du sabbat comme son Père - en donnant la vie et en jugeant. Le commentaire de l'évangéliste fait ressortir le sens des deux signes.

Jean 5,16-30

Amen, amen, je vous le dis : qui écoute ma parole et croit en Celui qui m'a envoyé, obtient la vie éternelle et il échappe au jugement, car déjà il passe de la mort à la vie.

Amen, amen, je vous le dis : l'heure vient – et c'est maintenant – où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront.

Comme le Père, en effet, a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir, lui aussi, la vie en lui-même ;

Et il lui a donné pouvoir d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme.

Ne soyez pas étonnés ; l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix ;

Alors, ceux qui ont fait le bien sortiront pour ressusciter et vivre, ceux qui ont fait le mal, pour ressusciter et être jugés. Moi, je ne peux rien faire de moi-même ;

Je rends mon jugement d'après ce que j'entends, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas à faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.

De même que Jésus a appris son métier de charpentier auprès de Joseph, la plupart des garçons du temps de Jésus étaient apprentis chez leur père. Cette pratique courante est derrière la petite parabole des versets 19 et 20. Un garçon aime imiter son père : « ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement » ; et un père aime apprendre à son fils tout ce qu'il sait : « Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. » La relation de Jésus à son Père est celle d'un fils, et il est naturel qu'il reçoive les dons suprêmes du Père : « Comme le Père en effet dispose de la vie, ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui aussi » (5,26). Si le Fils a le pouvoir d'accorder la vie éternelle au dernier jour, il doit aussi pouvoir juger ; mais le Christ enseigne quelque chose de plus, une vérité qui va faire sursauter ses auditeurs : ce n'est pas seulement comme Fils de Dieu qu'il jugera, mais comme Fils de l'homme, comme Verbe-fait-chair : « et il l'a constitué souverain juge parce qu'il est Fils de l'homme » (5,27).

Le pouvoir divin de Jésus est exercé dès maintenant, longtemps avant le jugement dernier. Ceux qui acceptent sa parole et croient dans le Père qui l'a envoyé possèdent la vie éternelle dès ce monde : « Celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle » (5,24). Ceux qui ont foi au Christ sont déjà vivants en lui et ne seront pas condamnés au dernier jour. Quand viendra ce jour, toute l'humanité ressuscitera : « ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, ceux qui auront fait le mal, pour la damnation » (5,29). La décision reviendra au Christ (voir Mt 25,31ss).

Les derniers versets de cet épisode (5,31-47) traitent du témoignage qui soutient les prétentions de Jésus. Jean-Baptiste est nommé le premier comme témoin (5,33ss), ensuite les miracles (« les œuvres ») ; le Père lui-même porte témoignage par les miracles de Jésus et par sa parole dans l'Écriture (5,37ss).

Chapitre 5 - Le pain de vie (6,1-71)

Le chapitre six, comme les deux épisodes précédents, a deux signes (la Multiplication des pains et la Marche sur la mer) suivis d'un dialogue qui fournit un commentaire sur les signes. La multiplication des pains était nettement un événement des plus importants pour la première génération de chrétiens ; chacun des quatre évangélistes le rapporte essentiellement sous la même forme et avec le même but à l'esprit. Dans chaque récit, les évangélistes présentent la multiplication des pains de façon à évoquer un événement passé, le don de la manne dans le désert et un événement futur, l'Eucharistie. Saint Jean fait pareil, à la différence qu'il inclut une allusion explicite à la Pâque (6,4), rendant encore plus évident le fait que le miracle préfigure l'Eucharistie, la Pâque chrétienne. Ceci est d'autant plus important qu'on ne trouve pas dans le quatrième évangile de récit d'institution de l'Eucharistie.



"Jésus dit alors aux Douze: 'Voulez-vous partir, vous aussi?' Simon Pierre lui répondit: 'Seigneur, à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous, et nous savons que tu es le Saint de Dieu.' " Jean 6,67-69

La mention de la Pâque par Jean aide aussi à comprendre la Marche sur la mer, le second miracle que l'évangéliste associe à la Multiplication des pains.

La Pâque était un repas commémoratif dans lequel le peuple de Dieu célébrait la maîtrise de Dieu sur les eaux de la mer quand il les a fait sortir d'Égypte. En rapprochant la Marche sur la mer de la fête de la Pâque, Jean indique que la puissance de Dieu qui a séparé les eaux lors de l'Exode est en Jésus qui maîtrise les eaux de la Mer de Galilée.

Jean 6,1-21

Après cela, Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée, le lac de Tibériade. Une grande foule le suivait, parce qu'elle avait vu les signes qu'il accomplissait sur les malades. Jésus gravit la montagne, et là, il était assis avec ses disciples. Or, la Pâque, la fête des Juifs, était proche.

Jésus leva les yeux et vit qu'une foule nombreuse venait à lui. Il dit à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? » Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car il savait bien, lui, ce qu'il allait faire.

Philippe lui répondit : « Le salaire de deux cents journées ne suffirait pas pour que chacun reçoive un peu de pain. »

Un de ses disciples, André, le frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a là un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ! » Jésus dit : « Faites asseoir les gens. » Il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes. Alors Jésus prit les pains et, après avoir rendu grâce, il les distribua aux convives ; il leur donna aussi du poisson, autant qu'ils en voulaient. Quand ils eurent mangé à leur faim, il dit à ses disciples : « Rassemblez les morceaux en surplus, pour que rien ne se perde. » Ils les rassemblèrent, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux des cinq pains d'orge, restés en surplus pour

ceux qui prenaient cette nourriture.

À la vue du signe que Jésus avait accompli, les gens disaient : « C'est vraiment lui le Prophète annoncé, celui qui vient dans le monde. » Mais Jésus savait qu'ils allaient venir l'enlever pour faire de lui leur roi ; alors de nouveau il se retira dans la montagne, lui seul.

Le soir venu, ses disciples descendirent jusqu'à la mer. Ils s'embarquèrent pour gagner Capharnaüm, sur l'autre rive. C'était déjà les ténèbres, et Jésus n'avait pas encore rejoint les disciples. Un grand vent soufflait, et la mer était agitée. Les disciples avaient ramé sur une distance de vingt-cinq ou trente stades (c'est-à-dire environ cinq mille mètres), lorsqu'ils virent Jésus qui marchait sur la mer et se rapprochait de la barque. Alors, ils furent saisis de peur. Mais il leur dit : « C'est moi. N'ayez plus peur. » Les disciples voulaient le prendre dans la barque ; aussitôt, la barque toucha terre là où ils se rendaient.

Le passage commence avec Jésus qui se retire sur la montagne pour être seul avec ses disciples. Une grande foule, impressionnée par les miracles de guérison le suivait. La manière dont Jean décrit la scène dirige toute notre attention sur Jésus. C'est Jésus qui voit la multitude approcher, Jésus qui demande comment nourrir la foule, Jésus qui distribue la nourriture et donne l'ordre de ramasser les morceaux (cf. Mc 6,30-44). Ce n'est que dans le récit de Jean que nous avons la réaction de la foule : « À la vue du signe qu'il venait d'opérer, les gens dirent : 'C'est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde' »(6,14). La foule est impressionnée par le pouvoir de Jésus de leur fournir à manger. Ils pensent immédiatement à Moïse et à la manne que leurs ancêtres ont reçue par lui. Ils se rappellent la promesse de Dieu de susciter un autre prophète comme Moïse pour son peuple (Dt 18,15-18). Ils concluent que Jésus doit être ce « Prophète qui doit venir. » Pleins d'enthousiasme, ils commencent à penser quel merveilleux roi Jésus ferait. Mais, connaissant leurs intentions, Jésus s'échappe (6,15).

La Marche sur la mer n'a que les disciples pour témoins. Par ce signe, Jésus enseigne à ses intimes qu'il est beaucoup plus que le Prophète-qui-doit-venir, beaucoup plus qu'un roi messianique. Il possède ce pouvoir divin sur les eaux de la mer que Dieu a déployé lors de l'Exode (Ex 14). L'évangéliste attire notre attention sur la toute-puissance de Jésus par la façon dont il formule la salutation de Jésus au verset 20. En français, nous sommes obligés de traduire par : « C'est moi. N'ayez pas peur. » En grec, toutefois, l'expression « c'est moi » se dit littéralement « Je suis ». Cette expression « JE SUIS » est très importante dans

l'Évangile de Jean : Jésus la prononce fréquemment (ex. 4,26 ; 6,20 ; 8,24 et 28 et 58). Dans chaque cas « JE SUIS » veut rappeler le Nom divin révélé à Moïse : « Je suis celui qui suis ». Le « JE SUIS » divin sur les lèvres de Jésus enseigne qu'il n'est pas simple prophète ou roi terrestre ; Jésus qui guérit les malades, nourrit la multitude, marche sur la mer, est Dieu présent à son peuple et a pleinement droit au Nom divin.

Dans le reste du chapitre (6,22-71), Jean commente ces deux signes, concentrant notre attention principalement sur la multiplication des pains. Il le fait parce qu'il veut nous donner une leçon très précise sur le sens plénier du Pain et du Vin eucharistiques dont la multiplication des pains est un signe. Son commentaire sur les signes peut se diviser en quatre parties. Dans chacune, il traite de problèmes pastoraux qui le menaçaient lui et son troupeau.

Ne travaillez pas pour la nourriture périssable (6,22-29)

Jésus apprenait à ses disciples à partager leurs ressources matérielles et à les utiliser pour faire disparaître les souffrances de la pauvreté parmi les frères et les sœurs de la communauté. Jésus lui-même partageait le peu d'argent qu'il avait avec les Douze ; ils mettaient leur argent dans une bourse commune et leur surplus servait pour les pauvres (Jn 12,6 ; 13,29). Nous savons d'après les Actes des Apôtres que la première communauté de disciples à Jérusalem prenait à cœur cet aspect du message du Seigneur (Ac 2,42ss ; 4,32ss). Nous ne risquons pas de nous tromper en supposant que les premières communautés formées par l'enseignement de Jean l'évangéliste faisaient de même. La première lettre de Jean, écrite fort probablement par un membre d'une de ces communautés, insiste sur le partage des richesses (1 Jn 3,17).

Là où les chrétiens faisaient ce que leur avait enseigné le Seigneur, leurs communautés devenaient très attirantes. Cependant, on pouvait facilement se laisser attirer à entrer dans l'Église pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec les choses de Dieu. Certains pouvaient n'y rechercher que des avantages matériels. D'autres pouvaient être attirés parce qu'ils voyaient dans l'Église un pouvoir susceptible de vaincre l'oppression de Rome. Ceux-ci voyaient dans le Christ un type de royauté authentiquement nouveau et dans l'Église une nouvelle sorte de royaume. Pour l'évangéliste, comme pour Jésus, de tels motifs sont vils et faux ; nul ne devrait être admis dans l'Église s'il cherche le Christ dans l'espoir d'une nourriture terrestre ou d'un royaume terrestre. Dans le passage suivant, les foules qui cherchent Jésus pour le faire roi représentent tous ceux qui le suivent

pour de mauvais motifs.

Jean 6,22-29

Le lendemain, la foule restée sur l'autre rive se rendit compte qu'il n'y avait eu là qu'une seule barque, et que Jésus n'y était pas monté avec ses disciples, qui étaient partis sans lui.

Cependant, d'autres barques, venant de Tibériade, étaient arrivées près de l'endroit où l'on avait mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâce.

Quand la foule vit que Jésus n'était pas là, ni ses disciples, les gens montèrent dans les barques et se dirigèrent vers Capharnaüm à la recherche de Jésus.

L'ayant trouvé sur l'autre rive, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? »

Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés.

Travaillez non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme, lui que Dieu, le Père, a marqué de son sceau. » Ils lui dirent alors : « Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. »

Il est indéniable que, lorsque l'Église vit conformément aux enseignements du Seigneur, elle offre de nombreux avantages terrestres et devient une puissance qui menace les systèmes sociaux, économiques et politiques injustes du monde. Mais les changements que l'Église peut apporter dans le monde sont, pour ainsi dire, des à-côtés, ils ne constituent pas le but principal de la vie à la suite du Christ. La seule raison valable pour chercher le Christ est la vie éternelle en union avec Dieu. Jésus enseigne à sa foule qui le cherchait frénétiquement (6,22-25) qu'ils ne devraient le chercher que pour recevoir le don suprême, la vie avec Dieu pour toujours. Ceux qui le cherchent pour quelque autre raison veulent être des disciples sans foi. Voir en Jésus simplement une figure prophétique capable de motiver les gens à éliminer la pauvreté ou à espérer en lui simplement comme le roi idéal capable d'établir un royaume terrestre de justice et d'amour, c'est ne voir en lui qu'un homme. Aucune foi n'est nécessaire, seulement de l'enthousiasme, pour accepter le message d'un grand réformateur social.

C'est la raison pour laquelle Jésus dit à la foule qui le cherchait avidement qu'ils devraient travailler pour la nourriture qui demeure en vie éternelle (6,27). Quand ils lui demandent quel est ce travail qu'ils devraient faire, il leur dit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (6,29). Il ne suffit pas d'apprécier la puissance que l'enseignement de Jésus a pour la transformation de ce monde ; une telle estime n'équivaut pas à la foi en Jésus comme l'Unique et comme le Fils de l'homme que « Dieu le Père a marqué de son sceau » d'approbation totale et illimitée. Le don que propose Jésus n'est rien de moins que l'union éternelle avec le Père. C'est pour ce don que l'on devrait rechercher Jésus.

Je suis le pain de vie (6,30-47)

La présente section établit un pont entre le passage que nous venons de voir et celui qui suit. Nous la considérerons donc sous deux angles : premièrement, en ce qu'elle continue le thème de la foi au Christ, commencé dans la section précédente (6,22-29), et deuxièmement, en ce qu'elle nous prépare à l'enseignement sur le sens plein de l'Eucharistie qui sera développé dans la section suivante (6,48-59).

Les foules, qui juste la veille avaient assisté au miracle de la multiplication des pains et des poissons, demandent maintenant un « signe » plus spectaculaire (6,30). Pour croire en Jésus comme l'Envoyé de Dieu pour donner la vie éternelle, elles pensent qu'elles ont droit à un signe au moins aussi extraordinaire que le « pain du ciel » que Moïse avait donné à leurs ancêtres dans le désert (6,31). Jésus leur rappelle que Moïse ne leur a pas donné du pain qui venait littéralement du ciel. (La manne, en réalité, apparaissait sur le sol, Ex 16,14ss.) La seule nourriture qui mériterait d'être appelée le « pain du ciel (Dieu) » est celle qui a Dieu comme source et qui peut communiquer la vie divine (6,32-33).

Jésus poursuit en proclamant qu'il est lui-même ce pain du ciel, « le pain de vie » éternelle (6,35). « Venir » à lui, c'est « croire » qu'il vient de Dieu et qu'il a le pouvoir d'accorder la vie sans fin (6,35). La foi est un grand mystère que nul sauf Dieu ne comprend complètement. On ne nous dit pas pourquoi Dieu donne la foi à certains et pas à d'autres ; on nous dit seulement que le vrai croyant est celui que le Père a attiré vers son Fils (6,44). Ceux qui croient en Jésus savent qu'être enseigné par lui, c'est être enseigné par Dieu lui-même (6,45), car Jésus est le Fils qui a été avec le Père, l'a vu, et peut ainsi enseigner tout ce que le Père veut qui soit enseigné (6,45s). Pour tirer profit de l'œuvre du Christ, il faut

d'abord la foi ; celui qui a la vraie foi au Christ possède la vie éternelle en ce monde et ressuscitera en Dieu au dernier jour (6,44 et 47).

Jean 6,30-47

Ils lui dirent alors : « Quel signe vas-tu accomplir pour que nous puissions le voir, et te croire ? Quelle œuvre vas-tu faire ? Au désert, nos pères ont mangé la manne ; comme dit l'Écriture : Il leur a donné à manger le pain venu du ciel. »

Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain venu du ciel.

Car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.
»

Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là. » Jésus leur répondit : « Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai déjà dit : vous avez vu, et pourtant vous ne croyez pas. Tous ceux que me donne le Père viendront jusqu'à moi ; et celui qui vient à moi, je ne vais pas le jeter dehors. Car je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, telle est la volonté de Celui qui m'a envoyé : que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. Telle est la volonté de mon Père : que celui qui voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

Les Juifs récriminaient contre Jésus parce qu'il avait déclaré : « Moi, je suis le pain qui est descendu du ciel. » Ils disaient : « Celui-là n'est-il pas Jésus, fils de Joseph ? Nous connaissons bien son père et sa mère. Alors comment peut-il dire maintenant : "Je suis descendu du ciel" ? »

Jésus reprit la parole : « Ne récriminez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire, et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

Considérons maintenant ce même passage pour ce qu'il nous enseigne sur le repas eucharistique. À ce niveau de signification plus profond, nous rencontrons les préoccupations de saint Jean en tant que pasteur d'une communauté qu'il guide vers une compréhension plus profonde de l'Eucharistie. Dès les premiers

jours qui ont suivi la résurrection, les chrétiens ont célébré l'Eucharistie comme la Pâque chrétienne ; ils voyaient dans la Cène du Seigneur un mémorial de sa mort et de sa résurrection, de la même façon que les Juifs voyaient dans la Pâque un mémorial de l'Exode d'Égypte. Les chrétiens comprenaient que par l'Eucharistie ils n'évoquaient pas simplement un événement passé, mais prenaient effectivement part à la mort et à la résurrection du Seigneur qui leur devenaient présentes dans l'Eucharistie. Cette interprétation de la Messe, Jean l'accepte sans réserve. Mais notre évangéliste a examiné encore plus profondément le mystère de l'Eucharistie, surtout la vraie signification du Pain et du Vin de la Cène du Seigneur. Jean a dû méditer longuement sur le sens de « Ceci est mon corps...ceci est mon sang » (voir Mt 26,26-29). Pour notre évangéliste, l'Eucharistie fait plus que rendre présentes la mort et la résurrection de Jésus, car elle rend présent non seulement l'événement de salut mais le Sauveur lui-même. Les paroles de Jésus à la dernière Cène signifient qu'il est présent à l'Eucharistie, que le Pain de Vie est Jésus lui-même, que la Coupe du salut est le Seigneur réellement présent parmi ses disciples. Quand Jésus dit : « Je suis le pain de vie » (6,35), nous devons comprendre que le Pain eucharistique est Jésus. Ceux qui savent qu'ils « viennent à » Jésus quand ils reçoivent le Pain sacré n'auront plus jamais faim ; ceux qui « croient » que la Coupe contient le précieux sang et que c'est Jésus vraiment présent pour eux, n'auront plus jamais soif (6,35).

La foi dans la vraie présence du Christ dans le Pain et le Vin sacrés est aussi mystérieuse que la foi en la divinité de Jésus. On ne peut atteindre à cette foi qu'en y étant attiré par le Père. C'est la foi qui donne la vie éternelle maintenant et garantit la résurrection à la vie avec Dieu. (Nous recommandons que 6,30-47 soit relu en ayant ces pensées à l'esprit.)

La chair et le sang du Fils de l'homme (6,48-59)

Dans son récit de la dernière Cène, saint Jean ne rapporte pas l'institution de l'Eucharistie, mais ce grand événement n'est jamais absent de son esprit. C'est dans ce chapitre six qu'il nous donne son enseignement sur l'Eucharistie et c'est le plus profond de tout le Nouveau Testament. Comme le passage que nous venons de voir est un commentaire sur les paroles : « Ceci est mon corps...ceci est mon sang », le passage que nous allons lire est un discours sur les autres paroles eucharistiques de Jésus : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous... Buvez-en tous, car ceci est mon sang qui sera versé... » (voir Mt 26,26ss ; Lc 22,19s ; 1 Co 11,23ss).

Dès les toutes premières lignes de son évangile, l'évangéliste nous a enseigné que Jésus est le Verbe fait chair, le Fils de Dieu fait homme (1,1-18), à la fois vraiment humain et vraiment divin. Au chapitre 5, Jean a insisté sur la divinité du Christ et il y revient à plusieurs reprises au cours de son évangile. Mais ici, dans la section que nous considérons maintenant, c'est l'humanité de Notre Seigneur qu'il affirme avec autant de force. L'évangéliste réussit à faire comprendre la vérité capitale qu'il n'est pas possible de croire en Jésus comme Dieu le Fils sans accepter qu'il est humain. En réalité, il n'y a pas d'union possible pour nous avec le Christ comme Fils de Dieu, sauf par et dans sa nature humaine. En outre, nul ne peut réaliser l'union éternelle promise avec Dieu, sauf par la chair et le sang de celui en qui Dieu et l'homme ne font qu'un.

Il s'ensuit donc que manger et boire le Pain et le Vin sacrés de l'Eucharistie avec foi, ce n'est pas entrer dans une relation mystérieuse avec Dieu le Fils séparé de son humanité ; manger et boire le Pain et le Vin sacrés, c'est entrer en union avec le Fils de Dieu dans sa chair et son sang.

Cette réflexion doit être poussée un peu plus : la réalisation complète de la condition humaine, c'est la mort ; la « chair » n'est jamais plus « chair » qu'en mourant. C'est au moment de sa mort que Jésus participe le plus pleinement à la nature humaine. Et nous ne faisons vraiment plus qu'un avec l'humanité de Jésus quand nous lui sommes unis dans sa mort. Telles sont les pensées que notre évangéliste veut que nous trouvions dans les paroles suivantes de Jésus.

Jean 6,48-59

Moi, je suis le pain de la vie. Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais le pain qui descend du ciel est tel que celui qui en mange ne mourra pas.

Les Juifs se querellaient entre eux : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Jésus leur dit alors : « Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'avez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. En effet, ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure

en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi.

Tel est le pain qui est descendu du ciel : il n'est pas comme celui que les pères ont mangé. Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Voilà ce que Jésus a dit, alors qu'il enseignait à la synagogue de Capharnaüm.

« Et le pain que moi, je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (6,51). Ces paroles font allusion à la mort de Jésus : donner sa chair, c'est livrer sa vie. Dans la langue de l'évangéliste, Jésus dit exactement ce qu'il a dit à la dernière Cène : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Saint Jean emploie le mot « chair » au lieu du mot « corps » que les autres évangélistes emploient.

Les Juifs, c'est-à-dire les incroyants parmi eux, sont déroutés et même choqués par la promesse de Jésus de donner sa chair à manger. Leur protestation est voulue par l'évangéliste pour se faire l'écho de quiconque entend pour la première fois la vérité sur l'Eucharistie. Croire que par le Pain et le Vin eucharistiques nous entrons directement en communion avec le divin Fils de Dieu est assez difficile ; croire que cela se réalise en mangeant la chair et en buvant le sang du Fils de l'homme semble franchement impensable (6,52 et 60). C'est pourtant ce que Notre Seigneur veut dire.

« Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson » (6,55). Le mot grec traduit par « vraiment » peut avoir deux sens : premièrement, ce qui est un fait ou une vérité par opposition à ce qui est imaginaire ou faux ; deuxièmement, ce qui est dans le royaume du complètement vrai, du pleinement réel, c'est-à-dire dans le royaume de Dieu, par opposition à ce qui n'est que partiellement vrai et réel, c'est-à-dire dans le royaume de la terre. Les deux sens s'appliquent à la nourriture et à la boisson de l'Eucharistie. Dans le premier sens, la chair et le sang de Jésus dans le sacrement ne sont pas imaginaires mais réels. Dans le second sens, la chair et le sang de Jésus sont la nourriture et la boisson qui appartiennent au royaume du pleinement réel, le royaume de Dieu. Par contraste, la manne mangée dans le désert n'était que partiellement réelle ; c'était une nourriture terrestre pour maintenir la vie terrestre ; la chair et le sang du Christ dans le repas eucharistique sont une nourriture et une boisson pour maintenir la vie de Dieu chez ceux qui les reçoivent.

« Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (6,56). Prendre part au banquet eucharistique instaure une union des plus intimes entre

Jésus et ses disciples ; c'est une union avec un frère de chair et de sang. Et c'est une union avec lui dans son plus grand acte d'amour pour nous et pour le monde, sa mort sur la croix.

« De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi » (6,57). Le chapitre cinq établit le fait que le Fils partage la vie éternelle du Père. Maintenant on nous enseigne que, par cette union avec Jésus dans son humanité à l'Eucharistie, nous aussi pouvons avoir part à la vie du Père, même en ce monde. Puisque la communion au Christ par le Pain et le Vin de l'Eucharistie donne à une personne la vie éternelle maintenant, c'est de ce fait un gage de vie éternelle au dernier jour (6,54).

L'Esprit donne la vie (6,60-71)

Les paroles de Jésus sont directes, même brutales. Les Juifs, qui avaient en horreur tout ce qui avait affaire à manger ou à boire le sang, ne pouvaient que trouver son enseignement scandaleux. Notre Seigneur ne s'attendait naturellement pas à ce que les incroyants comprennent son instruction sur l'Eucharistie. Mais maintenant voilà que même ses disciples ont de la difficulté à accepter son enseignement.

Le message de Jésus n'est toutefois pas aussi rude que certains de ses auditeurs le pensaient. Dans le passage suivant, Jean explique que la chair et le sang dont il parlait ne sont pas le corps charnel qu'ils voient devant eux, mais ce même corps ressuscité et glorifié. L'humanité du Christ à laquelle on a part à l'Eucharistie est son corps et son sang élevés dans le royaume de Dieu, remplis et transformés par l'Esprit-Saint.

Jésus dit alors aux Douze : `Voulez-vous partir, vous aussi ?' Simon Pierre lui répondit : 'Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous, et nous savons que tu es le Saint de Dieu.' Jean 6,67-69

Jean 6,60-71

Beaucoup de ses disciples, qui avaient entendu, déclarèrent : « Cette parole est rude ! Qui peut l'entendre ? »

Jésus savait en lui-même que ses disciples récriminaient à son sujet.

Il leur dit : « Cela vous scandalise ? Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant !... C'est l'esprit qui fait vivre, la chair n'est capable de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie. Mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. »

Jésus savait en effet depuis le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le livrerait. Il ajouta : « Voilà pourquoi je vous ai dit que personne ne peut venir à moi si cela ne lui est pas donné par le Père. »

À partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de l'accompagner. Alors Jésus dit aux Douze : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.

Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint de Dieu. » Jésus leur dit : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les Douze ?

Et l'un de vous est un diable ! » Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote ; celui-ci, en effet, l'un des Douze, allait le livrer.

Alors comme maintenant, la réalité complète du Pain et du Vin de l'Eucharistie est difficile à accepter pour beaucoup de soi-disant disciples du Christ (6,60 et 66). Préférant quelque chose de moins intensément réel, ils refusent cette parole du Christ (6,64) ; et en rejetant son enseignement sur l'Eucharistie, ils se détachent de Jésus lui-même (6,66).

La présence eucharistique du Seigneur n'est pas la présence terrestre limitée de sa condition avant sa mort et sa résurrection. Sa chair et son sang terrestres étaient alors comme ceux de tout homme ; il lui était impossible de les partager avec tous ses disciples dans tous les temps. Mais la présence eucharistique est du domaine de l'Esprit-Saint. « C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien » (6,63). Une fois élevé en présence de Dieu, le Fils de Dieu fait homme continue à être un homme, mais un homme glorifié, sans limites, rempli de l'Esprit de Dieu, capable de partager son humanité parachevée avec tous ceux qui viennent à la foi.

Quand Jésus interpelle les Douze : « Voulez-vous partir, vous aussi ? », Pierre répond pour eux : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous, et nous savons que tu es le Saint de Dieu » (6,68s). Comme dans les autres Évangiles, Pierre est le chef et le porte-parole

des Douze. Sa confession de foi ici est essentiellement la même que celle qu'il fait à Césarée de Philippe (voir Mc 8,27-33 ; Mt 16,13ss ; Lc 9,20). Pierre accepte comme un fait que Jésus ait en réalité le pouvoir d'accorder la vie éternelle. Dans le langage de saint Jean, « le Saint de Dieu » est un titre élevé : Jésus est celui que le Père a sanctifié, c'est-à-dire consacré (10,36) ; dans la Prière sacerdotale, Jésus dit qu'il se consacre lui-même (se rend saint) pour ses disciples (17,19). C'est le langage du sacrifice sacerdotal. En proclamant que le Christ est « le Saint de Dieu », Pierre reconnaît en lui l'unique grande offrande faite à Dieu pour établir l'union entre Dieu et l'homme.

Chapitre 6 - JE SUIS (7,1 - 8,59)

Cette section (les chapitres 7 et 8) est celle de tout l'Évangile où la tension est la plus forte. Les discours de Jésus sont interrompus à maintes reprises par des remarques vibrantes de colère et des questions indignées ; il y a des allusions répétées au projet de tuer Jésus, et la section s'achève sur une réelle tentative de lapidation du Christ. Ce sont aussi les chapitres les plus obscurs de tout l'Évangile. La principale raison pour cela est qu'une grande partie des discussions et des débats est fondée sur une argumentation utilisée par les rabbins du premier siècle. C'est un type de raisonnement qui nous est tout à fait étranger. Puisqu'une explication de toute la section serait trop longue, nous avons choisi de résumer les points principaux des chapitres 7 et 8 et de commenter plus en détail quelques textes qui sont d'une importance particulière.

Jésus révèle son origine et sa destinée

Dans chacun des épisodes précédents, les « signes » étaient aisément identifiables. Dans le présent épisode, toutefois, le signe est moins évident ; il est aussi plus complexe. Selon notre interprétation, le signe s'étend sur tout l'épisode et préfigure la mission du Fils de Dieu. La clé pour comprendre cela n'est pas seulement dans ce que Jésus fait mais aussi dans la façon dont il le fait. Il va à Jérusalem sans que personne ne le voie (7,10) ; il apparaît ensuite en public et enseigne dans le Temple (7,11 - 8,58) ; après cela, il repart aussi secrètement qu'il est venu (8,59). Il y va secrètement, prêche publiquement et quitte secrètement. Ces trois éléments, ensemble, constituent le « signe » de cet épisode. La façon cachée dont Jésus arrive à Jérusalem symbolise la façon mystérieuse dont le Fils de Dieu est entré dans le monde par l'Incarnation (« le Verbe s'est fait chair »). Son enseignement dans le Temple est un signe de l'ensemble de son ministère public dans lequel il a révélé qui il est et pourquoi il est venu. Et sa disparition à la fin de l'épisode indique la façon mystérieuse dont il est retourné vers le Père (sa « glorification »). Le fait qu'il est venu d'auprès du Père et qu'il est retourné auprès de Lui est une vérité cachée à l'esprit humain ; nul ne le saurait si ce n'était pas révélé. Aussi faut-il que ce soit proclamé ouvertement et publiquement. C'est ce que Jésus a fait tout au long de son ministère public et c'est ce qu'il fait dans ces deux chapitres ; il annonce à maintes reprises qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne vers Lui.

Dans le raisonnement des savants juifs de l'époque, connaître les origines et la destinée d'une personne, c'était connaître l'identité de cette personne. Un être humain a des origines humaines (des parents terrestres) et une destinée humaine

(la mort). Jésus, cependant, annonce qu'il vient de Dieu le Père et proclame qu'il retourne auprès de Dieu (7,16-19,28-29,31-36). Il explique qu'il a été envoyé par Dieu, que son message est le message de Dieu.

Tout ce qu'il dit sur lui-même enseigne qu'il n'est pas un simple être humain, mais qu'il est en plus divin. Ses auditeurs comprennent ce que Jésus dit, car leur furie augmente à chaque nouvelle déclaration de sa part à l'appui de ses prétentions. Jésus persiste et, malgré les nombreuses interruptions, conclut son message de manière dramatique par une déclaration des plus puissantes et des plus claires de sa divinité : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS » (8,58). En entendant ces mots, ses auditeurs ramassent des pierres pour le tuer. Mais Jésus se cache et s'échappe (8,59). Tels sont les principaux points des chapitres 7 et 8. Nous allons maintenant passer à un commentaire plus détaillé de trois passages importants.

Des fleuves d'eau vive (7,37-39)

La toile de fond des chapitres 7 et 8 est la Fête des Tentés (7, vv.2,11,37). Notre évangéliste présume que ses lecteurs savent ce qu'était cette fête et ce qu'elle signifiait à l'époque du Christ. Certaines des déclarations de Jésus ne se comprennent qu'en fonction de cette fête.

Les Tentés étaient la troisième et la dernière grande fête de pèlerinage de l'année juive. C'était à l'origine une célébration de la cueillette des fruits. Comme elle venait à la fin de la saison sèche (septembre/octobre), il était naturel que cette fête devienne aussi l'occasion de prier pour le retour des pluies qui garantiraient les récoltes de l'année suivante. Par conséquent, les sept jours du festival, il y avait des cérémonies d'aspersion et des prières pour la pluie.

La fête était appelée « les Tentés » (« huttes ») parce que le peuple se construisait des abris de branchages et de feuilles et y vivait pendant la fête. C'était peut-être bien pour imiter les abris de fortune que les fermiers se construisaient dans leurs vergers et leurs vignobles pendant la récolte.

La fête a toujours conservé son lien avec la récolte et les prières pour d'abondantes pluies. Au cours des siècles, elle avait cependant revêtu une signification plus profonde. On enseignait au peuple que le fait de camper dans des abris peu solides pendant les chaudes journées sèches de la fête devait leur rappeler les années que leurs ancêtres avaient passées à errer dans le désert sans

autre habitation que des tentes (Lv 23,42s). Au cours du festival, ils évoquaient les événements du temps du désert où Dieu les guidait au moyen d'une colonne de feu la nuit et d'une nuée le jour, où il les nourrissait de la manne et de cailles et leur donnait de l'eau à boire du rocher frappé par Moïse (Ex 17,1-7 ; Nb 20,7-11).

La fête est également devenue une manière d'honorer le Temple. C'est probablement parce que Salomon avait consacré le premier Temple pendant la fête des Tentes (1 R 8,2). En l'honneur du Temple, de grands candélabres d'or étaient allumés dans le Parvis des Femmes, illuminant le Temple pendant la nuit pour que tous le voient et l'admirent.

Mais cette fête, comme la Pâque et la Pentecôte, n'était pas simplement une célébration du passé. Les grandes fêtes de pèlerinage attiraient des Juifs de tout le monde méditerranéen, et le cœur de ces pèlerins réunis dans leur patrie se tournait inévitablement vers les espérances et les attentes du peuple de Dieu. Au temps où leur pays était occupé par une puissance étrangère, toute célébration qui rassemblait des Juifs en grand nombre était potentiellement explosive. Des rumeurs de révolte se répandaient dans la ville, accompagnées de la mention d'un chef capable de rallier les siens contre l'opresseur. On s'attendait à ce que le Messie se fasse connaître pendant un des grands festivals. Pendant la fête des Tentes, les espoirs atteignaient leur paroxysme. Des discussions sur le Messie, d'où il viendrait (7,27,40-44) et qui il pourrait être (7,10-16), se poursuivaient partout.

Le prophète Zacharie a écrit plusieurs chapitres sur l'espérance que Dieu offrait à son peuple. Pour décrire l'avenir que Dieu leur réservait, Zacharie a employé les images et les cérémonies de la Fête des Tentes (Za 9-14). Il a écrit sur le Jour du Seigneur, le jour de l'intervention définitive de Dieu dans l'histoire de l'homme, le jour où Dieu rétablirait toutes choses. Il nous dit que, lors de la grande et dernière Fête des Tentes, le roi messianique entrerait triomphalement dans Jérusalem (Za 9,9), le Seigneur ouvrirait une source à la maison de David (Za 13,1) et ferait sortir de Jérusalem des eaux vives en abondance (Za 14,8).

Chaque jour du festival, de l'eau était puisée, selon le cérémonial d'usage, à une source située au pied de la colline sur laquelle est bâtie Jérusalem et portée en procession solennelle au Temple où elle était versée dans la terre. Pendant que l'on puisait l'eau, un chœur chantait « Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut » (Is 12,3) et, pendant la procession, on chantait : « Nous t'en

supplions, Seigneur, sauve-nous ; nous t'en supplions, Seigneur, donne-nous la prospérité » (Ps 118,25). Ces chants étaient beaucoup plus que des prières pour la pluie et d'abondantes récoltes ; avec d'autres hymnes, elles exprimaient les espérances et les attentes du peuple, ses aspirations, sa « soif » du Messie. C'est dans ce contexte que les paroles de Jésus dans le passage que vous allez lire doivent se comprendre. Le dernier jour de la fête, quand les émotions de son auditoire étaient à leur comble, Jésus proclame qu'il est Celui qu'eux-mêmes et leurs ancêtres attendent depuis si longtemps.

Jean 7,37-39

Au jour solennel où se terminait la fête, Jésus, debout, s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : De son cœur couleront des fleuves d'eau vive. »

En disant cela, il parlait de l'Esprit Saint qu'allaient recevoir ceux qui croiraient en lui. En effet, il ne pouvait y avoir l'Esprit, puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié.

Pendant la fête, alors que la « soif » du Messie se faisait vivement sentir, beaucoup se demandaient si ce ne pourrait pas être Jésus (7,25-27,31,41-42). Certains en étaient convaincus (7,31 et 41). À tous ceux qui cherchaient sincèrement le Messie, Jésus proclame : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi ! » Jésus offre les vraies eaux du salut (Is 12,3) qu'ils ont chantées pendant la procession de l'eau. Il invite ceux qui croient en lui à venir à lui et à boire, c'est-à-dire à faire leur la vérité qu'il enseigne sur lui-même. Jésus emploie le langage très personnel des Livres de Sagesse : ils présentent la Sagesse divine lançant son invitation à tous ceux qui la cherchent : « Venez, mangez...buvez... » (Pr 9,5). Ses paroles rappellent l'invitation de Dieu : « Vous tous qui êtes altérés, venez vers l'eau » (Is 55,1).

« Selon le mot de l'Écriture : de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (7,38). Cette ligne soulève quelques problèmes d'interprétation : l'adjectif « son » dans le groupe « de son sein » se réfère-t-il au croyant ou au Christ ? Les deux interprétations se défendent. Si « son » se rapporte au croyant, le sens est le même qu'en 4,14 : celui qui a soif et trouve le Christ et qui prend son enseignement à cœur reçoit l'Esprit-Saint qui devient en lui source de vie éternelle. Si c'est du Christ que cela s'entend, c'est de lui que doivent couler les fleuves d'eau vive, car c'est lui qui conférera l'Esprit. Nous préférons cette

seconde interprétation, même si cela implique certaines complications de la présenter.

Il faut d'abord noter que notre évangéliste écrit le passage comme si c'était une citation directe de l'Ancien Testament : « Selon le mot de l'Écriture : de son sein... » Cependant, il n'y a pas de passage dans l'Ancien Testament qui corresponde exactement à la formulation de Jean. Il semble que l'évangéliste ait adapté des phrases des Psaumes qui font allusion au rocher dans le désert que Moïse a frappé et d'où l'eau a jailli pour étancher la soif du peuple de Dieu : « (Dieu) fendit les rochers...du roc il fit sortir des ruisseaux et descendre les eaux en torrents... Il ouvrit le rocher, les eaux jaillirent » (Ps 78,15-16 et 20 ; 105,41). Jean identifierait le Christ au rocher, nous enseignant que Jésus est le vrai rocher, celui d'où coulent les eaux vives. Dans le contexte de la Fête des Tentés, où étaient évoquées les pérégrinations dans le désert et l'incident de l'intervention du Seigneur qui fait jaillir l'eau du rocher, cette interprétation semble appropriée. De même que la manne dans le désert préfigurait le Christ, vrai pain du ciel, de même le rocher d'où jaillit l'eau était un signe du Christ d'où coulent les vraies eaux de la vie.

L'évangéliste poursuit en nous disant que les fleuves d'eau vive sont l'Esprit que Jésus donnera : « il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui » (7,39). Il y avait longtemps que les prophètes proposaient l'eau comme image de l'Esprit. Ézéchiél avait écrit que Dieu renouvèlerait un jour son Alliance en répandant une eau pure sur son peuple et en lui envoyant son Esprit (Ez 36,25-27). Un autre prophète écrivait : « Je répandrai de l'eau sur le sol assoiffé...Je répandrai mon esprit sur ta race » (Is 44,3). Dans la ligne de cette tradition, Jean emploie l'eau comme symbole de l'Esprit-Saint (ex. Jn 3,5s).

Les eaux que Jésus offre désignent donc l'Esprit qu'il donnera. Jean nous rappelle toutefois que Jésus ne peut répandre l'Esprit-Saint qu'après sa « glorification », c'est-à-dire sa mort et sa résurrection : « Car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » Cela ne veut pas dire que l'Esprit-Saint n'existait pas avant la mort et la résurrection de Jésus ; ni qu'il était inactif auparavant. Cela veut plutôt dire que le don de l'Esprit-Saint par l'humanité glorifiée de Jésus est un mode tout à fait nouveau pour la venue de l'Esprit. L'Esprit n'avait jamais été donné auparavant de la manière dont les chrétiens le reçoivent, c'est-à-dire par l'humanité sainte du Fils de Dieu.

Quand il écrit à propos de la crucifixion, Jean évoque délibérément le passage

que nous étudions : « (Jésus) dit : 'Tout est accompli' ; il baissa la tête et remit son esprit...mais l'un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et aussitôt il sortit du sang et de l'eau » (19,30 et 34). La mort de Jésus est l'heure de sa glorification, et maintenant qu'il est glorifié, il « remet son esprit » ; l'eau qui sort de son côté percé symbolise l'effusion de l'Esprit du corps sacré du Fils de Dieu. Le rocher qui a été fendu dans le désert et a donné de l'eau pour étancher la soif du peuple dans le passé était une image, un « signe » préfigurant le Messie, le Rocher dont la véritable Eau Vive jaillirait du côté percé.

Il est fort possible que Jean veuille que ses lecteurs se rappellent aussi les prophéties d'Ézéchiël et de Zacharie à propos des paroles de Jésus en 7,37-38. Ézéchiël avait écrit sur le grand Temple parfait de Dieu d'où coulerait un grand fleuve d'eau donnant la vie à toutes choses (Ez 47,1-12). Zacharie avait parlé d'une Fête des Tentés idéale où les eaux jailliraient en abondance de Jérusalem (Za 14,8). Il se peut fort bien que Jean veuille que nous nous rappelions que le nouveau Temple parfait est le corps sacré du Seigneur ressuscité (Jn 2,21), la vraie source de vie éternelle.

Note : On trouvera un commentaire sur la femme prise en délit d'adultère sur la PAGE XXX.

La lumière du monde (8,12)

Comme on l'a mentionné plus haut, pendant la Fête des Tentés, d'immenses chandeliers dorés avec une foule de mèches étaient allumés dans le secteur du Temple. À partir de nombreux endroits de la ville, on pouvait voir le Temple briller dans l'obscurité, rappelant au peuple la présence de Dieu en son milieu. Le prophète Zacharie attendait avec impatience une Fête des Tentés parfaite où la présence de Dieu brillerait avec une telle force qu'elle triompherait de toute obscurité : « Sans alternance de jour et de nuit : au temps du soir il fera clair » (Za 14,7).

Cette fête, comme nous l'avons vu, commémorait les années de pérégrination dans le désert. Les chandeliers flamboyants rappelaient donc au peuple la colonne de feu, symbole de la présence de Dieu qui les guidait pendant les longues nuits de leur pèlerinage vers la Terre promise (ex. Ex 13,21).

L'auteur du Livre de la Sagesse nous dit que la colonne de lumière représentait la Loi par laquelle Dieu faisait connaître sa volonté : « Tu donnes aux tiens une

colonne flamboyante pour leur servir de guide en un voyage inconnu... l'impérissable lumière de la Loi » (Sg 18,3-4). Pour cet auteur et beaucoup d'autres de l'Ancien Testament, l'orientation que Dieu donnait à son peuple par la Loi était symbolisée par la lumière. Parce qu'il faisait connaître sa volonté à son peuple, Dieu était une lumière qui chasse les ténèbres (Ps 18,28), une lampe sur leurs pas et une lumière sur leur chemin (Ps 119,105 et 130).

En outre, Dieu lui-même habite dans la lumière et est drapé de la lumière la plus pure (Ps 104,2). Et chaque fois qu'il est apparu sur terre, sa présence a été marquée par le feu et la lumière (Ex 3,2 ; 19,16ss).

Jean 8,12

De nouveau, Jésus leur parla : « Moi, je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, il aura la lumière de la vie. »

« Je suis la lumière du monde. » Par ces paroles, Jésus s'applique à lui-même le symbole de la lumière que l'Ancien Testament attribuait à Dieu et à sa Loi. Les lumières du Temple à la Fête des Tentes signalaient la présence de Dieu, mais Jésus est le vrai Temple, la présence de Dieu parmi les hommes. La colonne de lumière dans le désert représentait Dieu guidant son peuple vers la Terre promise, mais Jésus est Dieu guidant toute l'humanité vers sa demeure éternelle. La colonne flamboyante était considérée comme représentant la Loi par laquelle Dieu faisait connaître sa volonté à son peuple, mais Jésus est la manifestation complète de la volonté de Dieu pour toute l'humanité. Jésus est la lumière du monde entier car il est la présence divine qui guide tout le genre humain vers sa destinée, l'union à Dieu le Père.

Pour comprendre la signification complète de l'expression « Je suis la lumière », il ne suffit pas de considérer que ce qu'il a révélé est lumière, ou que son enseignement sur Dieu et la vie humaine est lumière. Non, il faut aussi que nous réalisions qu'il se désigne lui-même. C'est lui qui est la Lumière, lui-même.

« Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres. » Cette ligne suppose l'image familière de la vie qui est un voyage dans la nuit (Ps 119,105 et 130), Le voyageur a besoin de lumière, une lampe pour trouver le chemin et un phare à distance pour indiquer sa destination. Pour tous ceux qui croient en lui, Jésus est la lumière ; c'est lui qui guidera le moindre de leurs pas et marquera le but de leur voyage - l'union éternelle avec le Père. De fait, il ne leur indique pas

seulement le but, il est lui-même leur but, car il est l'homme qui ne fait qu'un avec Dieu.

Saint Jean nous rappelle une fois de plus que tout vrai disciple possède déjà la vie éternelle, même en ce monde. Celui qui suit Jésus ne marche dans les ténèbres, « il aura la lumière de la vie. » La lumière est la vie éternelle, et cette vie d'union à Dieu commence ici-bas en quiconque accepte Jésus comme la Lumière du monde.

Je suis (8,58)

La dernière partie du chapitre 8 (vv.31-59) contient le plus violent échange de paroles de tout l'Évangile. Jésus accuse ceux qui l'écoutent d'avoir le diable pour père (8,44ss). Ils l'accusent publiquement d'être un Samaritain hérétique et un fou (8,48 et 52). A la fin de la section, exaspérés, ils ramassent des pierres pour les lancer contre Jésus (8,59). Ce qui est le plus étonnant est que cette discussion passionnée a lieu entre Jésus et « les Juifs qui avaient cru en lui » (8,31). Qui sont-ils ? Si ce sont des disciples, pourquoi Jésus les accuse-t-il de vouloir le tuer (8,37 et 40) ? Si ce sont en effet des gens qui suivent le Christ, pourquoi l'insultent-ils et essaient-ils finalement de le lapider ?

L'identité de ce groupe, « les Juifs qui avaient cru en lui », est d'abord indiquée par le langage particulier de l'évangéliste et, en second lieu, par la communauté de l'évangéliste lui-même. D'abord, dans le vocabulaire de Jean, le terme « les Juifs » désigne normalement les compatriotes de Notre Seigneur qui ne croyaient pas en lui. Nous avons également vu que le mot « croire » peut avoir deux niveaux de signification dans cet Évangile. On peut croire en Jésus avec une foi qui est incomplète : on peut accepter Jésus comme un grand homme, un prophète, un faiseur de prodiges ; on pourrait même croire qu'il est le Messie. Mais si on ne croit pas qu'il est le Fils de Dieu, vraiment divin, on a une foi insuffisante. La seule foi totale et complète dans le Christ est celle qui accepte sa divinité. À la lumière de ces observations sur la langue de saint Jean, nous pouvons comprendre la phrase « les Juifs qui avaient cru en lui » comme désignant des gens qui étaient prêts à accepter Jésus comme un grand prophète et même comme le Messie, mais étaient encore loin de le reconnaître comme le Fils de Dieu. Ils prétendent être des disciples, mais en réalité, ce sont encore des « Juifs », c'est-à-dire des incroyants. La discussion acharnée qui éclate entre eux et Jésus montre qu'ils sont loin d'être d'authentiques disciples.

La seconde façon d'identifier les « Juifs qui avaient cru en Jésus » de 8,31 est de considérer la communauté de l'évangéliste lui-même. Il semble que Jean ait écrit en vue d'une communauté dans laquelle il y avait un grand nombre de personnes d'origine juive. Celles-ci étaient prêtes à être chrétiennes dans le sens d'être reconnues comme disciples de Jésus. Elles appartenaient ouvertement à la communauté chrétienne. Mais, à mesure que la foi de l'Église mûrissait, qu'il devenait de plus en plus évident que Jésus n'était pas simplement le Messie ou un grand prophète, mais en toute vérité le Fils éternel du Dieu vivant, certains des « chrétiens » juifs se rebellaient. Bien que voulant accepter Jésus comme le Messie, un vrai messager de Dieu, le modèle d'une vie juste, ils reculaient devant l'imposante vérité qu'il était divin. Pourtant, ils continuaient à insister qu'ils étaient ses disciples.

L'évangéliste ne pouvait pas permettre que cette situation continue. Il convenait de démasquer ces soi-disant disciples en des termes on ne peut plus clairs. Il fallait que Jean spécifie clairement et incontestablement qu'être un vrai disciple signifiait embrasser toute la vérité sur Jésus, et toute la vérité est que cet homme est Dieu. Pour saint Jean, c'est ni plus ni moins diabolique que des gens qui prétendent être chrétiens nient la divinité du Seigneur. La véhémence du langage de ce passage doit être attribuée autant à l'évangéliste qu'à Jésus lui-même.

Au chapitre 7, saint Jean fait remarquer que, pendant que Jésus enseignait lors de la Fête des Tentés, un certain nombre de personnes furent gagnées à sa cause : certains disaient : « C'est un homme de bien » (7,12), d'autres, se rappelant les signes qu'il avait faits, en venaient à croire qu'il était le Messie (7,31 et 41) ; d'autres encore soutenaient qu'il était le grand Prophète que Dieu avait promis (7,40 ; voir Dt 18,15-18). Mais tous ces titres, si vrais soient-ils, sont insuffisants. Être un disciple authentique demande la foi dans la filiation divine du Christ. C'est à des gens à la foi imparfaite, à ceux qui n'ont qu'une compréhension humaine de Jésus, que les paroles suivantes sont adressées.

Jean 8,31-38

Jésus disait à ceux des Juifs qui croyaient en lui : « Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; alors vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. »

Ils lui répliquèrent : « Nous sommes la descendance d'Abraham, et nous n'avons jamais été les esclaves de personne.

Comment peux-tu dire : “Vous deviendrez libres” ? » Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : qui commet le péché est esclave du péché. L’esclave ne demeure pas pour toujours dans la maison ; le fils, lui, y demeure pour toujours. Si donc le Fils vous rend libres, réellement vous serez libres.

Je sais bien que vous êtes la descendance d’Abraham, et pourtant vous cherchez à me tuer, parce que ma parole ne trouve pas sa place en vous. Je dis ce que moi, j’ai vu auprès de mon Père, et vous aussi, vous faites ce que vous avez entendu chez votre père. »

Gentiment d'abord, Jésus exhorte ceux qui l'écoutent à être de vrais disciples, à demeurer dans sa parole, à prendre à cœur ce qu'il enseigne (8,31-32). La récompense de cette confiance totale dans l'enseignement du Christ est de connaître la vérité sur lui (8,32) et c'est cette connaissance qui les rendra libres. Jésus veut que les gens à demi convaincus qui le suivent acceptent qu'il était avec le Père de toute éternité et que l'enseignement qu'il donne, il l'a appris auprès du Père (8,38). Si les « Juifs qui avaient cru en lui » veulent connaître la délivrance du péché et de l'esclavage qu'impose le péché, ils doivent accepter la vérité que Jésus est LE FILS et a tout le pouvoir de Dieu de pardonner tout péché (8,34-36). Leur foi, leur espérance reposent dans la Filiation divine de Jésus et en rien d'autre.

Mais c'est dans quelque chose de bien moindre importance que ceux qui l'écoutent mettent leur confiance ; ils mettent leurs espoirs dans leur appartenance à la lignée d'Abraham par le sang (8,33 et 39). Jésus leur dit que s'ils étaient de vrais fils d'Abraham, ils auraient la foi de leur ancêtre (8,39ss : « les œuvres d'Abraham » = la foi). La discussion s'envenime et s'échauffe ; des accusations sont lancées de part et d'autre. Jésus les accuse de vouloir le tuer.

Finalement, Jésus fait une déclaration sur son identité qui est plus claire et plus énergique que toutes celles qu'il a pu faire jusqu'ici dans l'Évangile. Restant dans le sujet d'Abraham que son auditoire a introduit plus tôt, Jésus déclare qu'Abraham lui-même l'a vu, mais son auditoire ne comprend pas ce qu'il veut dire. Jésus proclame ensuite son éternelle préexistence.

Jean 8,56-59

Abraham votre père a exulté, sachant qu’il verrait mon Jour. Il l’a vu, et il s’est réjoui. » Les Juifs lui dirent alors : « Toi qui n’as pas encore cinquante ans, tu as

vu Abraham ! » Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : avant qu'Abraham fût, moi, JE SUIS. » Alors ils ramassèrent des pierres pour les lui jeter. Mais Jésus, en se cachant, sortit du Temple.

« Abraham, votre père, exulta à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et il s'est réjoui » (8,56). La joie d'Abraham a été causée par la promesse d'un fils (Gn 17,17) et encore plus par la naissance d'Isaac (Gn 21,1-8). Abraham a docilement offert son fils bien-aimé et Dieu lui a rendu vivant (Gn 22). Ces événements de la vie d'Abraham, comme les événements dans le désert pendant l'Exode, sont des signes qui annoncent Jésus. La manne, le rocher d'où l'eau a jailli, la colonne de feu, autant de signes qui annonçaient Jésus, le vrai Pain du Ciel, celui qui donne les eaux de la vie éternelle, la Lumière du monde. Ainsi Isaac, le fils bien-aimé d'Abraham, est un signe de Jésus. Quand Abraham s'est réjoui à la réalisation des promesses qui lui avaient été faites, il se réjouissait en réalité à l'accomplissement total de toutes les promesses de Dieu - Jésus.

En outre, dans le Prologue du quatrième Évangile, nous avons déjà appris que tout ce que Dieu a fait pour son peuple a été fait par le Verbe, son Fils. En conséquence, quand Dieu a appelé Abraham, lui a promis un fils, a réalisé sa promesse, a délivré Isaac de la mort, Dieu agissait par le Verbe. Quand Dieu est apparu à Abraham (Gn 15 ; 17 ;18), c'est par le Verbe qu'il s'est fait connaître. Mais Jésus est le Verbe fait chair. Les visions de Dieu accordées à Abraham étaient donc en fait des visions de Jésus.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, JE SUIS » (8,58). La personne de Jésus est le Verbe divin, le Fils de Dieu qui est éternel comme Dieu est éternel. Le Verbe n'a pas accédé à l'existence ; il existe simplement comme le Père existe. Le Fils est. Avant qu'Abraham naisse, le Fils existait déjà. Jésus, qui est le Fils de Dieu fait homme, peut donc employer l'éternel présent : « JE SUIS ». Comme nous l'avons déjà vu, le « JE SUIS » que Jésus emploie si souvent dans cet Évangile provient du Nom divin révélé à Moïse (Ex 3,14ss) : « Je suis celui qui suis ».

L'origine cachée et la destinée de Jésus ont été révélées ; tout au long de ces deux chapitres, Jésus a proclamé qu'il venait de Dieu et qu'il retournait à Dieu. Il ne s'attend pas à ce que ses auditeurs puissent arriver à une connaissance de sa personne divine jusqu'à ce qu'ils l'apprennent de lui-même. Les vrais disciples se soumettront à sa parole et reconnaîtront qu'il est en effet Dieu présent parmi eux. Les faux disciples réduiront Jésus à la condition d'un grand homme. Ce genre de

disciple est l'œuvre du démon, le père du mensonge (8,44 et 55).

Chapitre 7 - Le jugement par la lumière (9,1-10,39)

Je suis la lumière (9,1-41)

Un homme né aveugle recouvre la vue et voit la Lumière du monde. C'est Jésus qui le conduit de la nuit de la cécité à la lumière de la foi. Comme le Christ le conduit, d'autres « chefs » essaient de le voler au Seigneur, mais l'homme a courage et force : il est menacé et insulté, mais ne flanche pas ; il est expulsé de la synagogue, mais il s'en tient à ce qu'il sait être vrai. Quand Jésus apprend que l'homme a été chassé de sa propre communauté, il se met à sa recherche. Quand il le trouve, l'homme reconnaît en Jésus le Fils de l'homme et le Seigneur. Tel est le récit extraordinairement simple et très beau du chapitre 9 qui constitue le signe de cet épisode dans l'Évangile de Jean (9,1 - 10,42). Le signe parle de qualités de chef et de disciple, de maître et de disciple, du Pasteur et de ses brebis. Et c'est le sens que Jean en retire dans son commentaire qui suit au chapitre 10.



"Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est pour qu'en lui se manifestent les

oeuvres de Dieu." Jean 9,3

Dans l'aveugle-né, Jean nous donne un exemple de la manière dont une personne vient à la foi au Christ. L'homme n'arrive pas immédiatement à la plénitude de la foi ; cela se fait progressivement. Au début, il dit simplement qu'il a été guéri par « celui qu'on appelle Jésus » (9,11). Plus tard, il est capable de dire que Jésus est « un prophète » (9,17). Il en vient ensuite au point de professer que Jésus est un homme vertueux, un homme qui vient de Dieu (9,33). Finalement, lorsqu'il rencontre Jésus face à face, il se prosterne devant lui en confessant : « Je crois, Seigneur » (9,38).

L'homme grandit en foi et en compréhension, non pas en dépit mais à cause de la persécution. Plus il est harcelé par les Pharisiens, plus sa compréhension s'approfondit. Quand il est totalement rejeté comme « un homme qui n'est que péché depuis sa naissance » (9,34), il est prêt à poser son plus grand acte de foi.

À mesure que grandit la vision intérieure de l'homme, l'aveuglement des chefs perfides grandit aussi. Au début, ils sont divisés à propos de Jésus, certains disant qu'il ne peut pas venir de Dieu parce qu'il viole le sabbat, d'autres se demandant comment un pécheur pourrait guérir un aveugle (9,16). Ensuite, ils résolvent leur différend en essayant de discréditer entièrement le miracle (9,18ss). Ils condamnent Jésus comme pécheur (9,24). Dans leur esprit, c'est lui qui est jugé et trouvé coupable. Mais, par leurs propres actions, ils se sont jugés eux-mêmes : ils prétendent voir, mais ils sont aveugles ; ils condamnent Jésus comme pécheur, mais manifestent par leur propre conduite qu'ils sont des chefs perfides. Ils n'avaient que faire de l'homme quand il était aveugle, ils le maltraitent quand il est guéri, ils le rejettent quand il s'en tient à la vérité que Jésus l'a guéri.

Jean 9,1-41

En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples

l'interrogèrent : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. Il nous faut travailler aux œuvres de Celui qui m'a envoyé, tant qu'il fait jour ; la nuit vient où personne ne pourra plus y travailler. Aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Cela dit, il cracha à terre et, avec la salive, il fit de la boue ; puis il appliqua la boue sur les yeux de l'aveugle, et lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé » – ce nom se traduit : Envoyé. L'aveugle y alla donc, et il se lava ; quand il revint, il voyait.

Ses voisins, et ceux qui l'avaient observé auparavant – car il était mendiant – dirent alors : « N'est-ce pas celui qui se tenait là pour mendier ? » Les uns disaient : « C'est lui. » Les autres disaient : « Pas du tout, c'est quelqu'un qui lui ressemble. » Mais lui disait : « C'est bien moi. » Et on lui demandait : « Alors, comment tes yeux se sont-ils ouverts ? » Il répondit : « L'homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il me l'a appliquée sur les yeux et il m'a dit : “Va à Siloé et lave-toi.” J'y suis donc allé et je me suis lavé ; alors, j'ai vu. » Ils lui dirent : « Et lui, où est-il ? » Il répondit : « Je ne sais pas. »

On l'amène aux pharisiens, lui, l'ancien aveugle. Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. À leur tour, les pharisiens lui demandaient comment il pouvait voir. Il leur répondit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. »

Parmi les pharisiens, certains disaient : « Cet homme-là n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le repos du sabbat. » D'autres disaient : « Comment un homme pécheur peut-il accomplir des signes pareils ? » Ainsi donc ils étaient divisés. Alors ils s'adressent de nouveau à l'aveugle : « Et toi, que dis-tu de lui, puisqu'il t'a ouvert les yeux ? » Il dit : « C'est un prophète. »

Or, les Juifs ne voulaient pas croire que cet homme avait été aveugle et que maintenant il pouvait voir. C'est pourquoi ils convoquèrent ses parents et leur demandèrent : « Cet homme est bien votre fils, et vous dites qu'il est né aveugle ? Comment se fait-il qu'à présent il voie ? » Les parents répondirent : « Nous savons bien que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle. Mais comment peut-il

voir maintenant, nous ne le savons pas ; et qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas non plus. Interrogez-le, il est assez grand pour s'expliquer. » Ses parents parlaient ainsi parce qu'ils avaient peur des Juifs. En effet, ceux-ci s'étaient déjà mis d'accord pour exclure de leurs assemblées tous ceux qui déclareraient publiquement que Jésus est le Christ. Voilà pourquoi les parents avaient dit : « Il est assez grand, interrogez-le ! »

Saint Jean et la communauté à la tête de laquelle il était pouvaient facilement se reconnaître dans l'aveugle. Sa persécution par les Pharisiens était l'équivalent du traitement que leur réservaient les autorités juives de leur temps ; son expulsion de la synagogue ressemblait beaucoup à la façon dont la communauté juive les rejetait. Nous pourrions penser que l'excommunication de la synagogue ne causerait pas beaucoup plus que de l'embarras, mais, pour les chrétiens du premier siècle de notre ère, cela pouvait signifier la mort. La raison en est la suivante : dans tout l'Empire romain, les Juifs bénéficiaient de certains privilèges que leur accordaient les Romains. L'un de ceux-ci était qu'ils étaient exempts de participer aux cérémonies religieuses officielles de l'empire, cérémonies qui pouvaient comporter le culte de l'empereur. Tant que les chrétiens étaient considérés comme faisant partie de la communauté juive, ils étaient exempts de ce culte païen.

Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu. Jean 9,3

Cependant, une fois qu'ils avaient été exclus publiquement de la synagogue, les chrétiens perdaient leur exemption et étaient censés prendre part aux cultes idolâtres de l'empire. Si l'empereur (ou un de ses hauts fonctionnaires dans une province) exigeait le culte public, les chrétiens qui refusaient pouvaient être exécutés pour désobéissance. Au cours des deux premiers siècles, beaucoup de chrétiens trouvèrent la mort parce qu'ils avaient perdu la protection de la synagogue.

La communauté de l'évangéliste pouvait voir son propre baptême dans le geste de l'aveugle qui se lave dans la piscine de Siloé, les eaux de « l'Envoyé » (9,7), c'est-à-dire Jésus. Dans la crainte des parents de l'homme (9,22), ils pouvaient pressentir non pas la crainte de l'embarras, mais de la mort. Pour les premiers lecteurs de Jean, l'expulsion de l'homme de la synagogue équivalait à le jeter « aux loups ». Sous cet éclairage, la figure de l'aveugle-né revêt une dimension de héros, le disciple fidèle et intrépide qui reconnaît son Seigneur en dépit des plus

graves dangers. Les Pharisiens dans cette histoire acquièrent la réputation de chefs perfides, de pasteurs qui veulent égarer leurs brebis et, n'y réussissant pas, les exposent à la mort aux mains de leurs ennemis. Par contraste, Jésus apparaît comme le vrai, le bon Pasteur, le Pasteur modèle.

Je suis la porte (10,1-10)

L'histoire du peuple de Dieu est une histoire où il est question de chefs. Il en est ainsi parce que le peuple n'a jamais été regardé comme un rassemblement d'individus, mais comme une société, une communauté organisée avec des chefs reconnus. Dieu leur donna David, le roi-pasteur, qui apporta la paix au pays et régna avec justice. De fait, l'idéal du souverain royal était fondé sur David (ex. Is 9,5ss ; 11,1ss ; Ps 72) et cela finit par devenir un portrait du Messie, l'Oint. Naturellement, le plus grand chef que le peuple ait jamais eu était Moïse, un homme totalement consacré à Dieu et généreusement donné au peuple de Dieu (ex. Ex 32,7-14 et 30-35 ; 33,12-23). Leur plus grand prophète, il apporta la parole de Dieu aux hommes et intercéda pour eux auprès du Seigneur. C'est à lui que Dieu parla « face à face », et il était pourtant le plus humble des hommes (Nb 12,1-8). Plus tard, les prophètes bâtiraient un modèle de chef fondé sur Moïse et d'autres grands messagers de Dieu. Ils attendaient dans l'espérance la venue de ce grand Serviteur du Seigneur qui serait tout ce qu'était Moïse et plus : un chef qui livrerait sa vie pour ceux qui lui sont confiés, même pour ceux qui l'ont rejeté (Is 52,13 - 53,12).

Finalement, tous les chefs d'Israël étaient jaugés par rapport à Dieu, le seul et unique vrai berger d'Israël. Il était le Bon Pasteur qui conduisait son troupeau sur de verts pâturages, le menait vers des cours d'eau et le défendait de son bâton (Ps 23). Le prophète Ézéchiël, furieux et dégoûté des rois et des princes de sa nation, émet un jugement typique sur eux (Ez 34,1-6) ; par ce prophète, Dieu lui-même les condamne pour la manière impitoyablement égoïste dont ils traitaient le petit peuple. Leur façon de traiter les pauvres et les sans-défense ne reflète aucunement le soin que Dieu prend de son troupeau. Dieu rejette ces pasteurs coupables et promet de venir en personne auprès de son troupeau : « J'aurai soin moi-même de mon troupeau... Je chercherai la brebis qui est perdue, je ramènerai celle qui est égarée, je panserai celle qui est blessée, je guérirai celle qui est malade... Et vous, mes brebis, vous êtes le troupeau que je fais paître, et moi, je suis votre Dieu » (Ez 34,vv.11,16,31).

Puisque Jésus décrit le chef qu'il est au chapitre 10, il devient clair qu'il est le

Pasteur en qui se réalisent et sont comblées toutes les espérances du peuple de Dieu ; en lui, ils trouvent l'idéal qui remontait au gouvernement de David et était représenté par tout ce qu'il y avait de grand chez Moïse et les prophètes ; en lui, les promesses de Dieu faites par Ézéchiel se réalisent. Comme Jésus se révèle comme chef, il projette sa lumière sur tout chef. Quand lui, qui est la Lumière du monde, révèle la nature d'un vrai pasteur, tous les pasteurs sont exposés au jugement. Ils sont jugés par la Lumière.

Les premiers versets (10,1-10) décrivent le vrai pasteur et ses brebis. Entre eux existent des rapports intimes, même affectueux : il connaît ses brebis par leur nom et elles reconnaissent sa voix ; il n'est pas un étranger pour elles. Il va en avant d'elles, prêt à être le premier à rencontrer le danger ; il ne les conduit pas où il n'irait pas lui-même. Elles le suivent avec une confiance paisible.

Le berger entre dans la bergerie par la porte, la façon normale et attendue de s'approcher de son troupeau pour un berger. La « porte » devient donc un symbole de la bonne manière de s'approcher, d'aborder, de traiter les brebis. En fait, « Je suis la porte » a essentiellement le même sens que « Je suis le Bon Pasteur ».

Jean 10,1-10

« Amen, amen, je vous le dis : celui qui entre dans l'enclos des brebis sans passer par la porte, mais qui escalade par un autre endroit, celui-là est un voleur et un bandit.

Celui qui entre par la porte, c'est le pasteur, le berger des brebis. Le portier lui ouvre, et les brebis écoutent sa voix. Ses brebis à lui, il les appelle chacune par son nom, et il les fait sortir. Quand il a poussé dehors toutes les siennes, il marche à leur tête, et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix.

Jamais elles ne suivront un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » Jésus employa cette image pour s'adresser à eux, mais eux ne comprirent pas de quoi il leur parlait.

C'est pourquoi Jésus reprit la parole : « Amen, amen, je vous le dis : Moi, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des bandits ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte. Si quelqu'un entre en passant par moi, il sera sauvé ; il pourra entrer ; il pourra sortir et trouver un pâturage. Le voleur ne vient que pour voler, égorger, faire

périr.

Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance.

« Je suis la porte ». Jésus est le chef parfait ; il est l'idéal vivant de tous les pasteurs du troupeau de Dieu. Il est la porte parce qu'il est la meilleure voie pour accéder aux brebis, il est la seule façon vraie de s'occuper du troupeau. Tout chef, de tout temps, qui prend modèle sur le Christ, trouvera le salut pour lui et pour les siens : « Qui entrera par moi sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera sa pâture » (10,9 ; voir Nb 27,15-17).

« Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance » (10,10). En dernier ressort, le chef doit donner aux siens la seule et unique chose dont ils aient vraiment besoin, et c'est la vie. Ce que le chef parfait offre, c'est la vie éternelle en union avec le Père. C'est la vie « en abondance » dont il parle. D'où il découle que le chef qui détourne ses partisans de la vie éternelle n'est pas seulement une cause de confusion et de retard, c'est un voleur et un meurtrier. Quiconque offre au peuple de Dieu moins que l'union à Dieu est un pasteur perfide et déloyal.

Je suis le Bon Pasteur (10,11-18)

Jésus nous donne maintenant une description plus détaillée de lui-même en tant que Bon Pasteur. Le mot grec traduit par « bon » (10,11 et 14) signifie littéralement « beau » mais avec le sens de « parfait », « idéal » ou « modèle ». Les qualités de chef sont à leur perfection en Jésus parce qu'il est l'expression complète de l'amour. Le langage de 10,11-18 est celui de l'amour : il livre sa vie pour ses brebis (v.11), et il n'y a pas de plus grand amour de la part d'un homme que de livrer sa vie pour ceux qu'il aime (15,13 ; voir aussi 13,1) ; il « connaît » ses brebis et elles le « connaissent » (v.14) de cette connaissance qui unit le plus intimement ceux qui s'aiment. Le Père « connaît » le Fils et le Fils « connaît » le Père ; de toute éternité, ils ne sont qu'un dans l'amour (v.15 ; voir aussi 10,30 et 38). Dans sa nature humaine, le Fils révèle son amour éternel pour le Père en livrant sa vie volontairement et librement, car il a été envoyé par le Père par amour pour le monde (10,17 ; voir 3,16).

Jean 10,11-18

Moi, je suis le bon pasteur, le vrai berger, qui donne sa vie pour ses brebis. Le berger mercenaire n'est pas le pasteur, les brebis ne sont pas à lui : s'il voit venir

le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'en empare et les disperse. Ce berger n'est qu'un mercenaire, et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui.

Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît, et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cet enclos : celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix : il y aura un seul troupeau et un seul pasteur.

Voici pourquoi le Père m'aime : parce que je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, j'ai aussi le pouvoir de la recevoir de nouveau : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Le grand prophète qui a écrit sur le Serviteur souffrant de Dieu a prévu le plan de Dieu de sauver l'humanité par Celui qui subirait volontairement la mort par amour des hommes pécheurs (Is 52,13-53,12). En Jésus, qui « donne sa vie pour ses brebis », cette prophétie s'accomplit. Les faux pasteurs abandonnent les brebis au moment où leur vie est menacée ; ils se soucient plus de leur vie que de celle de leurs brebis (10,12).

« Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent » (10,14). « Connaître » est employé ici dans le sens courant de l'Ancien Testament de la connaissance qui unit les amants entre eux. Notre Seigneur a déjà fait comprendre l'intimité qui existe entre lui et son troupeau : les brebis appartiennent effectivement au berger, elles sont le troupeau de son bercail (voir Ps 95,7 ; 100,3). Mais même cette image ne le satisfait pas. Nul ne pourrait être plus proche des disciples que le Christ. Aussi, dans les chapitres 13 à 17, il parle de son intimité comme d'une communion. Il vit en eux ; ils vivent en lui.

« J'ai d'autres brebis encore... » (10,16). Jésus est le pasteur de tous les hommes ; son troupeau comprend les Gentils aussi bien que les Juifs.

« J'ai pouvoir de la donner et pouvoir de la reprendre » (10,18). Le Nouveau Testament parle en général de la résurrection de Jésus comme d'un acte de Dieu le Père (ex. Ac 2,24 ; Rm 4,24 ; Ep 1,20). Mais Jésus, en tant que Fils de Dieu, a toute la puissance de Dieu et peut se ressusciter lui-même d'entre les morts ; il n'est donc pas du tout déplacé de parler de la résurrection de Jésus comme d'un

acte qu'il pose lui-même. Les paroles de Jésus au v.18 ne sont toutefois pas tant destinées à souligner la toute-puissance de Jésus que la liberté totale avec laquelle il donne sa vie et la reprend. En mourant comme en ressuscitant, Jésus agit librement par obéissance à la volonté du Père. Jésus n'est pas mort parce que les hommes ont décidé de le mettre à mort, ni par suite d'un accident ou du hasard. Sa mort a été choisie librement parce qu'elle était nécessaire pour révéler l'amour du Père et pour accomplir sa volonté de s'unir à l'humanité. De la même manière, c'est de son libre choix qu'il est ressuscité des morts ; cela ne lui était pas imposé de l'extérieur, pour ainsi dire, mais voulu par lui du fond du cœur. Son libre choix de ressusciter est lié, non pas seulement à son désir de retourner auprès du Père dont il venait, mais de faire un avec tous ses disciples à jamais (voir 17,22s).

Le Père et moi, nous sommes un (10,19-42)

La dernière section du chapitre 10 reprend encore la réaction des Juifs, c'est-à-dire des compatriotes incroyants de Jésus. Certains le condamnent comme possédé du démon et fou ; d'autres pensent qu'il doit être sain d'esprit puisqu'il a guéri l'aveugle (10,19-21). Mais personne n'a compris ce que Jésus a dit : « Je suis le Bon Pasteur ». Plus tard, alors que Jésus marche dans le Temple, ils lui demandent de déclarer clairement s'il est le Messie, le grand Roi-Pasteur qu'ils attendent (10,22-24).

Jésus s'est proclamé bien plus que le Messie attendu ; il a annoncé qu'il est le Pasteur modèle. Il a révélé qu'il est l'accomplissement de la prophétie d'Ézéchiel, dans laquelle Dieu lui-même promet de venir et de prendre soin lui-même de son peuple : « J'aurai soin moi-même de mon troupeau » (Ez 34,11). En Jésus, Dieu le Père est présent et a soin de son troupeau parce que le Père et Jésus, son Fils, sont un (10,30 et 38).

Jean 10,19-39

De nouveau les Juifs se divisèrent à cause de ces paroles.

Beaucoup d'entre eux disaient : « Il a un démon, il délire. Pourquoi l'écoutez-vous ? »

D'autres disaient : « Ces paroles ne sont pas celles d'un possédé... Un démon pourrait-il ouvrir les yeux des aveugles ? » Alors arriva la fête de la dédicace du Temple à Jérusalem.

C'était l'hiver.

Jésus allait et venait dans le Temple, sous la colonnade de Salomon. Les Juifs firent cercle autour de lui ; ils lui disaient : « Combien de temps vas-tu nous tenir en haleine ? Si c'est toi le Christ, dis-le nous ouvertement ! »

Jésus leur répondit : « Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais, moi, au nom de mon Père, voilà ce qui me rend témoignage. Mais vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis écoutent ma voix ; moi, je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle : jamais elles ne périront, et personne ne les arrachera de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut les arracher de la main du Père.

Le Père et moi, nous sommes UN. »

De nouveau, des Juifs prirent des pierres pour lapider Jésus. Celui-ci reprit la parole : « J'ai multiplié sous vos yeux les œuvres bonnes qui viennent du Père. Pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider ? » Ils lui répondirent : « Ce n'est pas pour une œuvre bonne que nous voulons te lapider, mais c'est pour un blasphème : tu n'es qu'un homme, et tu te fais Dieu. »

Jésus leur répliqua : « N'est-il pas écrit dans votre Loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Elle les appelle donc des dieux, ceux à qui la parole de Dieu s'adressait, et l'Écriture ne peut pas être abolie. Or, celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous lui dites : "Tu blasphèmes", parce que j'ai dit : "Je suis le Fils de Dieu". Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, continuez à ne pas me croire. Mais si je les fais, même si vous ne me croyez pas, croyez les œuvres. Ainsi vous reconnaîtrez, et de plus en plus, que le Père est en moi, et moi dans le Père. »

Eux cherchaient de nouveau à l'arrêter, mais il échappa à leurs mains.

À l'inculpation de blasphème, Jésus répond en citant le Ps 82,6 dans lequel les juges sont appelés « dieux » parce qu'ils étaient les dépositaires des jugements (paroles) de Dieu. Si ces simples mortels qui recevaient la parole pouvaient être appelés des « dieux », il est encore bien plus approprié d'appeler Dieu Celui qui est lui-même le Verbe, Celui que le Père a envoyé dans le monde (10,34ss).

[Chapitre 8 - La vie triomphe de la mort \(11,1-54\)](#)

Une fois de plus, nous voici devant un récit qui met en évidence l'art exquis de saint Jean. L'histoire se déroule avec la logique simple et le réalisme frappant d'un rapport basé sur les faits, alors qu'elle est chargée d'un symbolisme qui communique des vérités de premier ordre. Pour l'évangéliste, la résurrection de Lazare est le signe le plus important de la vie publique de Jésus, d'abord parce que c'est la cause immédiate de la décision de le faire tuer (11,45-53) et ensuite, parce que c'est celui qui parle le plus clairement de la mort et de la résurrection de Jésus et de la résurrection de ses disciples à la vie éternelle.

L'évangéliste a composé le récit de ce miracle de façon à en faire un témoignage de la vérité de ce que Jésus a enseigné dans les chapitres précédents. En entendant Jésus appeler Lazare, cela nous rappelle les paroles : « les morts entendront la voix du Fils de Dieu...tous ceux qui gisent dans la tombe en sortiront à l'appel de sa voix » (5,25 et 28). Que Jésus puisse rendre à la vie un homme enterré depuis quatre jours est le plus fort témoignage de son pouvoir de ressusciter les morts à la vie éternelle.

La résurrection de Lazare nous montre en Jésus le Bon Pasteur qui ne s'enfuit pas devant le danger, mais risque sa vie pour ses brebis (10,11s). Il est parfaitement conscient que les autorités juives en Judée sont résolues à le tuer (11,7s), mais il choisit d'y retourner à cause de Lazare, l'homme qu'il aime.

Le chapitre 11 illustre aussi la liberté avec laquelle Jésus se prépare à livrer sa vie. Il a déjà dit qu'il irait à sa mort librement : « Je donne ma vie... on ne me l'ôte pas ; je la donne de moi-même » (10,17s). Maintenant, nous le voyons décider librement d'aller en Judée. En faisant cela, il est motivé, non par la demande de ses amis, mais par le fait qu'il savait que ce devait être son dernier voyage en Judée et que le moment de sa mort était venu. Si Jésus attend deux jours et n'arrive chez ses amis que quatre jours après la mort de Lazare, c'est parce qu'il a décidé de faire de la résurrection de Lazare le miracle qui marquera l'apogée de son ministère public et fera prendre aux autorités de Jérusalem les mesures définitives pour le mettre à mort. C'est donc de lui-même que Jésus s'avance vers sa mort.

En tant que Fils de Dieu, Jésus sait que « l'heure » de sa mort et de sa résurrection a été fixée de toute éternité (ex. 12,23 ; 13,1 ; 17,1). Cette « heure » ne peut être ni avancée ni reculée par aucun agent humain ; tout attentat contre lui avant le moment fixé est voué à l'échec (ex. 7,30 ; 8,59). Quand Jésus dit : «

Allons en Judée » (11,7), il déclare que le moment est venu d'aller vers sa mort. C'est le sens de sa petite parabole sur la nécessité de marcher de jour. Si Jésus refusait d'aller en Judée maintenant, il serait comme un homme qui marche la nuit, sûr de trébucher et de tomber.

Note : En 11,9-10, « la lumière de ce monde » désigne le soleil ; il ne faut pas confondre avec « la lumière du monde », qui est le Christ. L'expression « on n'a plus la lumière » veut simplement dire qu'on est dans l'obscurité.

Les Juifs parlaient comme si la lumière entraînait dans une personne par les yeux, emplissant le corps de lumière. Si, par exemple, un homme était aveugle, ils pouvaient dire qu'il était tout entier dans les ténèbres (voir Mt 6,22s). Il en était de même d'un homme qui était dehors après le coucher du soleil. Puisqu'il n'y avait pas de lumière venant du soleil pour l'éclairer, ils pouvaient dire qu'il n'avait « plus la lumière » (11,10).

Comme nous l'avons déjà expliqué, le terme « les Juifs » revêt différentes significations dans cet Évangile. Tandis qu'il désigne souvent des compatriotes hostiles (surtout ceux qui sont au pouvoir), il signifie parfois simplement le peuple de Dieu (ex. 4,22) et parfois, comme au chapitre 11, les habitants de la province de Judée (ex. vv.19,31,33,36,45,54). En 11,8, cependant, il apparaît dans son sens plus courant : les autorités juives hostiles à Jésus.

Jean 11,1-54

Il y avait quelqu'un de malade, Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de Marthe, sa sœur. Or Marie était celle qui répandit du parfum sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux. C'était son frère Lazare qui était malade. Donc, les deux sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » En apprenant cela, Jésus dit : « Cette maladie ne conduit pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié. » Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare.

Quand il apprit que celui-ci était malade, il demeura deux jours encore à l'endroit où il se trouvait. Puis, après cela, il dit aux disciples : « Revenons en Judée. » Les disciples lui dirent : « Rabbi, tout récemment, les Juifs, là-bas, cherchaient à te lapider, et tu y retournes ? »

Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures dans une journée ? Celui qui marche pendant le jour ne trébuché pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde ;

mais celui qui marche pendant la nuit trébuche, parce que la lumière n'est pas en lui. »

Après ces paroles, il ajouta : « Lazare, notre ami, s'est endormi ; mais je vais aller le tirer de ce sommeil. » Les disciples lui dirent alors : « Seigneur, s'il s'est endormi, il sera sauvé. » Jésus avait parlé de la mort ; eux pensaient qu'il parlait du repos du sommeil. Alors il leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, à cause de vous, pour que vous croyiez. Mais allons auprès de lui ! » Thomas, appelé Didyme (c'est-à-dire Jumeau), dit aux autres disciples : « Allons-y, nous aussi, pour mourir avec lui ! » À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie était tout près de Jérusalem – à une distance de quinze stades (c'est-à-dire une demi-heure de marche environ) –, beaucoup de Juifs étaient venus reconforter Marthe et Marie au sujet de leur frère.

Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »

Elle répondit : « Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui viens dans le monde. » Ayant dit cela, elle partit appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : « Le Maître est là, il t'appelle. » Marie, dès qu'elle l'entendit, se leva rapidement et alla rejoindre Jésus. Il n'était pas encore entré dans le village, mais il se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient à la maison avec Marie et la reconfortaient, la voyant se lever et sortir si vite, la suivirent ; ils pensaient qu'elle allait au tombeau pour y pleurer.

Marie arriva à l'endroit où se trouvait Jésus. Dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand il vit qu'elle pleurait, et que les Juifs venus avec elle pleuraient aussi, Jésus, en son esprit, fut saisi d'émotion, il fut bouleversé, et il demanda : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, viens, et vois. » Alors Jésus se mit à pleurer. Les Juifs disaient : « Voyez comme il l'aimait ! »

Mais certains d'entre eux dirent : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir ? »

Jésus, repris par l'émotion, arriva au tombeau. C'était une grotte fermée par une pierre. Jésus dit : « Enlevez la pierre. » Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il sent déjà ; c'est le quatrième jour qu'il est là. » Alors Jésus dit à Marthe : « Ne te l'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. » On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. »

« Cette maladie n'est pas mortelle ; elle est pour la gloire de Dieu : elle doit servir à glorifier le Fils de Dieu » (11,4). Par ces mots, Jésus dit à ses disciples que la maladie (mort) de Lazare entraînera sa propre mort (glorification). Les disciples ne comprennent peut-être pas toutes les implications de ce que Jésus dit, mais ils savent qu'il est extrêmement dangereux d'aller en Judée en ce moment. C'est pourquoi Thomas dit : « Allons-y, nous aussi, et nous mourrons avec lui » (11,16).

« Notre ami Lazare... » (11,11). Saint Jean souligne l'amour de Jésus pour Lazare. Lazare devient donc la figure de tout disciple, car tout disciple est quelqu'un qui est aimé par Jésus. Le fait que Jésus soit prêt à mourir pour donner la vie à Lazare qu'il aime est symbolique de son désir de livrer sa vie pour donner la vie éternelle à tous ceux qu'il aime. En ce sens, la résurrection de Lazare est un signe de l'amour parfait du Christ : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (15,13).

« Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection au dernier jour » (11,24). La foi de Marthe est typique des Juifs pieux de l'époque. Elle exprime la croyance que les Pharisiens enseignaient depuis quelque temps (Dn 12,2). À cette croyance traditionnelle, Jésus ajoute : « Je suis la résurrection et la vie. » Pour les disciples du Christ, la résurrection n'est pas une espèce d'événement universel impersonnel à la fin du monde, mais la perfection de leur union à la personne de Jésus. La résurrection est un événement personnel en tout point : ce sera le jour où tous ceux auxquels Jésus est uni en cette vie entreront corps et âme dans la plénitude de sa vie divine. À la résurrection, les disciples deviendront complètement un avec Celui qui les a aimés et a livré sa vie pour eux. La participation à la vie divine que les disciples reçoivent en ce monde n'est pas du tout la participation à la vie de Dieu qui est le lot de tout être humain par nature (comme en Ac 17,27s), ce n'est pas non plus une espèce de participation

générale à la vie surnaturelle, éternelle de Dieu. La « vie » que connaissent les disciples en ce monde est « Jésus », car il est lui-même la vie éternelle, c'est-à-dire l'union à Dieu.

Aucun de ceux qui sont à côté de Jésus lorsqu'il se tient devant le tombeau de Lazare n'a la moindre idée de ce qu'il va faire. Bien que Marthe fasse une extraordinaire profession de foi en lui (11,27), elle ne s'attend pas à ce que Jésus rende son frère à la vie (11,39). Marie aussi fait preuve de foi, mais elle pleure comme si Jésus ne pouvait rien faire (11,32s). Les voisins juifs acceptent le fait que Jésus a accompli de nombreux miracles, mais il ne leur vient pas à l'esprit qu'il puisse ressusciter les morts (11,37).

En s'approchant du tombeau, sur le point de rappeler Lazare à la vie, Jésus « frémit » et « est profondément ému » (11,33 et 38). Cela s'explique en partie par le manque de foi de ceux qui l'entourent, car il prie pour que le miracle qu'il va accomplir affermis leur foi (11,41-42). Mais la principale raison du trouble chez le Christ n'est pas à chercher dans l'incroyance de l'assistance. Pas plus que ses larmes ne s'expliquent comme l'expression de la tristesse à la perte d'un ami (11,35-36), car il sait qu'il va ressusciter Lazare et jouira encore de sa compagnie (12,1s). La vraie raison des larmes et de la profonde détresse de Jésus est qu'il se trouve à ce moment face à sa propre mort. Il sait que le miracle qu'il va accomplir fera se retourner les autorités contre lui avec détermination et que cela aboutira à sa crucifixion. Dès le début, Notre Seigneur savait que ce miracle signifierait.

Saint Jean ne nous donne pas de récit de l'agonie au jardin des Oliviers (voir 18,1-3), mais précise bien que Jésus a éprouvé une souffrance intense dans l'attente de la venue de son « heure ». Jésus pleure (11,35), il est bouleversé (11,33 et 38), son âme est troublée (12,27). Bien que notre évangéliste souligne constamment la divinité de Jésus, il ne diminue pas le mystère de l'Incarnation en ignorant l'intensité des sentiments humains de Notre Seigneur à mesure qu'il avance vers sa passion. « Déliez-le et laissez-le aller » (11,44). Lazare sort du tombeau encore enveloppé des signes de la mort ; les bandelettes l'enserrent. Il est revenu à la vie, mais c'est la vie humaine ordinaire. Il mourra encore. Mais quand Jésus ressuscitera lui-même d'entre les morts, il sortira délivré à jamais de la mort ; les bandelettes et le suaire seront mis de côté. Et notre évangéliste s'assure que ce puissant contraste ne nous échappe pas (20,6s).

La prière de Jésus est exaucée, car beaucoup de ceux qui ont été témoins de ce

miracle ahurissant mettent maintenant leur foi en Jésus (11,45). Ses ennemis entendent parler de ce que Jésus a fait et de la multitude de ses nouveaux disciples. Ils insistent pour que se réunisse le Sanhédrin, la plus haute autorité du pays. Ils se soucient de leur propre vie ; ils craignent que les Romains considèrent Jésus et ceux qui le suivent comme une bande de rebelles et les en tiennent responsables eux et le Sanhédrin (11,47s). Les Pharisiens ne proposent pas que Jésus soit mis à mort ; c'est Caïphe, le grand prêtre qui fait cette proposition. Ses paroles ont une portée qui dépasse sa pensée (11,50-52). Jésus livrera effectivement sa vie pour sa propre nation et pour le monde entier.

Chapitre 9 - La vie par la mort (11,55 - 12,36)

Jésus met maintenant fin à son ministère public. La résurrection de Lazare a eu les effets attendus : beaucoup sont venus à la foi en lui et le Sanhédrin a pris sa décision finale de le mettre à mort. Il ne reste plus que six jours avant la Pâque pendant laquelle il doit livrer sa vie (12,1). Ces pensées à l'esprit, le lecteur est prêt pour l'instruction que Jean va donner.

L'évangéliste présente deux événements : l'onction de Béthanie et l'entrée triomphale à Jérusalem (12,1-9) ; ceux-ci servent de signes qui sont commentés dans les derniers versets de la section (12,20-36). Dans l'onction et l'entrée à Jérusalem, Jean s'ingénie à garder devant ses lecteurs la mort et la résurrection de Jésus : à Béthanie, Marie oint Jésus en vue de sa sépulture, mais est présent au souper Lazare que « Jésus avait ressuscité des morts » ; l'entrée triomphale de Jésus dans la Ville sainte suggère la majesté du Seigneur ressuscité, mais dans ce même passage, Jean nous rappelle deux fois Lazare qui était mort et avait été ressuscité, et nous informe que les chefs des prêtres sont maintenant résolus à tuer non seulement Jésus, mais aussi Lazare. Ainsi, subtilement, l'évangéliste nous prépare pour son enseignement, à savoir que la mort et la résurrection de Jésus ne doivent pas être séparées, mais maintenues comme deux aspects d'un seul acte de salut. Dans le passage sur l'entrée à Jérusalem, Jean fait remarquer, à maintes reprises, que de grandes foules vont vers Jésus (12, vv. 9,11,12,17,18). Ces foules représentent tout le genre humain et, de façon spéciale, tous les futurs disciples. Le passage prend fin sur les Pharisiens qui déclarent leur frustration, dans des paroles qui sont plus lourdes de sens qu'ils ne le veulent : « Voilà le monde parti après lui » (12,19).

Jean 12,1-19

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où habitait Lazare, qu'il avait réveillé d'entre les morts. On donna un repas en l'honneur de Jésus. Marthe faisait le service, Lazare était parmi les convives avec Jésus. Or, Marie avait pris une livre d'un parfum très pur et de très grande valeur ; elle versa le parfum sur les pieds de Jésus, qu'elle essuya avec ses cheveux ; la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Judas Iscariote, l'un de ses disciples, celui qui allait le livrer, dit alors : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum pour trois cents pièces d'argent, que l'on aurait données à des pauvres ? »

Il parla ainsi, non par souci des pauvres, mais parce que c'était un voleur : comme il tenait la bourse commune, il prenait ce que l'on y mettait. Jésus lui dit

: « Laisse-la observer cet usage en vue du jour de mon ensevelissement ! Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

Or, une grande foule de Juifs apprit que Jésus était là, et ils arrivèrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir ce Lazare qu'il avait réveillé d'entre les morts. Les grands prêtres décidèrent alors de tuer aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs, à cause de lui, s'en allaient, et croyaient en Jésus. Le lendemain, la grande foule venue pour la fête apprit que Jésus arrivait à Jérusalem. Les gens prirent des branches de palmiers et sortirent à sa rencontre. Ils criaient : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le roi d'Israël ! »

Jésus, trouvant un petit âne, s'assit dessus, comme il est écrit : Ne crains pas, fille de Sion. Voici ton roi qui vient, assis sur le petit d'une ânesse. Cela, ses disciples ne le comprirent pas sur le moment ; mais, quand Jésus fut glorifié, ils se rappelèrent que l'Écriture disait cela de lui : c'était bien ce qu'on lui avait fait.

La foule rendait témoignage, elle qui était avec lui quand il avait appelé Lazare hors du tombeau et l'avait réveillé d'entre les morts. C'est pourquoi la foule vint à sa rencontre ; elle avait entendu dire qu'il avait accompli ce signe. Les pharisiens se dirent alors entre eux : « Vous voyez bien que vous n'arrivez à rien : voilà que tout le monde marche derrière lui ! »

Dans son commentaire sur ces deux signes (12,20-36), Jean emploie tous ces mots qui lui sont propres pour désigner la mort et la résurrection de Jésus en même temps : « l'heure », « la gloire », « l'élévation ». « L'heure » est le moment fixé pour la mort et la résurrection de Jésus ; le Fils de l'homme est « glorifié » en faisant la volonté du Père qui est qu'il livre sa vie et la reprenne ; le mouvement ascendant par lequel Jésus est élevé sur la croix est pour Jean un signe de son « élévation » vers le Père par la résurrection. Le premier point que notre évangéliste veut donc faire ressortir est que nous ne pourrions jamais vraiment comprendre la mort de Jésus si nous la détachons de sa résurrection. Les deux constituent un seul acte de salut.

Au premier abord, les versets 20 à 36 semblent avoir peu d'unité. Par exemple, dans les premières lignes, des Grecs demandent à voir Jésus ; mais Jésus ne semble faire aucune attention à eux. Sa réponse à Philippe et André, leurs intermédiaires, semble n'avoir rien à voir avec leur demande. En lisant le passage

de plus près, on s'aperçoit, cependant, que Jésus parle directement du fait qu'il doit mourir et ressusciter pour que tous puissent venir le voir.

Jean 12,20-36

Il y avait quelques Grecs parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu pendant la fête de la Pâque. Ils abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui firent cette demande : « Nous voudrions voir Jésus. » Philippe va le dire à André, et tous deux vont le dire à Jésus. Alors Jésus leur déclare : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd ; qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où moi je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est bouleversée. Que vais-je dire ? "Père, sauve-moi de cette heure" ? – Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci ! Père, glorifie ton nom ! »

« Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul » (12,24). Le sens de cette phrase est qu'à moins que le grain de blé « meurt », il demeure un grain isolé. Si une semence est conservée intacte et n'est pas autorisée à subir le processus de transformation (et de destruction) de sa germination en terre, elle restera une seule semence et rien de plus ; si elle est mise dans la terre, elle germera et se transformera en une plante qui produira de nombreux grains, tous animés de la vie de la première et capables de transmettre cette vie : « s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (12,24).

Il en est de même pour Jésus. S'il conserve sa nature humaine comme il l'a reçue dans le sein de Marie, il demeurera aussi limité que tout être humain. Dans sa chair mortelle, il ne pouvait pas même connaître de vue tous les gens qui vivaient en Palestine de son temps : et il lui serait certainement impossible de connaître chacun de ses futurs disciples par leur nom (10,3). En tant qu'individu ordinaire, Jésus ne pouvait pas être uni à tous ses disciples de la façon intime et personnelle dont il le voulait. Comme le grain de blé qui reste seul à moins de tomber dans la terre et de mourir, Jésus resterait un individu limité, seul et à part, s'il ne mourait pas. La mort dans la terre n'est pas la fin du grain de blé ; pas plus que la mort n'est la fin de Jésus Christ : la mort et la résurrection sont deux aspects du même mystère.

Par la mort, la nature humaine finie, limitée de Jésus prend fin. En étant ressuscitée dans la gloire, sa nature humaine franchit toutes les limites terrestres. Par sa mort et sa résurrection, Jésus devient l'homme qui est la présence humaine de Dieu pour toute l'humanité : « Et moi, élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (12,32). Tous seront attirés l'union à Dieu par la nature humaine glorifiée de Jésus ; « tous les hommes » auront humainement accès à Dieu par Jésus ressuscité des morts.

Les Grecs qui veulent voir Jésus (12,20-23) représentent tous les Gentils qui deviendront disciples. Ceux-là aussi Jésus veut les réunir en un seul troupeau avec ses compatriotes Juifs qui ont foi en lui (10,16), mais tant que Jésus est sur terre, qu'il est un être humain limité dans son énergie, son temps et ses mouvements, il ne peut pas se prendre d'amitié pour tous « les Grecs ». Mais le fait qu'ils le cherchent renforce sa conviction que l'heure de sa mort est arrivée, parce que ce n'est que par sa mort qu'il deviendra l'homme à la portée de tous, l'homme en Dieu, illimité dans sa capacité d'attirer à lui tous les hommes.

« Qui aime sa vie la détruit » (12,25). L'instinct fondamental de survie, si noble soit-il en lui-même, ne doit pas devenir la raison dominante de la vie d'une personne. Aimer sa vie en ce monde plus que tout, c'est agir comme s'il n'en existait pas d'autre plus grande. Les disciples de Jésus doivent apprendre que l'existence limitée de ce monde n'est pas le but de l'homme.

Jésus invite ses disciples à aimer la vie immortelle qu'il offre, même si cela veut dire abandonner cette vie terrestre. N'aimer que cette vie, c'est ne vivre qu'en vue de cette vie. La « haïr », c'est la placer au-dessous de la vie d'union à Dieu : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur » (12,26). Après avoir été glorifié, Jésus retourne auprès du Père, et tous ceux qui servent le Christ seront un jour avec lui en Dieu.

« Maintenant mon âme est troublée... » (12,27-28). Après avoir exhorté les gens à le suivre en attachant plus de prix à l'union à Dieu qu'à leur amour de la vie en ce monde, Jésus éprouve la douleur que ressentent tous les hommes face à la mort. Mais il accepte la volonté du Père : « Père glorifie ton nom » est la prière qu'il a enseignée à ses disciples, « Père, que ton Nom soit sanctifié...que ta volonté soit faite », et la prière qui a jailli de son cœur au Jardin des Oliviers : « Père...que ta volonté soit faite et non la mienne » (Lc 22,42). Ce que Satan, le Prince de ce monde, veut plus que tout, c'est que les êtres humains cherchent d'abord et avant tout à s'attacher à la vie en ce monde. Il veut dominer, et il

domine quand les hommes n'aspirent qu'à ce qu'il peut leur offrir de ce côté-ci de l'éternité, car c'est de ce monde et de ce monde seulement qu'il est Prince. Jésus, par sa mort et sa résurrection, juge le Prince de ce monde et, ce faisant, il détruit l'emprise de Satan sur l'humanité. Par la puissance de Jésus, ressuscité des morts, tous les hommes sont arrachés à Satan et à sa principauté terrestre et attirés dans le royaume du Roi des rois (12,31s).

Le passage se conclut avec Jésus qui supplie les foules de mettre leur foi en lui pour pouvoir devenir des « fils de lumière » (12,35-36). Dans l'Évangile de Jean, ce sont les dernières paroles publiques de Jésus.

Conclusion du Livre des Signes (12,37-50)

L'évangéliste conclut maintenant la première moitié de l'Évangile. Il a présenté Jésus comme la Lumière et la Vie du monde, il a rapporté beaucoup des grands miracles de Notre Seigneur et a montré comment chacun portait témoignage du fait que Jésus était envoyé de Dieu. Il nous a donné l'enseignement de Jésus sur sa propre identité de Fils de Dieu, égal au Père et un avec lui. Mais l'évangéliste a aussi fait remarquer que, bien que Jésus ait accompli des signes de sa puissance et de sa bonté, il était surtout accepté par les gens simples et rejeté par la majorité des dirigeants de son pays. Saint Jean, réfléchissant sur l'aveuglement de ces chefs, se rappelle qu'en fait leur réaction vis-à-vis du Christ est la même que la réponse que recevaient les grands prophètes de la part des hommes de leur temps. Quand Isaïe a été envoyé pour porter la parole de Dieu à ses compatriotes, Dieu lui dit de ne s'attendre qu'à un refus. L'aveuglement était la caractéristique la plus répandue chez les chefs du peuple de Dieu.

Saint Jean note cependant le fait que, même parmi le groupe le plus puissant du pays, le Sanhédrin, il y en avait qui croyaient en Jésus. Le plus malheureux c'était que ces hommes aimaient la vie de ce monde plus que la vie que Jésus offrait : ils étaient disciples en secret.

Jean 12,37-43

Alors qu'il avait fait tant de signes devant eux, certains ne croyaient pas en lui. Ainsi s'accomplissait la parole dite par le prophète Isaïe : Seigneur, qui a cru ce que nous avons entendu ? À qui la puissance du Seigneur a-t-elle été révélée ? Ils ne pouvaient pas croire, puisqu'Isaïe dit encore : Il a rendu aveugles leurs yeux, il a endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils ne

comprennent dans leur cœur, et qu'ils ne se convertissent, – et moi, je les guérirai. Ces paroles, Isaïe les a prononcées parce qu'il avait vu la gloire de Jésus, et c'est de lui qu'il a parlé. Cependant, même parmi les chefs du peuple, beaucoup crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils ne le déclaraient pas publiquement, de peur d'être exclus des assemblées. En effet, ils aimaient la gloire qui vient des hommes plus que la gloire qui vient de Dieu.

« Seigneur, qui a cru à notre parole ? Et le bras du Seigneur à qui s'est-il révélé ? » (12,38). Saint Jean cite le chant du Serviteur souffrant d'Isaïe (Is 52,13 - 53,12). Nous croyons que l'évangéliste a choisi ce verset avec beaucoup de soin et qu'il comptait sur ses lecteurs pour se rappeler tout le passage d'où il vient :

Voici que mon Serviteur prospérera,
s'élèvera, montera et grandira beaucoup !
Alors que des multitudes avaient été épouvantées à sa vue,
tant son aspect était défiguré,
- il n'avait plus d'apparence humaine -
de même des multitudes de nations s'en étonneront ;
devant lui des rois resteront bouche close.
Car ils verront un événement non raconté
et observeront quelque chose d'inouïe :
'Qui croirait ce que nous entendons dire,
et le bras du Seigneur, à qui a-t-il été dévoilé ?'
...Sans beauté ni éclat (nous l'avons vu)
et sans aimable apparence,
objet de mépris et rebut de l'humanité,
homme de douleurs et connu de la souffrance...

Or c'étaient nos souffrances qu'il supportait

et nos douleurs dont il était accablé...

Il a été transpercé à cause de nos péchés,

écrasé à cause de nos crimes.

Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui

et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris...

(Is 52,13ss)

L'évangéliste nous donne encore une autre citation d'Isaïe : « Il a rendu leurs yeux aveugles, il a endurci leurs cœurs... » (12,40). Celle-ci est empruntée à Isaïe 6, où le prophète décrit la vision de Dieu qui lui a été accordée. Il voit le Seigneur Dieu, assis en majesté, entouré de myriades d'anges chantant : « Saint, saint, saint est le Seigneur des armées. Sa gloire remplit toute la terre. » C'est après cette vision qu'Isaïe a reçu sa vocation prophétique et qu'on lui a dit de n'attendre que refus et incroyance (aveuglement) de la part du peuple.

« Isaïe dit cela, quand il eut la vision de sa gloire, et c'est de lui (Jésus) qu'il parla » (12,41). Saint Jean veut que nous comprenions « cela » comme se rapportant aux deux textes du prophète, et il ne faut pas séparer les deux textes pour comprendre comment Isaïe a vu la gloire de Jésus. Quand le prophète a contemplé la gloire de Dieu, c'est Jésus qu'il a vu ; quand il a « vu » et écrit sur le Serviteur souffrant, c'était encore Jésus, non pas comme Dieu cette fois-ci, mais comme homme souffrant. Isaïe a vu la gloire de Jésus dans la mort et la résurrection.

Le Livre des Signes prend fin sur une déclaration finale de Jésus. C'est un résumé du message qui se trouve dans la première partie de l'Évangile. Nous remarquons surtout qu'il nous rappelle une fois de plus qu'il vient du Père et ne dit que ce que le Père lui ordonne de dire.

Jean 12,44-50

Alors, Jésus s'écria : « Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en Celui qui m'a envoyé ; et celui qui me voit voit Celui qui m'a envoyé.

Moi qui suis la lumière, je suis venu dans le monde pour que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. Si quelqu'un entend mes paroles et n'y reste pas fidèle, moi, je ne le juge pas, car je ne suis pas venu juger le monde, mais le sauver. Celui qui me rejette et n'accueille pas mes paroles aura, pour le juger, la parole que j'ai prononcée : c'est elle qui le jugera au dernier jour.

Car ce n'est pas de ma propre initiative que j'ai parlé : le Père lui-même, qui m'a envoyé, m'a donné son commandement sur ce que je dois dire et déclarer ; et je sais que son commandement est vie éternelle. Donc, ce que je déclare, je le déclare comme le Père me l'a dit.

Chapitre 10 - La femme surprise en adultère (Jean 7,53 - 8,11)

L'histoire de la femme surprise en adultère fait certainement partie de la sainte Écriture, mais ce n'est pas l'œuvre de Jean. Beaucoup de manuscrits anciens la placent après Jean 7,52, mais certains la placent ailleurs dans le quatrième Évangile, tandis que d'autres l'omettent tout à fait. D'autres encore la placent dans l'Évangile de Luc (de fait, la langue et le style de l'histoire se rapprochent plus de Luc que de Jean). Cette section précieuse de l'Écriture a été incorporée dans les Évangiles non pas par les évangélistes, mais par l'Église après la rédaction des Évangiles. C'est pourquoi nous la traitons séparément.

L'histoire dépeint merveilleusement la grande sagesse et la grande miséricorde de Jésus alors qu'on le défie de porter un jugement dans une situation où la justice et la miséricorde ne peuvent apparemment pas se rencontrer. Les scribes et les Pharisiens lui amènent une femme qui a été surprise en adultère et ils lui demandent son opinion sur ce qu'il convient de faire. La Loi, lui rappellent-ils, est claire : la peine pour un tel crime est la lapidation (Lv 20,10 ; Dt 22,21).

La Loi comportait une législation sévère contre le délit d'adultère à cause du tort considérable qu'il cause au mariage et à la vie de famille. Mais ce n'était que rarement, si cela même arrivait, que la sentence était exécutée. L'Ancien Testament ne contient aucune mention de quelqu'un qui ait été effectivement mis à mort pour adultère et, à l'époque du Nouveau Testament, le divorce était la mesure que prenait habituellement un homme dont la femme était infidèle. Les scribes et les Pharisiens, en faisant appel à une loi dont la lettre n'était plus observée, montrent la perfidie de leurs intentions. On nous dit qu'ils voulaient tendre un piège à Jésus et lui faire dire quelque chose qu'ils pourraient retourner contre lui, et leur piège était astucieusement conçu.

Ils demandent à Jésus de porter un jugement, certains qu'il ne peut éviter une réponse qui contredira son propre enseignement. S'il convient que la femme coupable devrait être lapidée, il rejettera son propre enseignement sur la miséricorde et l'amour. En outre, la loi romaine interdisait aux Juifs de mettre qui que ce soit à mort (voir Jn 18,31), aussi, si Jésus déclare que la femme doit être exécutée, il pourrait être dénoncé aux autorités pour incitation au meurtre. Si, d'autre part, Jésus dit qu'elle devrait être pardonnée, il sera coupable de les inviter à ignorer la Loi, quelque chose qui ne devrait jamais être fait, avait-il dit (Mt 5,17-19). Refuser ces options ne lui laisse plus qu'une solution de s'en sortir : il pourrait proposer la solution habituelle à l'époque, à savoir le divorce. Mais il contredirait alors son propre enseignement assez strict contre le divorce (Mt

5,32).

Jésus répond aux accusateurs de la femme par les paroles bien connues : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre » (Jn 8,7). Cette réponse ne compromet pas son enseignement ; elle leur fait simplement réaliser qu'il pénètre leurs ruses. Ils lui ont demandé de porter un jugement sur la femme et ils en reçoivent un prononcé sur eux. Ce n'est qu'après qu'ils sont partis qu'il émet son jugement sur le crime d'adultère et c'est alors pour la femme seule. À son endroit, il prononce un jugement qui ne condamne pas mais pardonne ; en même temps, il ne minimise pas le sérieux de ce qu'elle a fait. Il lui ordonne de s'en aller et de ne plus pécher (v.11).

Depuis les premiers siècles de l'Église, cette histoire a été utilisée dans les instructions pour les personnes qui demandaient le baptême. La femme qui est amenée devant le Seigneur est comme toute personne, un être pécheur qui ne mérite que la condamnation. Sa rencontre du Seigneur est la rencontre de toute personne avec le Christ dans le baptême ; la miséricorde du Seigneur est surabondante, il pardonnera toujours, même les péchés les plus graves, mais il attendra aussi du pécheur qu'il évite le péché et y renonce. Cette histoire est utilisée avec à propos comme Évangile pendant le carême, lorsque toute l'Église entre dans un esprit de pénitence et de conversion en préparation au renouvellement des promesses du baptême ou à un premier engagement.

Tout est accompli

Jésus se lève de table, quitte son manteau... et il se mit à laver les pieds des disciples. Jean 13,4-5

Dans le Livre de la Gloire (ch.13 – 20), saint Jean partage avec nous ses visions les plus sublimes. « L'Aigle » s'élève à des hauteurs considérables et utilise ses plus grands talents littéraires pour partager avec nous la splendeur de ce qu'il voit. Et c'est ainsi qu'il devrait en être car il est en train de décrire « l'heure » de la « gloire » du Seigneur. À notre surprise, la vision qu'il nous communique n'est pas seulement celle de la mort et de la résurrection du Fils de l'homme, mais de ce pour quoi il est mort et ressuscité, c'est-à-dire l'Église. Et ce qu'il décrit n'est pas la gloire de l'Église au ciel, mais la splendeur de l'Église sur terre. Tout au long de ces chapitres, l'évangéliste garde à l'esprit le nouveau peuple de Dieu. Même sa description de la mort de Jésus est entourée de riches symboles de l'Église qui naît à ce moment-là: la tunique sans couture de Jésus, Marie, la mère

de Jésus, le disciple que Jésus aimait. Le sang et l'eau qui coulent du côté du Christ sont les symboles de l'Esprit qui confère la vie divine par les deux plus grands sacrements de l'Église : le Baptême et l'Eucharistie. Aussi, quand Jean écrit sur la résurrection, il nous montre le Seigneur ressuscité qui insuffle son propre Esprit à son Église : l'Esprit d'amour qui lui transmet le pouvoir de pardonner les péchés ; l'Esprit de vérité qui lui permet de professer sa foi en Jésus, son Seigneur et son Dieu.

Si c'est l'Église qu'il a en vue quand il décrit « l'heure » de Jésus (ch.18 – 20), c'est encore plus clairement l'Église qu'il a à l'esprit dans les Discours d'adieux (ch.13 – 17). Dans ces chapitres, saint Jean nous fait entrer dans le cercle des « amis », le cercle de Jésus et du « disciple qu'il aimait ». Seul avec ceux qui sont le don du Père pour lui, Jésus les assure paisiblement de la grandeur, de la dignité qui est la leur en tant que son peuple. Comme nous réfléchissons sur ses paroles chaleureuses et douces, nous devenons de plus en plus conscients de l'étonnante confiance que Jésus met en son Église, et à mesure que nous en prenons conscience, nous sommes écrasés par l'extravagance de son amour pour elle. Il apparaît vraiment extravagant. Son affection, sa confiance semblent excessives: tandis que nous savons que tous les disciples sauf Judas se révéleront fidèles à la fin, nous savons aussi que l'un d'eux le reniera et que tous, sauf un, l'abandonneront à l'heure de sa mort, et certains douteront qu'il est ressuscité des morts. Mais la fragilité de ses disciples ne diminue aucunement l'amour qu'il a pour eux. Au contraire, leur faiblesse suscite de sa part des assurances de plus en plus grandes qu'il ne les abandonnera pas, jamais il ne « les laissera orphelins ».

Comme nous pouvons le voir, ces derniers chapitres sont étroitement unis par un seul thème : l'Église. Les cinq premiers (13-17) servent de commentaire au reste (18-21). Bien que le dernier chapitre (21) soit probablement l'œuvre d'un disciple de saint Jean, il n'en forme pas moins partie intégrante du tout. Il fournit une instruction nécessaire sur l'autorité dans l'Église, et celle-ci est en parfaite harmonie avec le reste de l'Évangile.

[Chapitre 11 - Les discours d'adieux \(Jean 13,1 - 17,26\)](#)

Tout au long de ces pages, saint Jean décrit l'Église en évoquant les principaux enseignements de l'Ancien Testament sur le peuple de Dieu. De même que Dieu a choisi Israël pour être son peuple, les a sauvés en les faisant sortir d'Égypte par un acte de sa puissance, se les est attachés par l'Alliance, leur a donné ses commandements et leur a promis de nombreuses bénédictions, ainsi Jésus choisit les membres du nouveau peuple, les sauve par sa mort et sa résurrection, se les unit dans l'éternelle Alliance, leur donne ses commandements et déverse ses bénédictions sur eux. Nous allons maintenant considérer ces idées sous les trois titres suivants: Élection, Salut et Alliance.

Élection: Dieu a choisi Israël pour être son peuple à lui. Il a pris l'initiative. Ce n'était pas à cause de quelque mérite de leur part qu'il les a « élus » de parmi les nations ; il les a choisis par amour, et l'amour ne s'explique pas (Dt 7,7s). Jésus choisit les membres du nouveau peuple (Jn 15,16) non pas pour leur grandeur ou une sainteté spéciale qui était la leur, mais simplement par amour.

Dieu a choisi Israël pour être une nation sacerdotale, c'est-à-dire non pas pour lui, mais pour servir au bien de tous les peuples (Ex 19,3-8). De la même façon, Jésus choisit le nouveau peuple pour le bien du monde entier (17,22; voir 3,16).

Salut: Dieu a sauvé son peuple de l'esclavage en Égypte et l'a conduit à la liberté d'une nouvelle vie dans la Terre de la Promesse. Par sa mort et sa résurrection, Jésus conduit le nouveau peuple de l'esclavage du péché et de la mort à la vie éternelle en Dieu. Comme le peuple de jadis célébrait son salut et sa sortie d'Égypte à la Pâque, ainsi Jésus accomplit l'acte définitif de salut à une Pâque; et ses disciples célébreront leur salut à l'Eucharistie, la Pâque chrétienne.

Alliance: par l'Alliance, Dieu scellait son choix d'Israël. Sur le mont Sinaï, il s'est attaché son peuple, lui assurant qu'il serait avec lui pour le conduire et le protéger. L'union à Dieu réalisée par Jésus dans la Nouvelle Alliance est telle que Dieu n'est pas seulement avec ou parmi son peuple, mais en chacun d'eux; Dieu, le Père, Fils et Esprit-Saint, habite en chaque membre du nouveau peuple (14,17 et 23). L'union à Dieu commence sur terre et atteint sa perfection dans l'éternité.

L'Ancienne Alliance comportait des commandements que Dieu demandait à son peuple d'observer (Ex 20). Jésus aussi donne des commandements au nouveau peuple de Dieu, qui peuvent tous se résumer en un seul : « Aimez-vous les uns

les autres comme je vous ai aimés » (13,34).

En gardant les commandements de Dieu, le peuple de l'Ancienne Alliance devait être un témoin auprès des nations, un signe de sagesse et de prudence, un témoignage de la présence de Dieu parmi eux (Dt 4,5-8). Le nouveau peuple aussi doit être témoin auprès du monde par l'amour que ses membres ont entre eux; ils doivent être un signe du Christ leur Sauveur: « Tous vous reconnaîtront pour mes disciples à cet amour que vous aurez les uns pour les autres » (13,35; 15,27).

Comme c'était par un repas sacré en présence de Dieu que l'Ancienne Alliance avait été conclue (Ex 24,1-11), c'est à un repas que la Nouvelle Alliance est scellée (13,1s). À table avec Jésus, les disciples mangent et boivent en présence de Dieu le Père avec lequel Jésus est un (14,10s).

L'Alliance donnée par Moïse était accompagnée de nombreuses bénédictions (ex. Dt 28,1-14); la Nouvelle Alliance dans le Christ apporte la plus grande de toutes les bénédictions, l'Esprit-Saint, avec ses dons de paix et de joie (14,26s; 15,11).

Note: Ces enseignements sur le peuple de Dieu ont été résumés afin d'éveiller l'attention de nos lecteurs sur les allusions dans l'Évangile de Jean que, faute de place, nous ne pouvons pas toujours signaler dans notre commentaire.

Je suis le Chemin (13,1 - 14,31)

Si je ne te lave pas (13,1-38)

Les discours d'adieux fournissent un commentaire sur le grand signe, la mort et la résurrection de Jésus. Pour introduire ce commentaire sur « l'heure » du Seigneur, saint Jean rapporte une action de Jésus qui tient lieu d'une sorte de lentille par laquelle nous pouvons voir la signification de la crucifixion et de l'exaltation du Christ. Au premier abord, le lavement des pieds ne paraît pas être autre chose qu'une leçon d'humilité et de service; quand on y regarde de plus près, toutefois, on s'aperçoit qu'il a une signification beaucoup plus profonde.

Saint Jean introduit le récit du lavement des pieds par des phrases solennelles qui rappellent les grandes envolées du Prologue (1,1-18): « Au commencement était le Verbe...et le Verbe s'est fait chair... Dieu le Fils unique toujours auprès du Père. »

Jean 13,1-3

Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.

Au cours du repas, alors que le diable a déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon l'Isariote, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu.

« Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde. » « Les siens » désigne ses disciples. Tout le ministère public de Jésus est décrit ici comme un acte d'amour continu: « Ayant aimé les siens. »

« Il les aima jusqu'à la fin. » Jésus révèle son amour de façon parfaite, complète, en livrant sa vie. Les mots « jusqu'à la fin » veulent dire « complètement » et « jusqu'à la fin de sa vie ».

« Sachant... qu'il était venu de Dieu et retournait à Dieu... » Cette ligne décrit le mouvement du Verbe, qui vient du Père, se fait chair et retourne au Père par sa mort et sa résurrection. Saint Jean place cette ligne ici comme introduction au lavement des pieds et à tout le Livre de la Gloire (13-20).

Dans le passage sur le lavement des pieds, Jésus fait trois gestes: il enlève son manteau, lave les pieds de ses disciples et remet son manteau. Pour comprendre le sens de ces actions, il nous faut savoir que, dans la pensée juive, le vêtement représente la personne à laquelle il appartient. Quand Jésus enlève son manteau, on nous rappelle donc que le Fils vient du Père et qu'il met, pour ainsi dire, de côté la gloire de sa condition divine de Fils pour devenir homme. Quand Jésus remet son manteau, on nous rappelle son retour vers le Père et vers la gloire qu'il avait avant la création du monde (1,14 et 18; 17,4s). Le geste de laver les pieds des disciples est symbolique de sa mort, le point le plus bas du mouvement du Fils venant du Père et retournant vers lui.



"Il se mit à lavé les pieds des disciples..." Jean13,5

Saint Jean souligne encore le symbolisme de la mort de Jésus par les verbes qu'il choisit pour décrire ce que Jésus fait avec le manteau. Si on la traduit littéralement, la phrase: « Jésus... quitte son manteau... Jésus reprend son manteau » devient : « Jésus donne son manteau... Jésus reprend son manteau ». Ce sont les mêmes verbes que dans le Bon Pasteur qui « donne » sa vie et la « reprend » (10, vv.11, 15, 17, 18). A la lumière de ce qui précède, le manteau revêt un second sens symbolique. Il ne représente pas seulement la gloire de la personne divine du Fils de Dieu, mais aussi la vie humaine de Jésus qu'il donne et reprend librement. Si nous ne perdons pas de vue que le geste de laver les pieds est un symbole de la mort du Christ, les différents niveaux de signification du dialogue entre Pierre et Jésus deviennent clairs. En apparence, Pierre proteste simplement contre le fait que Jésus s'humilie: « Tu ne me laveras pas les pieds. Non, jamais! » Mais, si nous lisons ses remarques à la lumière du symbolisme de l'évangéliste, la protestation de Pierre ici est la même que sa protestation contre la mort de Jésus dans les autres évangiles, lors de la première annonce de sa mort par Jésus (Mt 16,21s; Mc 8,31s). La réponse de Jésus « Si je ne te lave pas, tu n'as pas de part avec moi », souligne la nécessité de sa mort pour Pierre (et pour toute l'humanité). Si Jésus ne passe pas par la mort, Pierre ne pourra pas hériter de la vie éternelle avec, le Christ.

L'évangéliste veut que nous voyions encore plus sous les mots: « Si je ne te lave pas... ». La mort du Christ est un geste qui « lave » les péchés qui séparent l'humanité de Dieu. Par la croix, Jésus, l'Agneau de Dieu, enlève les péchés du monde (1,29). Aussi par la croix, Jésus constitue un peuple dont l'héritage promis est la vie éternelle en union avec Dieu. Tous ceux qui veulent avoir part à cet héritage doivent devenir membres de son peuple en entrant dans la mort salvatrice de Jésus, et cela se fait par le baptême. Pierre, représentant tous les disciples, doit être « lavé », baptisé dans la mort de Jésus (voir Rm 6,3).

Note: L'emploi de « laver » et, par extension, de « baptême » comme symboliques de la mort du Christ se trouve dans les autres Évangiles. En Lc 12,50, Jésus désigne sa mort comme « un baptême que je dois encore recevoir ». En Mc 10,38s, Jésus demande aux fils de Zébédée s'ils sont prêts à donner leur vie comme lui: « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont je dois être baptisé?

»

Jean 13,4-12a

Jésus se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.

Il arrive donc à Simon-Pierre, qui lui dit : « C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ? » Jésus lui répondit : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. » Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » Jésus lui dit : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver, sinon les pieds : on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs, mais non pas tous. » Il savait bien qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il disait : « Vous n'êtes pas tous purs. »

Quand il leur eut lavé les pieds, il reprit son vêtement, se remit à table et leur dit : « Comprenez-vous ce que je viens de faire pour vous ?

Il est évident d'après sa demande que Jésus le lave des pieds à la tête, que Pierre ne comprend pas le symbolisme en jeu. Ce qu'il comprend, par contre, c'est qu'il risque de perdre son amitié avec Jésus s'il ne se laisse pas laver les pieds. La réponse du Christ n'a rien à voir à un lavage physique, mais désigne plutôt la purification spirituelle du baptême : « Celui qui a pris un bain n'a pas besoin de se laver (sinon les pieds); il est entièrement pur. » Le baptême est un rite. Il suffit donc que ce soit un lavage symbolique ; il n'est pas nécessaire d'en faire un bain pour laver tout le corps. Le bain rituel d'une partie du corps peut signifier la purification de tout l'être. Les paroles de Jésus impliquent aussi que le baptême doit être administré une seule fois, non pas plusieurs fois: « Celui qui a pris un bain (a été baptisé) n'a pas besoin de se laver. » À la différence des ablutions rituelles juives qui pouvaient se faire chaque jour, le baptême ne se reçoit qu'une seule fois.

L'expression « sinon les pieds » a posé des problèmes aux interprètes depuis le début. La plupart des manuscrits contiennent ces mots, mais certains les omettent. Il n'est pas possible aujourd'hui de savoir s'ils ont vraiment été écrits par saint Jean. En tout cas, l'interprétation proposée par un certain nombre

d'écrivains chrétiens anciens semble valoir la plupart des interprétations modernes: par le baptême, une personne est purifiée une fois pour toutes; la barrière du péché qui sépare l'homme de Dieu est enlevée par le sacrement. Mais le péché personnel peut encore souiller « les pieds » des baptisés, aussi ces péchés peuvent-ils être lavés par le sacrement de pénitence.

Après avoir lavé les pieds de ses disciples, Jésus donne une explication qui nous permet de comprendre encore mieux son geste. Des recherches ont montré que, chez les Juifs, il n'était pas normal qu'un serviteur lave les pieds de son maître. Il se pouvait, cependant, qu'un étudiant très attaché à son maître lave les pieds de celui-ci. Ce geste n'était donc pas un signe de la servitude d'un esclave vis-à-vis de son propriétaire, mais un signe d'affection et de fidélité librement offert par un disciple à son maître estimé. Vues sous ce jour, les paroles et les actions de Jésus sont surprenantes: Jésus, le Maître, change de place avec ses disciples.

Jean 13,12b-20

Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous. Amen, amen, je vous le dis : un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, heureux êtes-vous, si vous le faites. Ce n'est pas de vous tous que je parle. Moi, je sais quels sont ceux que j'ai choisis, mais il faut que s'accomplisse l'Écriture : Celui qui mange le pain avec moi m'a frappé du talon. Je vous dis ces choses dès maintenant, avant qu'elles n'arrivent ; ainsi, lorsqu'elles arriveront, vous croirez que moi, JE SUIS. Amen, amen, je vous le dis : si quelqu'un reçoit celui que j'envoie, il me reçoit moi-même ; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. »

« Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. » Jésus est le Seigneur et le Maître de tous. Mais il choisit d'inverser les rôles, pour ainsi dire, d'adopter la position d'un disciple, d'un étudiant, qui lave les pieds des « rabbins » qu'il aime et admire. En leur lavant les pieds, Jésus montre son affection pour les disciples : il leur est attaché, il leur montre la plus haute estime. C'est comme s'il les mettait sur un piédestal au-dessus de lui pour leur donner une leçon sur leur propre valeur,

« Pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous. » Ce commandement sera répété à maintes reprises dans les chapitres suivants sous la forme: « Aimez-vous

les uns les autres comme je vous ai aimés. » De même que Jésus donnait à ses disciples un statut de hauts dignitaires en les traitant comme ses supérieurs, c'est ainsi que les disciples devront se comporter vis-à-vis d'autrui. L'amour n'est donc pas seulement le service, mais tout acte par lequel l'être aimé est rehaussé.

La mort de Jésus, symbolisée par le lavement des pieds, n'était pas simplement un acte par lequel Jésus s'abaissait, mais un acte par lequel l'humanité était élevée, haussée jusqu'à l'union à Dieu. Ceux qui acceptent la mort et la résurrection du Christ sont exaltés dès ici-bas à tel point qu'ils sont un avec le Père et son Fils: « Qui reçoit celui que j'envoie (disciple) me reçoit et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (13,20).

En conclusion, nous pouvons dire que le message général de 13,1-20 est que Jésus, par sa mort, s'est abaissé pour nous élever jusqu'à Dieu. Le Fils est venu seul de Dieu, mais il retourne vers lui en compagnie de tous ceux qui sont « les siens », tous ceux qu'il a attirés à lui en étant élevé sur la croix (12,32). Par sa mort et sa résurrection, il se forme un peuple, la communauté de ceux qui sont lavés par lui, c'est-à-dire baptisés dans sa mort. Ceux-ci reçoivent part à l'héritage de la vie éternelle en union avec Dieu. C'est le grand privilège offert aux disciples, mais cela ne va pas sans responsabilité, car à côté de ce grand don vient le devoir de chaque disciple d'aimer autrui comme le Christ lui-même l'aime.

Dans le passage suivant, 13,21-30, on prépare la voie au reste des paroles de Jésus dans les Discours d'adieux. Et cela se fait par le départ de Judas, le traître. Une fois qu'il est parti, Jésus peut donner à ses fidèles disciples la Bonne Nouvelle qu'il a pour eux.

Jean 13,21-30

Après avoir ainsi parlé, Jésus fut bouleversé en son esprit, et il rendit ce témoignage : « Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera. » Les disciples se regardaient les uns les autres avec embarras, ne sachant pas de qui Jésus parlait. Il y avait à table, appuyé contre Jésus, l'un de ses disciples, celui que Jésus aimait. Simon-Pierre lui fait signe de demander à Jésus de qui il veut parler.

Le disciple se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus lui répond : « C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais

tremper dans le plat. » Il trempe la bouchée, et la donne à Judas, fils de Simon l'Isariote. Et, quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit alors : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun des convives ne comprit pourquoi il lui avait dit cela. Comme Judas tenait la bourse commune, certains pensèrent que Jésus voulait lui dire d'acheter ce qu'il fallait pour la fête, ou de donner quelque chose aux pauvres. Judas prit donc la bouchée, et sortit aussitôt. Or il faisait nuit.

Dans ce passage, nous rencontrons le disciple bien-aimé pour la première fois. C'est lui qui est le plus près de Jésus à table et Pierre lui demande d'interroger Jésus sur le nom du traître. Par le disciple bien-aimé Pierre peut apprendre les secrètes pensées de Jésus. Nous verrons fréquemment ces deux disciples ensemble dans le reste de l'Évangile. Si nous prenons le disciple anonyme de 18,15 pour le disciple bien-aimé, ce sont alors lui et Pierre qui suivent Jésus lorsqu'il va pour être jugé. Pierre ne suit pas le Christ jusqu'au bout et finit par le renier (18,25s); le disciple bien-aimé persévère, toutefois, jusqu'au pied de la croix (19,25s). Le jour de la résurrection, Pierre et le disciple que Jésus aimait courent ensemble vers le tombeau (20,1-10). Le disciple laisse Pierre entrer le premier. Tous deux voient le tombeau vide et les bandelettes et le suaire, mais c'est le disciple bien-aimé qui croit le premier à la résurrection de Jésus. A nouveau au chapitre 21, Pierre et le disciple bien-aimé se retrouvent côte à côte. Le disciple que Jésus aimait est le premier à reconnaître le Seigneur, mais Pierre est celui qui agit. La position de Pierre comme pasteur du troupeau du Christ est réaffirmée (21,15s), mais le disciple préféré se voit promettre un avenir qui n'est révélé ni à Pierre ni au lecteur (21,20s).

Il y a peu de doute que Pierre, comme d'habitude dans les Évangiles, représente les Douze, les chefs de l'Église (voir 6,67s). Mais qui le disciple bien-aimé représente-t-il? Nous croyons qu'il vaut mieux voir en lui la figure non pas des apôtres, mais des disciples, non pas des pasteurs, mais des brebis. En termes modernes, il ne représente pas le clergé, mais les laïcs. Nous pouvons probablement définir avec encore plus de précision ceux que le disciple bien-aimé représente: il ne représente pas simplement les brebis en général, mais les plus fidèles du troupeau, les saints, pourrions-nous dire. Le disciple bien-aimé, puisqu'il représente les disciples les plus fervents, sera l'image de tous les disciples dans l'Église lorsqu'il se tiendra au pied de la croix (19,25s).

Puisque le disciple bien-aimé est présent à la dernière Cène, nous devons donc en déduire que les paroles de Jésus ne s'adressent pas seulement aux chefs mais à

tous les membres de l'Église: aux Douze et à tous les autres disciples fidèles. Toute l'Église est symboliquement présente pour recevoir les dernières instructions de Jésus. Ceci souligne bien qu'aucun disciple n'est exclu des promesses et des dons de Jésus, nul ne se voit refuser l'accès à ses pensées les plus intimes. L'héritage de la vie éternelle est offert à tous, sans distinction de rang ou de fonctions.

Une fois que Judas est parti et que Notre Seigneur est seul avec les fidèles disciples, il commence son enseignement sur la nouvelle et éternelle Alliance. Il leur donne son commandement et leur rappelle que c'est en aimant comme lui qu'on les reconnaîtra comme ses disciples.

Jean 13,31-37

Quand il fut sorti, Jésus déclara : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera ; et il le glorifiera bientôt.

Petits enfants, c'est pour peu de temps encore que je suis avec vous. Vous me cherchez, et, comme je l'ai dit aux Juifs : "Là où je vais, vous ne pouvez pas aller", je vous le dis maintenant à vous aussi. Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, où vas-tu ? »

Jésus lui répondit : « Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; tu me suivras plus tard. » Pierre lui dit : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre à présent ? Je donnerai ma vie pour toi ! ». Jésus réplique : « Tu donneras ta vie pour moi ? Amen, amen, je te le dis : le coq ne chantera pas avant que tu m'aies renié trois fois.

Je reviendrai (14,1-3)

Nous avons vu que l'Église est formée dans et par la mort de Jésus (13,1-20), qu'elle doit vivre de l'amour qu'il lui commande (13,34); nous arrivons maintenant aux grands privilèges dont elle jouit sur terre et au ciel (14,1-31).

Cette section commence par une petite parabole, pleine de chaleur et de tendresse, dans laquelle Jésus rappelle à ses disciples le but de l'Église, l'union

avec le Père. Il se compare à un homme dont le père vit dans une splendide maison, assez grande pour recevoir les amis de tous ses fils. Aussi, s'il faut qu'il les quitte pour un moment, ce n'est que pour retourner dans le palais et le préparer pour l'arrivée de ses invités d'honneur. Bien qu'il soit le Fils, il assume les fonctions des serviteurs et du personnel d'un domaine royal, et prépare tout dans la maison de son Père. Quand tout sera prêt, il reviendra pour les escorter vers la maison de son Père. Et il les invitera à rester avec lui, non pas pour une courte visite, mais pour toujours.

Jean 14,1-3

Que votre cœur ne soit pas bouleversé : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; sinon, vous aurais-je dit : « Je pars vous préparer une place » ? Quand je serai parti vous préparer une place, je reviendrai et je vous emmènerai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi.

Cette belle parabole exprime l'estime que Jésus porte à ses disciples (l'Église). Il pense tellement de bien d'eux, il apprécie tellement leur compagnie qu'il se donnera énormément de mal pour les avoir à ses côtés pour toujours.

Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie (14,4-31)

Le chemin qui mène au Père est Jésus lui-même, non pas un ensemble de règles et de règlements impersonnels, pas même une série de commandements à observer, mais une personne, Jésus. Il est lui-même le chemin qui mène au Père. L'Église atteindra son but, non pas par une liste de vérités, mais par la personne qui est la vérité. Le danger qui menace toujours l'Église de Dieu est de réduire son enseignement moral et sa doctrine à des principes et à des idées. Son chemin ne peut toutefois jamais être un simple code d'éthique, sa vérité n'est pas des concepts; son chemin est Jésus, sa vérité est Jésus. En outre, elle ne chemine pas sur cette terre aspirant à une vie qui est dans le lointain; dès maintenant elle possède la vie éternelle, car Celui qui est avec elle est la vie.

Jésus est la vie parce qu'il fait connaître le Père: celui qui voit Jésus voit le Père. La vie éternelle est cette connaissance amoureuse qui unit le croyant à Dieu (voir 17,3).

Jean 14,4-11

« Pour aller où je vais, vous savez le chemin. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas. Comment pourrions-nous savoir le chemin ? »

Jésus lui répond : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi. Puisque vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. » Jésus lui répond : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe !

Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : « Montre-nous le Père » ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi ; si vous ne me croyez pas, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes.

Jésus révèle le Père ; il est le Verbe fait chair, qui rend Dieu visible à l'humanité. Voir Jésus, c'est donc voir le Père. Si Jésus peut faire connaître le Père, c'est parce que le Père et lui sont un.

Jésus poursuit en assurant ses disciples qu'ils accompliront des œuvres (des miracles et de grands exploits publics) aussi grands et même plus que lui. Une fois que sa nature humaine aura été transformée par sa glorification, Jésus enverra dans son Église un tel élan de puissance qu'elle le surpassera même par les actes qu'elle accomplira. Sa puissance sera celle qu'il a en tant que Fils dans la gloire de son Père.

Jean 14,12-17

Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes, parce que je pars vers le Père, et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Quand vous me demanderez quelque chose en mon nom, moi, je le ferai.

La prière de l'Église est comme un ordre auquel le Christ promet d'obéir: « Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. » Ce pourquoi l'Église doit prier doit concorder avec ce que Jésus lui-même demanderait à son Père; la prière de l'Église doit être en son nom à lui. Si l'Église compte que le Seigneur va « obéir » à ses prières, il faut qu'elle obéisse à ses commandements (14,15). Le plus grand don que l'Église peut demander à Jésus est le don qu'elle

recevra le plus certainement, l'Esprit-Saint. Bien que l'Esprit ne soit pas plus visible en lui-même que le vent (3,8) et donc ne peut être ni vu ni reconnu par le monde, il viendra dans l'Église et demeurera avec elle, en vérité, il demeurera en elle: « il demeure avec vous et il est en vous » (14,17).

Note: Puisque l'Esprit-Saint doit à nouveau être considéré au chapitre 16, nous remettons plus ample commentaire jusqu'à ce que tous les textes sur le Paraclet puissent être examinés ensemble.

Dans les chapitres précédents, on nous a dit que Jésus accorde la vie éternelle dès ici-bas (ex. 5,25; 6, vv.40, 47, 54). Nous avons également appris que la vie éternelle est l'union à Dieu. Maintenant, au chapitre 14, Jésus révèle plus en profondeur le sens de cette impressionnante mais joyeuse vérité : la communauté des disciples est une avec Dieu sur cette terre. Et ce n'est pas simplement que Dieu est avec les disciples ou parmi eux ; Dieu habite en eux. Le Père, le Fils et l'Esprit demeurent dans les disciples.

Jean 14,18-24

Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviens vers vous. D'ici peu de temps, le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez vivant, et vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et moi en vous. Celui qui reçoit mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi, je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. » Jude – non pas Judas l'Ischariote – lui demanda : « Seigneur, que se passe-t-il ? Est-ce à nous que tu vas te manifester, et non pas au monde ? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles. Or, la parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père, qui m'a envoyé.

Au dernier jour, Jésus ressuscitera tous les justes à la vie éternelle (5,28); il fera entrer tous les fidèles dans « la maison de son Père » (14,2) où ils habiteront avec lui pour toujours. Mais maintenant, sur cette terre, tandis que l'Église attend d'entrer dans la demeure de Dieu au ciel, Dieu le Père, Fils et Esprit fera d'elle sa demeure sur terre. La présence divine est plus qu'une présence générale qui s'étend à toute l'Église ; c'est une présence personnelle en chaque disciple qui aime le Christ et obéit à ses commandements (14,23).

Les disciples qui sont fidèles, qui obéissent au commandement d'aimer comme Jésus ne seront pas seulement la demeure de Dieu sur la terre. À mesure qu'ils progressent en loyauté et en attachement à Jésus, ils deviennent plus conscients de cette présence intime du Seigneur « Je l'aimerai et me manifesterai à lui. » Le monde incroyant ne peut pas voir cette révélation de Jésus (14,22) ; seules la foi et l'humble obéissance à la volonté du Christ rendent cela possible.

L'Esprit qui est envoyé par le Père et le Fils sera un maître, rappelant à l'Église tout ce que Jésus a enseigné et lui expliquant son message (14,26).

Jean 14,25-31

Je vous parle ainsi, tant que je demeure avec vous ; mais le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. Que votre cœur ne soit pas bouleversé ni effrayé. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie puisque je pars vers le Père, car le Père est plus grand que moi. Je vous ai dit ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent ; ainsi, lorsqu'elles arriveront, vous croirez. Désormais, je ne parlerai plus beaucoup avec vous, car il vient, le prince du monde. Certes, sur moi il n'a aucune prise, mais il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que je fais comme le Père me l'a commandé. Levez-vous, partons d'ici.

De même que le monde ne peut ni voir ni reconnaître l'Esprit que Jésus enverra (14,17), il ne peut pas non plus connaître ou accorder la paix qu'il donne (14,27). Sa paix, comme sa joie, est cette union intime avec Dieu dont jouissent les disciples sur terre. La compagnie aimante du Père, du Fils et de l'Esprit demeurant dans les disciples suffit à leur permettre de supporter tout ennui, toute difficulté qu'ils peuvent éprouver sur terre. Tandis que les disciples ne pourront plus voir et toucher Jésus de la même façon que ses compagnons à la dernière Cène, ils feront un avec lui, et voilà la plus grande « paix ».

Jésus peut dire que le Père est plus grand que lui (14,28) parce que, d'abord, en tant qu'homme il est une des créatures du Père et inférieur au Père ; deuxièmement, bien qu'il soit l'égal du Père, sa relation à lui est une mystérieuse dépendance, comme celle d'un fils vis-à-vis de son père (5,19-20).

Je suis la Vigne (15,1-25)

Cette section de l'Évangile parle de l'Église et de la persécution à laquelle elle peut s'attendre de la part du monde. Comme le peuple de Dieu est une société visible, ses membres peuvent être identifiés et, par conséquent, persécutés. Plus l'Église vit comme son Seigneur le lui commande, plus elle est susceptible d'être victime de la haine qu'elle a rencontrée. Jésus a souvent averti ses disciples qu'ils souffriraient et même qu'ils auraient à faire face au martyre. Néanmoins, tous les avertissements du monde ne peuvent pas complètement éliminer la crainte naturelle de la douleur et de la mort. Certains disciples seront tentés de nier que Jésus est leur Seigneur; d'autres souhaiteraient peut-être cacher leur appartenance à l'Église; d'autres encore peuvent être conduits au désespoir, interprétant leurs souffrances comme voulant dire que Jésus les a abandonnés. C'est avec ces soucis pastoraux à l'esprit que nous devons lire la section suivante, dans laquelle Jésus enseigne ce que l'Église est réellement et comme il est nécessaire pour chaque disciple d'en demeurer un élément vivant.

Jean 15,1-6

Moi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève ; tout sarment qui porte du fruit, il le purifie en le taillant, pour qu'il en porte davantage. Mais vous, déjà vous voici purifiés grâce à la parole que je vous ai dite. Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi. Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire.

Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est, comme le sarment, jeté dehors, et il se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent.

« Je suis la vraie vigne. » La vigne est le symbole du peuple de Dieu, souvent employé dans l'Ancien Testament (ex. Ps 80,8s). Le peuple de l'Ancienne Alliance comme de la Nouvelle demeure une société visible sur terre, avec des chefs et la forme d'organisation qui convient le mieux à sa mission. Il est nécessaire que l'Église, le nouveau peuple, possède certaines des structures des institutions humaines. Il est inévitable qu'elle ait aussi en elle toutes les faiblesses, les fautes ainsi que les péchés de ses membres.

Les disciples du Christ qui ne voient que ces aspects de l'Église peuvent perdre leurs illusions et être tentés de ne pas attacher beaucoup d'importance à leur appartenance à celle-ci. En périodes de persécution surtout, ces disciples auront tendance à disparaître de la circulation. Ils essaieront de justifier leur absence des rassemblements ecclésiaux, en particulier de l'Eucharistie, en imaginant qu'ils peuvent rester unis au Christ en privé, dans la profondeur de leur cœur, sans participer publiquement aux activités ecclésiales. Ceux-ci seraient comme Nicodème qui vient trouver Jésus seulement « de nuit ».

Les disciples, sujets à ces tentations, ont besoin de la vérité consolante et fortifiante contenue dans ces paroles : « Je suis la vraie vigne ». La vigne, comme nous l'avons dit, est un symbole du peuple de Dieu. La « vraie » vigne est le peuple de la nouvelle et éternelle Alliance, c'est-à-dire l'Église. Le sens des paroles de Jésus est donc « Je suis l'Église ». L'Église n'est pas une « chose », une institution créée par de simples hommes ; l'Église est cette société humaine qui est mystérieusement une avec la personne de Jésus. Quiconque prétend être un disciple du Christ doit être un membre de l'Église du Christ, un sarment de la Vigne. En dehors de l'appartenance à l'Église, il n'y a pas de disciple. L'illusion de pouvoir être un disciple privé, caché est détruite par les mots « hors de moi vous ne pouvez rien faire » ; le « moi » ici est toute la Vigne, à la fois Jésus et son Église. Ceux qui prétendent être des disciples dans leur cœur mais refusent d'appartenir ouvertement et activement à l'Église ne trompent qu'eux, car en dehors de l'Église ils ne peuvent rien faire qui soit valable; ils sont sans vie.

Les disciples qui se retirent de l'Église de peur de mourir martyrs ont un feu encore pire à craindre : « Si quelqu'un ne demeure pas en moi, on le jette dehors comme le sarment et il se dessèche ; puis on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent » (15,6). Aussi dur que cela paraisse, ceux qui prétendent suivre le Christ de façon cachée doivent être traités comme des sarments morts à brûler. Le Christ n'a pas fondé l'Église par sa mort pour en faire une institution facultative.

Et les disciples fidèles? Comment vont-ils comprendre ce qui se passe quand ils verront des frères et des sœurs désertir l'assemblée des fidèles au temps de la persécution? Jésus leur dit que s'ils restent dans l'Église, ils restent sur la Vigne et sont un avec lui. Le Père prendra donc soin d'eux comme il a pris soin de lui. C'est le Père qui s'occupe de la vigne: « et mon Père est le vigneron ». La persécution n'est pas plus un signe que le Père a abandonné son Église que c'était un signe qu'il avait abandonné son Fils. Les souffrances des fidèles ne prouvent

que leur vivante union au Christ: « tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, pour qu'il en porte encore plus. » L'émondage du viticulteur est peut-être sévère, mais son but est que la vigne donne une récolte plus abondante.

Le fait que des frères et des sœurs quittent l'Église, quelle que soit la raison, ne doit pas non plus être interprété comme la négligence de Dieu. Le viticulteur ne se borne pas à émonder les pousses inutiles sur les bons sarments; il coupe aussi les sarments qui sont morts. Jésus, au cours de sa vie terrestre, a perdu des disciples (ex. 6,66). Son Église verra aussi ses membres désertier. Le Père « coupe tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit » (15,2).

La section suivante (15,7-17) précise ce que signifie « porter du fruit ». Porter du fruit, c'est aimer comme Jésus. Il y a deux étapes dans le processus de l'amour, qui sont toutes les deux comprises dans l'image de « porter du fruit ». La première est d'aimer les membres de l'Église: « aimez-vous les uns les autres » (15,12 et 17); la seconde est d'aimer en dehors de l'Église. Dans cette seconde étape, l'amour au sein de l'Église déborde pour s'étendre à de nouveaux membres ; les nouveaux disciples sont en effet le fruit de cet amour que les disciples manifestent l'un pour l'autre : « C'est moi qui vous ai institués pour que vous alliez et que vous portiez du fruit et un fruit qui demeure » (15,16). À la lumière de cela, les sarments qui ne portent pas de fruit et que le Père coupera (15,2) sont les membres de l'Église qui n'ont pas d'amour pour les autres membres de la communauté. Non seulement ils n'amènent pas de nouveaux membres à l'Église, mais par leurs vies sans amour ils empêchent réellement des gens d'y entrer.

Il est évident, d'après l'enseignement de Jésus dans le passage que vous allez lire, que l'appartenance à l'Église ne prouve pas d'elle-même que quelqu'un est un vrai disciple; la Vigne peut avoir des sarments morts. Le disciple authentique du Christ est « un sarment qui porte beaucoup de fruit » par l'amour qu'il pratique.

Jean 15,7-17

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voulez, et cela se réalisera pour vous. Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez pour moi des disciples. Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre

joie soit parfaite. Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître.

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. Alors, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Voici ce que je vous commande : c'est de vous aimer les uns les autres.

« C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit et vous serez alors mes disciples. » Jésus a glorifié le Père en faisant sa volonté et en livrant sa vie pour « les siens ». Quand Jésus retournera vers le Père, les disciples continueront son œuvre sur terre. Ainsi, après l'ascension de Jésus, c'est par l'Église que le Père sera glorifié. Quand les membres de l'Église s'aiment les uns les autres et en attirent d'autres dans cet amour, la Vigne porte du fruit et glorifie le Père.

L'amour que les chrétiens pratiquent sur terre est d'origine divine : c'est l'amour qui déborde du Père sur le Fils et du Fils sur ses disciples (15,9). Comme l'amour de Jésus pour le Père se montrait dans son obéissance absolue à la volonté de son Père, l'amour des disciples pour leur Seigneur s'exercera par l'obéissance à ses commandements (15,10). C'est la fidélité à la volonté de son Père qui a conduit Jésus à la joie de l'union avec lui, et c'est leur obéissance à Jésus qui conduira les disciples à la même joie (15,11).

L'amour que Jésus demande à ses disciples d'avoir les uns pour les autres est beaucoup plus que de l'affection. C'est essentiellement un choix délibéré d'être docile à la volonté du Père, docile même jusqu'à la mort. Si Jésus peut commander d'aimer, il peut commander le plus grand acte d'amour: livrer sa vie (15,13). Le commandement de l'amour exige qu'un disciple soit prêt au martyre. Il ne faut pas, bien sûr, y voir la justification d'une attitude suicidaire qui fait prendre aux disciples des risques inutiles ou leur fait chercher à se faire tuer. Mais quand l'Église est persécutée et que les disciples sont donc tentés de renier leur foi, il faut qu'ils trouvent la force et le courage dans le commandement du Christ d'aimer jusqu'à livrer sa vie.

« Je ne vous appelle plus serviteurs... je vous appelle amis » (15,15). Bien que les disciples soient soumis à Jésus et censés lui obéir, ils ne sont pas esclaves. D'abord parce qu'il les aime et les aimait même avant qu'ils manifestent de l'amour pour lui (15,9; voir 1 Jn 4,19) ; deuxièmement parce qu'il a partagé avec eux tout ce qu'il a appris du Père. Les disciples ne sont pas des esclaves ; ils savent qu'ils sont aimés pour eux-mêmes, non pas simplement pour le service qu'ils peuvent rendre. A la différence des esclaves, ils ne sont pas maintenus dans l'ignorance des raisons de leur obéissance. Jésus partage ce qu'il sait avec tous ses disciples (cf. Ex 33,11 et Sg 7,27).

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai institués pour que vous alliez et que vous portiez du fruit » (15,16). Bien que ces paroles s'appliquent de façon spéciale aux Douze, elles sont dites à l'intention de chaque membre de l'Église. Tous ont été choisis par Jésus et délégués pour aller et pour faire d'autres disciples. Il n'y a pas d'explication humaine au choix que fait Jésus, car son choix des disciples révèle le mystère de l'amour divin (voit Dt 7,7s). Aucun membre de l'Église ne peut se vanter d'avoir gagné la distinction d'être aimé, d'être choisi par le Seigneur; l'amour a été accordé à tous, et il a été accordé gratuitement.

Les derniers versets de cette section décrivent la haine du monde pour l'Église. Nous passons de l'amour au sein de l'Église à la haine qui l'attaque de l'extérieur.

Jean 15,18-25

Si le monde a de la haine contre vous, sachez qu'il en a eu d'abord contre moi. Si vous apparteniez au monde, le monde aimerait ce qui est à lui. Mais vous n'appartenez pas au monde, puisque je vous ai choisis en vous prenant dans le monde ; voilà pourquoi le monde a de la haine contre vous. Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : un serviteur n'est pas plus grand que son maître. Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera, vous aussi. Si l'on a gardé ma parole, on gardera aussi la vôtre. Les gens vous traiteront ainsi à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais à présent ils sont sans excuse pour leur péché. Celui qui a de la haine contre moi a de la haine aussi contre mon Père.

Si je n'avais pas fait parmi eux ces œuvres que personne d'autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché. Mais à présent, ils ont vu, et ils sont remplis de haine

contre moi et contre mon Père. Ainsi s'est accomplie cette parole écrite dans leur Loi : Ils m'ont haï sans raison.

En elle-même la haine du monde ne prouve pas que l'Église est fidèle aux commandements du Seigneur ; l'admiration du monde ne prouve pas non plus que l'Église atténue les exigences de la vocation apostolique. Toutefois, chaque fois que l'Église est persécutée à cause de sa fidélité, il faut que les disciples sachent que leur souffrance les associe à la passion du Christ (15,20). Il n'y a pas d'explication raisonnable à la haine du monde envers l'Église, exactement comme il n'y en avait aucune à l'animosité que ressentaient certains de ses concitoyens à l'égard de Jésus (15,25).

Le Paraclet (14,15-18 et 26; 15,26 - 16,33)

L'annonce par Notre Seigneur de son départ et de son retour revient comme un refrain tout au long des Discours d'adieux. Il rappelle aux disciples qu'il retourne vers le Père de telle sorte que le monde ne le verra plus ; mais il reviendra auprès de ses disciples et ils le reverront (14,19). Il se révélera à eux (14,21) et il demeurera en eux (14,23) ils vivront en fait de sa propre Vie (14,19). Ils seront si remplis de sa puissance qu'ils continueront à accomplir ses œuvres (14,12). Comment tout cela est-il possible ? Comment Jésus peut-il être en même temps avec le Père dans le ciel et avec ses disciples sur la terre ? La réponse se trouve dans l'Esprit-Saint.

Nous avons vu comment saint Jean focalise constamment notre attention sur la personne de Jésus. Il place Jésus au centre de son enseignement, que celui-ci porte sur l'Eucharistie ou sur l'Église. Il n'est, par conséquent, pas surprenant qu'il fasse de même quand il parle de l'Esprit-Saint. Tout ce qu'il dit de l'Esprit, il le dit en fonction de Jésus. Pour nous faire toucher du doigt que la relation entre Jésus et l'Esprit-Saint est la plus étroite possible, saint Jean emploie un seul titre pour les deux : ils sont des « Paraclets ». Jésus est le premier et l'Esprit est « un autre » Paraclet.

Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements; et je prierai le Père et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il soit avec vous à jamais (14,15- 16).

Que signifie ce titre des plus inhabituels? Il vient de deux mots grecs: para (près de) et kalein (appeler). Un paraclet est quelqu'un qui est appelé auprès d'une personne pour l'aider. La forme exacte que peut prendre cette aide varie selon les

circonstances. S'il s'agit d'un jugement, le paraclet peut être un témoin à décharge en faveur de celui au côté duquel il se tient. Dans d'autres situations, ce peut être un aide, un interprète, un porte-parole. Les sens qui sont les plus chers à saint Jean sont ceux dans lesquels le paraclet prête son concours en témoignant, en jouant le rôle de porte-parole, de consolateur ou de maître qui rappelle à l'élève ce qu'il a déjà entendu et l'aide à l'interpréter. Il ne faudrait pas, toutefois, que nous limitions l'enseignement de Jean sur l'Esprit-Saint à ce que suggère le titre de Paraclet.

La principale préoccupation de Jean est que nous comprenions l'Esprit par rapport à Jésus. Il écrit de telle façon que tout ce qui est dit de l'Esprit l'est aussi de Jésus : Jésus est le Saint, l'Esprit est saint ; Jésus rend témoignage, l'Esprit fait de même ; Jésus enseigne, l'Esprit aussi ; Jésus est la route et l'Esprit, le guide ; Jésus est la Vérité, l'Esprit est l'Esprit de Vérité. On pourrait donner encore beaucoup d'exemples. Ce qui importe c'est que l'Esprit est pour les disciples tout ce que Jésus était pour eux avant son ascension. Ce qui est encore plus important, c'est que ce soit par l'Esprit-Saint que Jésus glorifié devient personnellement présent dans l'Église et au cœur de chaque chrétien. Jésus revient vers ses disciples par l'Esprit qu'il envoie.

L'Esprit de Vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas ni ne le reconnaît. Vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure auprès de vous. Je ne vous laisserai pas orphelins. Je viendrai vers vous (14,17-18).

Jésus, l'homme qui est Dieu, revient vers ses « amis » par le Paraclet qui est envoyé pour être non pas « auprès » des membres de l'Église, mais « en » eux.

Nous avons vu plus tôt comment, pendant sa vie terrestre, Jésus était aussi limité que n'importe quel homme dans sa capacité de communiquer avec autrui. Il n'était pas en mesure de se donner à tout être sur terre, il était incapable de s'unir à chacun. Mais une fois glorifié par sa mort et sa résurrection, l'homme Jésus entre dans le royaume de Dieu, de l'Esprit, et devient de ce fait capable de s'unir totalement à tout homme, femme et enfant sur la face de la terre. Ce n'est que par sa mort et sa résurrection que Jésus peut envoyer l'Esprit-Saint et par l'Esprit il devient présent à tous ceux qui l'acceptent. Aussi Jésus doit-il « s'en aller » (mourir et ressusciter) pour revenir par le Paraclet.

« Cependant je vous dis la vérité : c'est votre intérêt que je parte ; car si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai

» (16,7).

Si Jésus ne s'en va pas, il restera aussi limité et isolé que le grain de blé avant de tomber dans la terre et de mourir (12,24). Mais une fois sa nature humaine transformée, glorifiée par sa mort et sa résurrection, Jésus devient la présence humaine de Dieu pour tous ses disciples, et cela se réalise par l'Esprit. En envoyant son Esprit, Jésus lui-même retourne demeurer dans les siens.

Dans le reste des textes sur l'Esprit-Saint, saint Jean attire notre attention sur deux aspects particuliers de l'œuvre du Paraclet: rendre témoignage et guider. Tous deux sont des formes de l'aide spéciale que fournit le Paraclet en temps de crise. Quand l'Église subit une persécution venant de l'extérieur, l'Esprit joue le rôle de témoin; quand l'Église est troublée de l'intérieur, par des conflits sur la vérité à propos de Jésus, l'Esprit se comporte en guide. Ces deux types de crises menaceront la foi des disciples.

La persécution ne doit jamais attrister ou troubler les disciples. Quand ils passent en jugement, sont jugés coupables et condamnés à mort, il faut qu'ils comprennent qu'ils sont en train de subir ce que leur Seigneur a subi avant eux (15,18-25). Mais la tentation peut survenir : Et si Jésus s'était trompé ? S'il avait tort ? Et si Jésus n'était pas réellement Dieu-fait-homme ? Quand de telles tentations se présenteront, Jésus enverra le Paraclet. L'Esprit portera témoignage devant les disciples sur la vérité au sujet de Jésus (« Il me rendra témoignage ») et il empêchera que leur foi ne soit ébranlée. Ainsi l'Esprit fera des témoins des disciples eux-mêmes pour qu'ils puissent rendre témoignage à la vérité.

Jean 15,26 - 16,4a

Quand viendra le Défenseur, que je vous enverrai d'auprès du Père, lui, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage en ma faveur. Et vous aussi, vous allez rendre témoignage, car vous êtes avec moi depuis le commencement. Je vous parle ainsi, pour que vous ne soyez pas scandalisés. On vous exclura des assemblées.

Bien plus, l'heure vient où tous ceux qui vous tueront s'imagineront qu'ils rendent un culte à Dieu. Ils feront cela, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi. Eh bien, voici pourquoi je vous dis cela : quand l'heure sera venue, vous vous souviendrez que je vous l'avais dit. Je ne vous l'ai pas dit dès le commencement, parce que j'étais avec vous.

Ces paroles s'adressent d'abord aux Douze qui ont été avec Jésus « depuis le commencement » ; ils doivent être ses premiers témoins. Mais ces paroles s'appliquent aussi à tous les disciples qui doivent continuer cette tâche de témoins. La promesse de l'Esprit est faite à tous ceux qui subissent la persécution et sont tentés de renier Jésus.

Quand Jésus a été accusé de péché et condamné, les autorités considéraient que leur jugement était juste. Les disciples savent, toutefois, que Jésus était innocent et que le jugement porté contre lui était faux. Quand leur tour viendra d'être jugés et condamnés, eux aussi deviendront victimes de la notion fautive que le monde a de la justice. Quand ils seront persécutés à cause du nom de Jésus, le Paraclet viendra vers les disciples et leur fera voir que le monde est dans l'erreur à propos du péché, de la justice et du jugement. Le monde avait tort quand il a condamné Jésus, et il a tort quand il condamne ses fidèles disciples.

Note: Le sens exact de 16,8-11 n'est pas clair. Le sens de ces versets échappait complètement à un grand esprit comme Saint Augustin. Notre bref commentaire n'a pas la prétention de résoudre tous les problèmes que posent ces quelques lignes. Nous espérons seulement indiquer la direction générale dans laquelle pourrait se trouver la solution aux problèmes.

Jean 16,4b-11

Je ne vous l'ai pas dit dès le commencement, parce que j'étais avec vous. Je m'en vais maintenant auprès de Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : « Où vas-tu ? » Mais, parce que je vous dis cela, la tristesse remplit votre cœur. Pourtant, je vous dis la vérité : il vaut mieux pour vous que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai. Quand il viendra, il établira la culpabilité du monde en matière de péché, de justice et de jugement. En matière de péché, puisqu'on ne croit pas en moi. En matière de justice, puisque je m'en vais auprès du Père, et que vous ne me verrez plus. En matière de jugement, puisque déjà le prince de ce monde est jugé.

Pour saint Jean et pour sa communauté, la raison pour laquelle les disciples étaient exclus de la synagogue était qu'ils croyaient que Jésus était Dieu. L'expérience d'être livrés au « monde » (les autorités romaines) par des Juifs hostiles était exactement ce que Jésus avait connu, et pour la même raison – la déclaration de sa filiation divine. Nous croyons que c'est dans ce contexte que les

mots incompréhensibles de 16,8-11 doivent être considérés.

« Et lui (le Paraclet), une fois venu, il établira la culpabilité du monde en fait de péché, en fait de justice et en fait de jugement... » (16,8s). L'Esprit fournira des preuves, non pas au monde, mais aux disciples. Le Paraclet, agissant en eux, les convaincra de l'erreur du monde, d'abord à propos de Jésus et ensuite à propos d'eux-mêmes. Les Juifs incrédules estimaient que c'était un blasphème quand Jésus se déclarait l'égal de Dieu, et ils accusent ses disciples du même péché. Mais les membres persécutés de l'Église en viendront à comprendre que le vrai péché est précisément de ne pas « croire » en Jésus, c'est-à-dire en sa divinité (16,9).

Les ennemis du Christ pensaient avoir accompli un acte de justice en mettant Jésus à mort ; mais c'était précisément par sa mort que Jésus pouvait retourner vers son Père. En le tuant, donc, en commettant la suprême injustice, les puissances de ce monde étaient, sans le savoir, en train de se faire les instruments de la plus grande justice, sa glorification. Telle est la vraie justice que le Paraclet fera comprendre aux disciples. S'ils étaient condamnés à mort, ils iraient eux aussi auprès du Père et de Jésus leur Seigneur (16,10).

« [en fait] de jugement parce que le Prince de ce monde est jugé. » (16,11). Pour le monde incroyant qui l'a condamné, le fait que Jésus soit mort était une preuve qu'il ne pouvait pas être Dieu, une preuve que c'était un hérétique blasphémateur. La mort de Jésus semblait justifier le jugement porté contre lui. Mais le Paraclet révélera aux disciples à quel point le jugement du monde était faux. L'Esprit-Saint éclairera les disciples, les convainquant que Jésus a triomphé de la mort et ce faisant a vaincu le Prince de ce monde. Satan ne peut régner que sur les gens qui nient la vie éternelle, qui nient la possibilité de toute union avec Dieu en cette vie ou après la mort ; mais son pouvoir est réduit à néant sur les disciples qui savent qu'ils ont la vie éternelle maintenant et qu'ils y entreront dans la plénitude après la mort. C'est le Prince de ce monde qui est vaincu par la mort, non pas Jésus ni ses disciples.

Chaque fois que les chrétiens sont assiégés par des ennemis à l'extérieur de l'Église, l'Esprit-Saint leur vient en aide de cette façon et de beaucoup d'autres. Mais on a également besoin de lui quand l'Église est menacée par des conflits en son sein. En particulier, Jean se préoccupe des discussions qui naîtront à propos du sens du message du Christ. Lors de tels conflits au sein du peuple de Dieu, on peut compter sur le Paraclet pour enseigner ce que Jésus a enseigné.

Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit (14,26).

L'Esprit-Saint est particulièrement important pour l'avenir de l'Église à cause de son œuvre d'enseignement et de « rappel ». Bien que Jésus ait tout révélé à ses premiers disciples (15,12), le sens et les implications de sa révélation n'étaient pas immédiatement et complètement compris par ceux-ci. Le message de Jésus va beaucoup plus loin que ce que la première génération de chrétiens pouvait absorber. De fait, il y avait beaucoup de choses que Jésus ne pouvait pas expliquer à ceux qui étaient avec lui avant sa mort et sa résurrection ; cela aurait été trop pour eux à ce moment-là. (16,12). Ce n'est qu'après sa glorification lorsqu'il pouvait envoyer l'Esprit de Vérité qu'il a pu amener ses disciples à une compréhension plus profonde et plus complète de ce qu'il enseignait.

Jean 16,12-15

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous ne pouvez pas les porter.

Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même : mais ce qu'il aura entendu, il le dira ; et ce qui va venir, il vous le fera connaître. Lui me glorifiera, car il recevra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. Tout ce que possède le Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit : L'Esprit reçoit ce qui vient de moi pour vous le faire connaître.

L'Esprit de Vérité « vous introduira dans la vérité tout entière » (16,13). Jésus sait parfaitement que l'Église doit sonder son enseignement et s'efforcer de le mieux comprendre à mesure qu'elle l'interprète pour chaque génération sur terre. Il prévoit les grands problèmes qui se souleveront à mesure que s'ouvriront de nouvelles perspectives et que seront faites de nouvelles applications de l'Évangile. Il assure ses disciples que l'Esprit sera là pour les guider à chaque pas sur leur chemin et que guidée par l'Esprit, l'Église ne se mettra pas à inventer des enseignements qui n'ont rien à voir avec Jésus ; car l'Esprit ne transmet à l'Église que ce qu'il reçoit du Christ (16,14). Les vérités que ses contemporains ne pouvaient pas encore recevoir, « les choses à venir » (16,13) seront révélées à l'Église en temps voulu. Bien que l'Église puisse s'attendre à des conflits parmi ses membres sur toute nouvelle perspective que lui ouvre l'Esprit, elle peut être assurée qu'elle est guidée sur la voie de la vérité tout entière.

Le reste des versets de ce chapitre (16,16-33) nous ramènent au thème du départ de Jésus et de son retour. Bien que ce soit pour les disciples un moment de tristesse, cela se transformera en joie. Jésus reconforte ses disciples par la promesse que le jour viendra où ils comprendront son enseignement. Bien qu'il les quitte, il reviendra vers eux et continuera à les instruire dans des mots plus clairs et plus précis que tous ceux qu'ils ont entendus jusque-là. C'est bien sûr par l'Esprit que Jésus continuera à instruire son Église.

Jean 16,16-33

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me reverrez.

Alors, certains de ses disciples se dirent entre eux : « Que veut-il nous dire par là : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me reverrez ». Et puis : « Je m'en vais auprès du Père » ? » Ils disaient donc : « Que veut dire : un peu de temps ? Nous ne savons pas de quoi il parle. » Jésus comprit qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : « Vous discutez entre vous parce que j'ai dit : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me reverrez. » Amen, amen, je vous le dis : vous allez pleurer et vous lamenter, tandis que le monde se réjouira ; vous serez dans la peine, mais votre peine se changera en joie.

La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais, quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de sa souffrance, tout heureuse qu'un être humain soit venu au monde. Vous aussi, maintenant, vous êtes dans la peine, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. En ce jour-là, vous ne me poserez plus de questions. Amen, amen, je vous le dis : ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez : ainsi votre joie sera parfaite. En disant cela, je vous ai parlé en images. L'heure vient où je vous parlerai sans images, et vous annoncerai ouvertement ce qui concerne le Père. Ce jour-là, vous demanderez en mon nom ; or, je ne vous dis pas que moi, je prierai le Père pour vous, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et vous avez cru que c'est de Dieu que je suis sorti. Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant, je quitte le monde, et je pars vers le Père. »

Ses disciples lui disent : « Voici que tu parles ouvertement et non plus en images.

Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et tu n'as pas besoin qu'on t'interroge : voilà pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu. » Jésus leur répondit : « Maintenant vous croyez ! Voici que l'heure vient – déjà elle est venue – où vous serez dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, puisque le Père est avec moi. Je vous ai parlé ainsi, afin qu'en moi vous ayez la paix. Dans le monde, vous avez à souffrir, mais courage ! Moi, je suis vainqueur du monde. »

Quels que soient les bouleversements qu'ils pourront rencontrer à l'avenir, peu importe si des membres de l'Église abandonnent leur Seigneur, les disciples ne doivent pas perdre courage. Aucun conflit, de l'extérieur ou de l'intérieur, ne devrait les abattre, car Jésus, leur Sauveur, a vaincu le monde: « Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage! J'ai vaincu le monde » (16,33).

Père, glorifie ton Fils (17,1-26)

Les Discours d'adieux s'achèvent avec la prière de Jésus (ch.17). C'est la plus extraordinaire des prières, profondément humaine par les sentiments exprimés, cependant beaucoup plus qu'humaine par son mystère et sa puissance. Dans ce magnifique poème se trouve tout l'Évangile, car c'est la prière de « l'heure » de Jésus, le moment vers lequel l'Évangile a avancé depuis le début. C'est une prière dans laquelle le temps est arrêté. Jésus est à la fois sur terre (« je parle ainsi dans le monde » [17,13]) et au ciel (« je ne suis plus dans le monde » [17,11]).

Il est avec le Père et avec ses disciples, il ne fait qu'un avec les deux. La prière de Jésus élève le temps dans l'éternité, car c'est la prière de Jésus qui est élevé de terre, attirant à lui tous les hommes et les unissant au Père. Elle jaillit du cœur humain de Dieu au moment où il nous sauve: « Père, l'heure est venue » (17,1).

Cette prière ressemble au Notre Père sous beaucoup d'aspects. De fait, ce pourrait fort bien être la version du Notre Père chez saint Jean. Il y a, cependant, une différence significative entre les deux prières. Le Notre Père (Mt 6,7s; Luc 11,1s) est tourné vers l'avènement du Royaume à la fin des temps. La prière de Jn 17, toutefois, s'étend sur la période d'avant la fin des temps. En Jean 17, le Christ prie pour son Église sur terre alors qu'elle attend l'avènement du Royaume.

Jésus prie le Père en présence de ceux qui sont à table avec lui. Il exprime la soumission totale de sa volonté au Père, mais il déclare en même temps ce qu'il

veut pour l'Église présente dans ses disciples. En fait, il prie le Père pour l'Église. Ce qu'il demande c'est que pendant son temps sur terre l'Église se voit accorder la vie éternelle, autrement dit que ses disciples soient unis à Dieu en ce monde. Et il prie pour qu'ils soient tellement unis entre eux au cours des siècles qu'ils révèlent au monde leur union à Dieu.

À la différence de la plupart des prières émises par l'homme, la prière de Jésus n'est pas l'expression d'un vœu, d'une espérance que quelque chose se produira. Il n'y a pas la moindre éventualité que sa prière ne soit pas exaucée, car tout ce qu'il demande au Père il le reçoit (voir 11,42). Sa prière est toujours efficace. Si nous nous rappelons cela, nous goûterons toute la prière non pas comme un ensemble de demandes, mais comme une série de promesses. Et ainsi, ce que Jésus demande au Père de donner à l'Église, l'Église le possède. Ses demandes deviennent des faits historiques : l'unité qu'il demande est toujours présente dans l'Église et ne pourra jamais être perdue.

La prière de Jésus pour l'Église est toujours exaucée, mais ceci n'exclut pas la possibilité que certains et même beaucoup de ses membres s'éloignent d'elle à différentes époques. Des disciples ont abandonné Jésus pendant son ministère terrestre ; il y en a aussi qui abandonneront l'Église, même si Jésus intercède pour elle depuis le ciel. Pour cette raison, les paroles de Jésus en Jean 17 ne constituent pas seulement une prière adressée au Père mais aussi une exhortation à tous les disciples. Jésus prévoit les dangers auxquels l'Église aura à faire face au cours de son pèlerinage à travers les siècles, et il exhorte chacun de ses membres à lui demeurer fidèle jusqu'à la fin.

Le chapitre 17 peut se diviser en trois parties : dans la première (17,1-8), Jésus prie pour lui-même ; dans la deuxième (17,9-19), il prie pour les disciples qui sont à table avec lui ; dans la troisième (17,20-26), il prie pour toutes les générations successives de disciples dans l'Église.

L'œuvre que tu m'as donnée de faire (17,1-8)

Dans l'Évangile de Jean, l'œuvre de Jésus est interprétée presque entièrement en termes de révélation ; il s'agit de rendre visible Celui qu'on ne voit pas: « Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique... l'a fait connaître » (1,18). En 17,1-8, on trouve trois expressions différentes: « glorifier », manifester le « nom » de Dieu et donner les « paroles » de Dieu. Chacune de ces expressions déclare que l'œuvre de Jésus est de faire connaître Dieu à l'homme.

1. « Glorifie » : glorifier Dieu, c'est le rendre visible par des actes de puissance. Or, Jésus est le Verbe-fait-chair. En tant que Verbe (Parole), il est l'expression parfaite du Père, en tant que « chair » (humain), il peut être vu par l'homme. Jésus est donc Celui qui est en mesure de rendre Dieu visible le plus parfaitement. Il a révélé le Père par la puissance de ses gestes et de ses paroles au cours de son ministère. Mais tous ces signes étaient dirigés vers le plus grand de tous, sa mort et sa résurrection. Dans cet acte définitif Jésus glorifie le Père au plus haut point et, par ce même acte, Jésus lui-même est glorifié. Pour glorifier le Père, il faut donc que le Fils soit glorifié (17,1).

2. « J'ai manifesté ton nom » : manifester le nom de Dieu, c'est révéler Dieu. Jésus est Dieu, le Fils fait homme, ne faisant qu'un avec le Père. En se révélant lui-même, en faisant connaître sa propre identité de Fils de Dieu, il révèle le Père. Autrement dit, le Christ révèle Dieu dans sa propre personne.

3. « Je leur ai donné tes paroles » : c'est la révélation par l'enseignement de Jésus. Jésus n'a pas inventé ce qu'il avait à dire; il n'enseignait que ce qu'il avait auparavant reçu du Père qui l'avait envoyé (12,49s).

Le sens de ces trois expressions peut se résumer comme suit : glorifier signifie révéler Dieu par des actes de puissance, principalement la mort et la résurrection ; révéler Son nom signifie faire connaître Dieu par la personne de Jésus, et donner les paroles de Dieu, cela signifie Le révéler par un « enseignement ».

Jean 17,1-8

Ainsi parla Jésus. Puis il leva les yeux au ciel et dit : « Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils afin que le Fils te glorifie. Ainsi, comme tu lui as donné pouvoir sur tout être de chair, il donnera la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ.

Moi, je t'ai glorifié sur la terre en accomplissant l'œuvre que tu m'avais donnée à faire. Et maintenant, glorifie-moi auprès de toi, Père, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde existe. J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu as pris dans le monde pour me les donner.

Ils étaient à toi, tu me les as donnés, et ils ont gardé ta parole. Maintenant, ils ont reconnu que tout ce que tu m'as donné vient de toi, car je leur ai donné les paroles que tu m'avais données : ils les ont reçues, ils ont vraiment reconnu que

je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé.

Le but dans lequel Jésus a fait connaître le Père était qu'en tant qu'homme il « donne la vie éternelle à tous ceux » que le Père lui a donnés (v. 2). En 17,3, l'évangéliste ajoute une note explicative sur le sens de la vie éternelle. La vie éternelle, dit-il, est de connaître le Père. Jean emploie le verbe « connaître » dans son sens hébreu de connaissance intime qui unit ceux qui s'aiment ; il veut ainsi nous faire envisager la vie éternelle comme l'union au Père. Mais il insiste que la vie éternelle est de connaître le « vrai » Dieu. Ceci donne au verbe « connaître » une acception légèrement plus grecque : connaître c'est reconnaître une chose pour ce qu'elle est réellement ; connaître Dieu est donc le reconnaître tel qu'il est réellement. C'est Jésus-Christ qui nous a fait connaître ta vérité sur Dieu, et c'est en connaissant la vérité sur Jésus que nous apprenons la vérité sur le Père : « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (17,3).

« Je t'ai glorifié sur la terre, en menant à bonne fin l'œuvre que tu m'as donné de faire » (17,4). Par ses paroles et ses actions, Jésus a révélé le Père dans tout son ministère. Dès le début, il était fermement décidé à mener à bonne fin son œuvre (4,34; 5,36), et c'est ce qu'il fait sur la croix ; ses dernières paroles sont : « C'est achevé » (ou « C'est accompli », « C'est fini », 19,30). En mourant et en ressuscitant, Jésus parfait son œuvre qui était de rendre le vrai Dieu visible à l'homme.

Par sa mort et sa résurrection, Jésus monte vers le Père et dans la gloire dont il jouissait en tant que Fils auprès du Père de toute éternité. Jésus prie pour la glorification de son humanité ; il demande qu'on le fasse connaître tel qu'il est vraiment, le divin Fils dans la gloire du Père: « Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que fût le monde » (17,5).

Avant que lui soient donnés des disciples qui embrassaient la vérité qu'il avait révélée, Jésus ne pouvait retourner auprès du Père. Il fallait qu'il ait des disciples qui acceptent sa parole. Maintenant, entouré de ses fidèles disciples, Jésus est certain d'avoir devant lui les assises de son peuple ; ils ont accepté son enseignement et l'Église qui sera créée. A partir d'eux, il pourra transmettre la vérité à toutes les générations à venir : « Car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données, et ils les ont accueillies... » (17,8).

Je prie... pour ceux que tu m'as donnés (17,9-19)

Tout fidèle de l'Église appartient au Père de toute éternité, et le Père en a fait don à son Fils (17,6). C'est pour tous ceux-là que Jésus prie maintenant. Sa prière est qu'ils le glorifient comme lui a glorifié le Père. De même que Jésus a rendu le Père visible sur terre par des gestes de puissance et par son enseignement, l'Église glorifiera maintenant Jésus, en le rendant visible par ses gestes de puissance et par son enseignement.

L'Église accomplira la même œuvre que Jésus et se heurtera aux mêmes obstacles ; elle livrera bataille au même ennemi. Satan a combattu le Christ et il se mesurera également à l'Église. Tant que l'Église sera dans ce monde, et elle doit y rester jusqu'à la fin, elle trouvera ses membres soumis aux tentations de Satan, le père du mensonge. La plus terrible de ces tentations est celle de déformer la vérité. Jésus la prévoit ; il sait que les plus grandes controverses dans son Église viendront de l'interprétation de la vérité à son sujet et sur le Père. Il se rend compte que le Malin essaiera par la ruse de détourner les fidèles de Jésus et de l'Église avec laquelle il ne fait qu'un. Aussi prie-t-il que tous les disciples soient « sanctifiés dans la vérité » (17,19).

Note: Dans l'Évangile de Jean, le terme « le monde » s'applique toujours à la création comme la demeure de l'homme. Il arrive, cependant, à Jean de donner à ce terme des nuances légèrement différentes, selon l'aspect sur lequel il veut insister. Au chapitre 17, il l'emploie de trois façons: le « monde » en tant que créé par opposition au Fils qui n'a pas été créé et n'a pas eu de commencement (17,5 et 24) ; le « monde » en tant que le règne du Malin sur ceux qui s'opposent au Christ et à ses vrais disciples (17,11-16); le « monde » en tant que terrain de mission de l'Église et qu'objet de l'amour de Dieu (17,21-22; voir 3,16).

Jean 17,9-19

Moi, je prie pour eux ; ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi. Tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; et je suis glorifié en eux. Désormais, je ne suis plus dans le monde ; eux, ils sont dans le monde, et moi, je viens vers toi. Père saint, garde-les unis dans ton nom, le nom que tu m'as donné, pour qu'ils soient un, comme nous-mêmes. Quand j'étais avec eux, je les gardais unis dans ton nom, le nom que tu m'as donné. J'ai veillé sur eux, et aucun ne s'est perdu, sauf celui qui s'en va à sa perte de sorte que l'Écriture soit accomplie. Et maintenant que je viens à

toi, je parle ainsi, dans le monde, pour qu'ils aient en eux ma joie, et qu'ils en soient comblés. Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a pris en haine parce qu'ils n'appartiennent pas au monde, de même que moi je n'appartiens pas au monde.

Je ne prie pas pour que tu les retires du monde, mais pour que tu les gardes du Mauvais. Ils n'appartiennent pas au monde, de même que moi, je n'appartiens pas au monde. Sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité. De même que tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité.

« Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » (17,9). Comme le Père a envoyé Jésus par amour du monde (3,16), Jésus envoie ses disciples, l'Église, par amour du monde. Mais la mission de l'Église n'aura aucune efficacité à moins qu'elle ne soit elle-même sauvegardée contre toute falsification de la vérité qu'elle doit proclamer. C'est pourquoi Jésus doit prier pour l'Église, il doit obtenir pour celle-ci la fidélité à la vérité qui était la sienne. Sans cette garantie de vérité, l'Église ne peut être d'aucune utilité au monde. C'est la raison pour laquelle il prie, non pas pour le monde, mais pour ses propres disciples.

Jésus prie que ses disciples puissent toujours résister aux tentations de Satan (17,11-16). Au cours de son ministère, Jésus a été attaqué, spécialement quand il proclamait la vérité à son sujet (voir ch.8). Ceux qui l'attaquaient étaient, sans le savoir, les instruments du Prince de ce monde, ennemi de la vérité et source de mensonges (voir 8,44). La vérité que Jésus annonçait était qu'il est le divin Fils de Dieu, vivant éternellement de la vie même de Dieu, et il résistait à toute tentation de déformer ou de voiler cette vérité. En retournant auprès du Père, Jésus laisse l'Église dans ce monde et soumise aux attaques du Malin, qui continuera à favoriser la diffusion de mensonges sur Dieu et sur Son fils. Jésus prie pour que l'Église soit toujours à l'abri des attaques de Satan: « Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du Mauvais » (17,15).

La vie éternelle, nous a-t-on dit (17,3), dépend de la connaissance du vrai Dieu et de Jésus qu'il a envoyé. Il n'est pas possible de connaître la personne de Jésus sans accepter la vérité à son sujet. Et la vérité centrale est qu'il est Dieu-fait-homme ; c'est de là que découle tout ce que les chrétiens croient. Or, si la mission de l'Église ne consistait qu'à répéter et à réaffirmer cette vérité comme

une formule, cela soulèverait peu de problèmes. Mais le fait dont Jésus était pleinement conscient est que les disciples sonderaient cette vérité, découvrieraient de nouvelles perspectives et en feraient de nouvelles applications tout au long des siècles. Nous avons vu, au chapitre 16, comment Jésus a promis d'être avec Son Église par l'Esprit pour l'instruire et la guider à mesure qu'elle exposera et développera la vérité qu'il lui a donnée. Cette garantie de fidélité donnée à l'Église par l'Esprit-Saint est répétée à nouveau dans la prière efficace de Jésus : « sanctifie-les dans la vérité » (17,17).

Le mot « sanctifier » signifie « rendre saint ». Dieu est la sainteté parfaite ; ce qui est rendu saint, par conséquent, est en quelque sorte consacré à Dieu, devient sa propriété. Dans l'Ancien Testament, les personnes et les choses sont consacrées. Par exemple, les prêtres sont « rendus saints » pour le service de l'autel (Ex 28,41); les prophètes sont consacrés pour proclamer la parole de Dieu (Jr 1,5). Les choses offertes à Dieu en signe d'adoration sont consacrées (Lv 27,28). Jean emploie le terme dans les deux sens: être consacré c'est se voir donner une mission, être « envoyé » pour servir Dieu, et aussi être offert à Dieu en sacrifice.

Jésus est « celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde » (10,36) comme prophète pour proclamer la parole de Dieu et comme prêtre pour offrir le sacrifice qui enlève le péché du monde. Il est lui-même la parole qu'il proclame et le sacrifice qu'il offre : « Je me sanctifie moi-même » (17,19). Il s'offre en sacrifice, se constituant à la fois prêtre et victime (voir He 9,12s; 10,10), Et il fait cela pour que l'Église, qui naît de sa propre consécration, soit totalement consacrée à la vérité.

De même que le Père a consacré son Fils et l'a envoyé dans le monde, de même le Fils envoie ses disciples et les consacre au service de Dieu : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (17,18). La mission de l'Église est la mission du Christ ; comme le Christ avait le don de fidélité à la vérité de la parole de Dieu, son Église se voit également accorder la grâce de la fidélité à la vérité. Sa consécration est comme celle du Christ : elle est « mise à part » comme prophète, prêtre et offrande, comme le Christ son Seigneur.

Être consacré ou sanctifié « dans » la vérité veut dire être mis à part., rendu saint « par » la vérité et « pour » la vérité. Saint Jean, qui met toujours la poésie au service de l'enseignement, veut que nous nous rappelions que Jésus est la Vérité ;

il compte aussi que nous nous rappelions que le Paraclet est l'Esprit de Vérité. De cette façon, la prière demande que l'Église soit sanctifiée dans le Christ, par lui et pour lui. Puisque l'Esprit est à l'Église tout ce que Jésus était pour ses disciples, nous pouvons aussi comprendre la prière comme demandant que l'Église soit sanctifiée dans l'Esprit-Saint, par lui et pour lui.

Comme la prière de Jésus est toujours efficace, l'Église peut être assurée qu'elle sera toujours sanctifiée dans la vérité, toujours rendue sainte par elle et toujours à son service. La prière de Jésus garantit, au sein de l'Église, la présence de disciples qui seront prêts à s'offrir en sacrifice pour la vérité qu'il a proclamée. Il y aura toujours des membres de l'Église prêts à être sanctifiés par le service de la parole et prêts à être consacrés dans la vérité en livrant leur vie pour elle.

Je prie... pour ceux qui, grâce leur parole, croiront en moi (17,20-26)

Dans cette partie de la prière, Jésus se tourne vers l'avenir de l'Église jusqu'à la fin des temps. Il prie pour tous ceux des siècles à venir dont la foi dépendra de la « parole » de la première génération de disciples : « ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi » (17,20). Qu'arrivera-t-il à l'Église au cours des siècles à mesure qu'elle s'éloignera de plus en plus des premiers disciples ? Son témoignage s'affaiblira-t-il à mesure qu'elle connaîtra lutte sur lutte à propos de la vérité et qu'elle sera forcée de préciser et de développer le simple message de sa jeunesse ? Le passage du temps mettra-t-il les disciples dans une position désavantageuse ? Non. En réalité, les disciples de tous les siècles ultérieurs bénéficieront plutôt qu'ils ne souffriront des luttes des chrétiens précédents, car leur témoignage aura de plus en plus de force à mesure que chaque génération professera la seule foi, la seule vérité dans toute sa puissance éternelle. De même que le Père et le Fils sont un en proclamant la même vérité, de même chaque génération de disciples ne fera qu'un avec toutes les autres en annonçant une seule vérité. Leur témoignage deviendra encore plus convaincant à mesure que le temps de l'Église s'achève. Le monde ne pourra pas ignorer une telle preuve ; et ceux que Dieu appellera dans le monde à être disciples de son Fils viendront à la foi en lui à cause de l'unité que l'Église manifestera au cours des siècles.

Jean 17,20-26

Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi. Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu

m'as envoyé. Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes UN : moi en eux, et toi en moi.

Qu'ils deviennent ainsi parfaitement un, afin que le monde sache que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient eux aussi avec moi, et qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.

Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le ferai connaître, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que moi aussi, je sois en eux. »

« Je prie... afin que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous » (17,20-21). Le Père et le Fils sont un parce qu'ils proclament la même vérité ; le Fils reçoit les paroles du Père et les transmet fidèlement aux disciples (17,8). Et tout au long de l'histoire, chaque génération successive de croyants sera unie à toutes celles qui l'auront précédée parce que toutes annonceront la même vérité. C'est une prière pour l'unité dans la vérité. Les paroles du Père données à son Fils seront certainement les paroles de l'Église de ses premiers membres jusqu'à ses derniers, car la prière de Jésus est toujours exaucée.

L'unité de l'Église dans la vérité est un signe qui amènera les gens dans le monde à croire au Christ. Un second signe pour les incroyants réside dans la gloire du Christ que l'Église partage à jamais: « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée ». Jésus partage avec l'Église la gloire de sa propre filiation divine. Il accomplit cela par le don de la vie éternelle dès ici-bas ; et la vie éternelle est l'union au Père.

La gloire de sa filiation divine, cachée pendant sa vie terrestre, est manifestée, révélée par sa mort et sa résurrection. C'est par cet événement que Jésus est glorifié. C'est pourquoi, en partageant sa gloire avec ses disciples, il leur accorde le privilège d'être glorifiés, de passer par la mort et la résurrection comme lui. Jésus a livré sa vie et l'a reprise par obéissance au commandement de son Père ; il a ainsi témoigné de son unité avec le Père. Quand l'Église souffre, meurt et renaît à une vie nouvelle dans sa fidélité au Christ, elle témoigne de son unité avec lui : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un

comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi ». L'Église manifeste sa gloire de nombreuses façons ; par exemple, chaque fois qu'elle meurt aux voies du monde et renaît à une vie nouvelle, chaque fois que ses membres livrent leur vie dans le martyre, elle glorifie son Seigneur.

« ...afin qu'ils soient parfaits dans l'unité » (17,23). Jésus prie pour que l'unité de l'Église dure toujours, qu'elle arrive à la fin des temps « dans l'unité ». Il veut que la dernière génération de croyants ne fasse qu'un avec toutes les générations qui l'auront précédée.

Le fait qu'il maintient son unité jusqu'à la fin des temps montrera au monde l'amour du Père pour l'Église. Comme nous l'avons vu, il y a deux aspects à cette unité : tous les disciples de tous les temps ne feront qu'un dans leur profession de la même vérité, et parce qu'ils porteront en eux le mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Cette étonnante unité dans son double aspect fournira au monde la preuve que l'Église fait l'objet des attentions du Père à tout moment de l'histoire : « Afin que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé et que je les ai aimés comme tu m'as aimé » (17,23).

« Père, c'est toi qui me les as donnés ; je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde » (17,24). Quand son œuvre sera achevée et que son temps sur terre sera fini, l'Église sera élevée dans la présence céleste de Jésus, où elle verra clairement la magnificence de son éternelle gloire.

Après avoir prié pour l'entrée définitive de l'Église dans sa propre gloire divine, Jésus revient vers les disciples qui sont en ce monde (17,25-26). Il les assure, et par eux tous les autres disciples, que l'Église a vraiment été fondée sur des hommes qui connaissaient son identité véritable : « et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé ». Et de même qu'il a fait connaître le Père à ces premiers disciples en se révélant lui-même comme le porteur du nom divin, de même il continuera à travers les siècles à se révéler et à révéler le Père à son Église : « Et je leur ferai connaître ton nom ». Jésus a été celui qui révèle pour les chrétiens qui ont été les premiers et il sera encore celui qui révèle pour ceux qui viendront les derniers. Pendant toute l'histoire qui s'écoulera entre temps, l'amour du Père pour le Fils sera présent dans toute l'Église, car Jésus lui sera uni et, en aimant son Fils, le Père aimera l'Église: « pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux ».

Chapitre 12 - La Mort et la Résurrection de Jésus (18,1 -21,25)

Comme nous l'avons vu, saint Jean veut toujours que nous considérons la mort et la résurrection de Jésus comme un seul événement. Bien qu'il soit tout à fait conscient que Jésus est mort un jour donné, qu'il est ressuscité un autre jour et qu'il est monté auprès du Père encore plus tard, il nous invite à regarder ces événements « d'en haut » pour ainsi dire, du point de vue de Dieu dans lequel ceux-ci ne forment qu'un seul acte de salut de la part du Verbe-fait-chair. Dans ces derniers chapitres, l'évangéliste ne perd pas de vue cette unité. Dans son récit de la mort de Jésus, il nous fait voir un aperçu de la gloire du Christ Roi, ressuscité et glorieux ; et quand il rapporte les apparitions du Seigneur ressuscité, il nous montre les plaies dans ses mains et son côté.

Cette façon d'envisager la mort et la résurrection nous éclaire beaucoup sur le nouveau peuple de Dieu formé par l'heure de Jésus. L'Église est une société sur terre, qui a un roi céleste, mais un roi qui règne à jamais sur la croix. Le nouveau peuple a un roi d'un nouveau type, ce n'est pas un roi que l'on peut voir dans la gloire de son règne. Ce n'est pas un roi qui serait à l'abri de la souffrance humaine. Non, pour saint Jean, on ne peut jamais oublier la croix pas plus qu'on pourrait penser au roi sans y penser. Celui qui gouverne le nouveau peuple de Dieu, tout en étant dans la gloire de son Père, porte toujours les marques de sa mort. Il demeure, pour ainsi dire, perpétuellement dans son corps dans l'heure de sa mort et de sa résurrection, exprimant perpétuellement son plus grand acte d'amour.

Beaucoup de passages de l'Évangile de saint Jean pourraient servir de rappel de la réalité qui sous-tend ces derniers chapitres. On pourrait relire le Prologue (1,1-18), ou l'introduction au Livre de gloire (13,1-20). Mais c'est peut-être dans l'entretien avec Nicodème que se trouve l'expression la plus succincte des sublimes vérités enseignées par tous les événements des chapitres 18 à 20:

Nul n'est monté au ciel,

hormis celui qui est descendu du ciel,

le Fils de l'homme.

Comme Moïse éleva le serpent dans le désert,

ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme,

afin que quiconque croit
ait par lui la vie éternelle.
Car Dieu a tant aimé le monde
qu'il a donné son Fils unique,
afin que quiconque croit en lui ne se perde pas,
mais ait la vie éternelle.
Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde
pour juger le monde,
mais pour que le monde soit sauvé par lui. (3,13-17)

L'élévation de Jésus est la suprême révélation de l'amour de Dieu pour toute l'humanité. Toute personne, sans exception, est aimée dans le récit de la passion et de la mort de Jésus : Marie et le disciple bien-aimé ; Pierre qui renie son Seigneur ; les chefs des Juifs qui trahissent leur patrimoine et revendiquent César comme roi ; Pilate, ce païen, qui refuse de reconnaître la « Vérité » qui se tient devant lui ; Nicodème et Joseph, les disciples secrets et timides qui ensevelissent Jésus ; et même Judas le traître. Tous sont aimés de Dieu, et c'est pour eux tous que Jésus livre sa vie. Bien que tous soient aimés, tous ne reconnaissent pas qu'ils le sont. Mais ceux qui connaissent l'amour de Dieu révélé dans la mort de Jésus se tiennent devant la croix comme devant le trône de Dieu.

L'Heure (18,1 - 19,42)

L'Arrestation (18,1-12)

Saint Jean fait de l'arrestation de Jésus non pas un simple récit historique, mais une confrontation cosmique entre Dieu et Satan. Judas, dont le cœur est sous la domination de Satan (13,2), conduit la police de son « Prince ». En rencontrant Dieu en Jésus, cette bande armée est dans la plus grande confusion et tombe à terre. S'ils retrouvent leur sang-froid et mènent leur expédition à bonne fin, ce n'est que par permission divine. Et cette permission divine leur est accordée par Jésus lui-même.

Judas, à la faveur de l'obscurité, conduit un détachement de soldats romains et de gardes juifs fournis par les chefs des prêtres et les Pharisiens. L'ironie de la situation est claire : avec des lanternes et des torches, ils cherchent la Lumière du monde ; avec des armes, ils veulent s'emparer de force de Celui qui livre sa vie librement.

Note: En 18, vv. 5, 6 et 8, l'expression « c'est moi » est en réalité le Nom divin « Je suis », comme en 8, vv. 24, 28 et 58. Au chapitre 8, l'usage français permet une traduction littérale (« Je suis »), mais dans le passage qui suit, notre langue nous oblige d'écrire « C'est moi ».

Jean 18,1-12

Ayant ainsi parlé, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis. Judas, avec un détachement de soldats ainsi que des gardes envoyés par les grands prêtres et les pharisiens, arrive à cet endroit. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes.

Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi, je le suis. » Judas, qui le livrait, se tenait avec eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi, je le suis », ils reculèrent, et ils tombèrent à terre. Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. » Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi, je le suis. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. » Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés ».

Or Simon-Pierre avait une épée ; il la tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus. Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, vais-je refuser de la boire ? »

Alors la troupe, le commandant et les gardes juifs se saisirent de Jésus et le ligotèrent.

Jésus est absolument maître de la situation. Il n'attend pas que Judas et sa bande s'emparent de lui ; il va au devant d'eux et leur demandent qui ils cherchent. À leur réponse « Jésus le Nazôréen », il s'identifie en se servant du Nom divin « JE

SUIS (celui-là) » ou « c'est moi ». La puissance du Nom jette la bande armée à terre (voir Dn 2,46; 8,18; Ap 1,17). Ainsi anéantis, ils n'auraient rien pu faire pour empêcher Jésus de s'échapper. Mais Jésus n'a nullement l'intention d'éviter ou de retarder l'heure maintenant qu'elle est venue. Son seul souci est la sécurité de ses disciples. Il ordonne à ses ravisseurs: « Laissez ceux-là s'en aller », et ils lui obéissent. Tout le passage illustre non seulement la liberté totale avec laquelle Jésus va vers sa mort, mais aussi la puissance du Nom divin par lequel Jésus protège et défend ses disciples (17,11-12; voir aussi 6,37s; 10,15 et 27s).

Les armes dans les mains des soldats et des gardes sont les instruments de violence avec lesquels les rois de la terre, sous la direction du Prince de ce monde, défendent leur pouvoir et leurs territoires. Jésus n'a que faire d'un tel système de défense, car son pouvoir ne peut être menacé, ni son royaume détruit. Mais Pierre n'a pas encore compris. Dans son amour mal avisé pour son Maître, il prend une épée, l'instrument du Prince de ce monde, pour se porter à la défense de Jésus. Il ne peut pas encore accepter le fait que Jésus doit livrer sa vie, et il se trouve, inconsciemment, du côté des forces de Satan (cf. Mc 8,31-33).

Le nouveau peuple fondé par la mort du Christ est une société d'êtres humains sur cette terre. Aussi, cette société sera-t-elle tentée d'imiter les méthodes du Prince de ce monde. Les chefs de l'Église, comme Pierre, peuvent faire le jeu de Satan en essayant de défendre l'Église, ou même le Christ, par des moyens violents. Chaque fois que cette tentation se présente, il faut qu'ils se rappellent l'ordre sévère du Christ au premier chef de l'Église: « Rentre le glaive dans le fourreau ».

Les Interrogatoires (18,13-27)

Dans la scène suivante, sans s'en rendre compte, Pierre se comporte selon sa vérité : à ce moment-là, il n'est pas encore un vrai disciple ; de fait, il est du côté des ennemis du Christ. C'est ainsi que nous trouvons Pierre avec les soldats et les gardes qui ont arrêté Jésus, ils sont tous blottis les uns contre les autres autour d'un feu pour se réchauffer.

Note: Saint Jean a inséré l'interrogatoire de Jésus chez Anne entre le premier et le deuxième reniement de Pierre. Nous devons ainsi comprendre que Jésus et Pierre sont questionnés en même temps. Ce fait intensifie le contraste entre le Christ et le chef de son Église.

Jean 18,13-27

Ils l'emmenèrent d'abord chez Hanne, beau-père de Caïphe qui était grand prêtre cette année-là. Caïphe était celui qui avait donné aux Juifs ce conseil : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple. »

Or Simon-Pierre, ainsi qu'un autre disciple, suivait Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans le palais du grand prêtre. Pierre se tenait près de la porte, dehors. Alors l'autre disciple – celui qui était connu du grand prêtre – sortit, dit un mot à la servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. Cette jeune servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, l'un des disciples de cet homme ? » Il répondit : « Non, je ne le suis pas ! » Les serviteurs et les gardes se tenaient là ; comme il faisait froid, ils avaient fait un feu de braise pour se réchauffer. Pierre était avec eux, en train de se chauffer.

Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur son enseignement. Jésus lui répondit : « Moi, j'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette.

Pourquoi m'interroges-tu ? Ce que je leur ai dit, demande-le à ceux qui m'ont entendu. Eux savent ce que j'ai dit. » À ces mots, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! » Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ? Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Hanne l'envoya, toujours ligoté, au grand prêtre Caïphe.

Pierre dit la vérité quand il nie qu'il est un disciple. Ce n'est qu'après une profonde conversion qu'il pourra devenir le chef du « royaume qui n'est pas de ce monde ». Le jour viendra, toutefois, où Pierre pourra, comme Jésus, « glorifier Dieu » en livrant sa vie (21,19).

Le Jugement (18,28 - 19,16a)

Sans être nommée, sans être vue, la force en mouvement derrière les chefs des prêtres et leurs collaborateurs est le Prince de ce monde, qui est un meurtrier et un menteur (8,44). Les chefs des Juifs ont déjà condamné Jésus à mort (11,49-53) ; il ne s'agit plus maintenant que d'amener Pilate à exécuter la sentence. Leurs mensonges sont prêts. Ils traitent Jésus de dangereux révolutionnaire, de menace pour l'autorité de Rome ; Pilate, le représentant de l'Empereur, se doit de

mettre cet homme à mort, ne serait-ce que par loyauté à son souverain. Pour mener à bien leur projet, les chefs juifs sont même prêts à protester de leur fidélité à César, l'opresseur des leurs. Leur exclamation: « Nous n'avons de roi que César » (19,15) n'est qu'une ruse pour influencer Pilate, mais en fait cela montre clairement qu'ils sont du côté du Prince de ce monde et de ses marionnettes terrestres, les empereurs romains.

Les chefs juifs n'avaient aucune autorité pour exécuter une sentence de mort. Les Romains se réservaient ce pouvoir (18,31-32). Saint Jean voit un aspect providentiel dans le fait que Jésus doive être mis à mort selon la méthode romaine, car cela veut dire que Jésus sera élevé sur une croix. Ceci donne à l'évangéliste le symbolisme fondamental qu'il emploie pour interpréter la mort de Jésus comme une « élévation » qui est le début du retour du Fils vers le Père (3,13s; 12,32s).

Jean 18,28 - 19,16a

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au Prétoire. C'était le matin. Ceux qui l'avaient amené n'entrèrent pas dans le Prétoire, pour éviter une souillure et pouvoir manger l'agneau pascal. Pilate sortit donc à leur rencontre et demanda : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils lui répondirent : « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne t'aurions pas livré cet homme. » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. » Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.

Alors Pilate rentra dans le Prétoire ; il appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien d'autres te l'ont dit à mon sujet ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? » Jésus déclara : « Ma royauté n'est pas de ce monde ; si ma royauté était de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. En fait, ma royauté n'est pas d'ici. »

Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi-même qui dis que je suis roi. Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité.

Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que

la vérité ? » Ayant dit cela, il sortit de nouveau à la rencontre des Juifs, et il leur déclara : « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais, chez vous, c'est la coutume que je vous relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ? » Alors ils répliquèrent en criant : « Pas lui ! Mais Barabbas ! » Or ce Barabbas était un bandit. Alors Pilate fit saisir Jésus pour qu'il soit flagellé. Les soldats tressèrent avec des épines une couronne qu'ils lui posèrent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient : « Salut à toi, roi des Juifs ! » Et ils le giflaient.

Pilate, de nouveau, sortit dehors et leur dit : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Jésus donc sortit dehors, portant la couronne d'épines et le manteau pourpre. Et Pilate leur déclara : « Voici l'homme. » Quand ils le virent, les grands prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Ils lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte.

Il rentra dans le Prétoire, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher, et pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi porte un péché plus grand. »

L'évangéliste décrit le dialogue entre Jésus et Pilate avec une ironie voulue. Pilate se préoccupe de maintenir l'ordre parmi les Juifs ; leurs querelles intestines ne l'intéressent pas. C'est cependant sur ses lèvres que se fait la vérité, d'abord sous forme de question : « Es-tu le Roi des Juifs ? » (18,33 et 37), puis sous forme d'affirmation : « Voici votre roi ! » (19, vv.14,19,21-22). Bien sûr, Pilate ne croit pas que Jésus soit roi, car Jésus n'est comme aucun souverain terrestre et ses sujets ne se comportent pas comme des sujets terrestres.

« Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour me sauver... » (18,36). Ensemble, les disciples du Christ forment un royaume ; ils sont ses sujets. Ils vivent sur cette terre, ils sont dans le monde, mais ils ne sont pas de ce monde (17,14s). Ils ne doivent pas agir comme les sujets d'un roi terrestre, en prenant les armes de guerre du monde

pour défendre leur chef. De fait, une des caractéristiques distinctives de ce peuple doit être son refus de tuer, même pour défendre son roi.

Jésus, le Fils de Dieu, est certes le Roi venu chasser le Prince de ce monde (12,31), le mauvais qui gouverne par le mensonge et la violence. Jésus s'avance face à l'ennemi armé de sa seule fidélité absolue à la vérité. Le seul but de sa venue dans le monde était de révéler la vérité sur Dieu le Père et, pour ce faire, il fallait qu'il fasse connaître la vérité sur lui-même : « Je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité » (18,37). La vérité est qu'il est Dieu et cela le fait Roi. Tous ceux qui sont « sanctifiés dans la vérité » sont ses sujets ; ce sont ceux qui écoutent sa voix (18,37). Par contraste, tout en proférant la vérité avec ses lèvres, Pilate est en réalité tellement prisonnier du père du mensonge qu'il ne peut pas même entendre la voix de « la Vérité » qui se tient devant lui (18,38).

Jésus, le Roi, se laisse tourner en ridicule et frapper au visage (19,1-3) sans se venger. Refusant de sauver sa vie en niant qu'il est en réalité le Fils de Dieu (19,7), il se sanctifie dans la vérité. C'est à cause de cette vérité qu'il est mis à mort.

Au moment qui est peut-être le plus dramatique de l'Évangile, Jésus est revêtu de pourpre, la couleur impériale, coiffé d'une couronne de branches épineuses et présenté aux grands prêtres et à la garde du temple (19,1-6). Dans cette scène, Jésus est l'objet d'une parodie de la cérémonie de couronnement d'un nouvel empereur avec une couronne de laurier, drapé de splendeur et officiellement présenté à ses sujets pour qu'ils l'acclament. Au lieu des acclamations de « Vive le Roi », Jésus est salué par des cris de « Crucifie-le ».

En présentant Jésus à ses accusateurs, Pilate déclare: « Voici l'homme ». Cette simple déclaration a occupé les cœurs et les esprits de générations de saints et d'érudits si bien qu'on peut en donner maintes interprétations profondes. Nous nous bornerons ici à souligner le premier de nombreux niveaux de signification. Les paroles de Pilate dénotent son mépris total des chefs juifs. Il leur fait savoir qu'il n'est pas dupe de leurs fausses accusations contre Jésus. Pour Pilate, Jésus n'est qu'un homme, et encore un homme lamentablement désarmé, certainement pas une menace pour l'Empire romain. Pour saint Jean, toutefois, les paroles de Pilate sont profondément vraies, car Jésus est en effet « l'homme »; il est le Fils de l'Homme, le sauveur humain qui est le Fils de Dieu (19,5 et 7).

L'intronisation (19,16b-22)

Bien qu'il se rende compte de l'innocence de Jésus, Pilate le remet aux Juifs pour être crucifié. Le gouverneur romain réalise, toutefois, qu'il s'est fait jouer par les grands prêtres, aussi conçoit-il dans son dépit un petit geste de vengeance. Selon la coutume romaine, quand un homme était crucifié, le motif de l'accusation était inscrit sur la croix au-dessus de sa tête. Au lieu d'écrire que Jésus se prétendait le roi des Juifs, Pilate écrit le motif d'accusation comme un fait: « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs », L'insulte contre les grands prêtres fait son effet. Ils protestent contre la façon dont le texte est rédigé, mais Pilate insiste : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ».

Pour l'évangéliste, l'inscription sur la croix est suprêmement vraie. Jésus est en effet le Roi des Juifs et, en tant que Roi du peuple de Dieu, il est Roi de toutes les nations. Le fait que l'inscription soit rédigée en hébreu, latin et grec indique l'universalité de sa royauté.

Jean 19,16b-22

Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié. Ils se saisirent de Jésus. Et lui-même, portant sa croix, sortit en direction du lieu dit Le Crâne (ou Calvaire), qui se dit en hébreu Golgotha. C'est là qu'ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu.

Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix ; il était écrit :

JÉSUS LE NAZARÉEN

ROI DES JUIFS

Beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, parce que l'endroit où l'on avait crucifié Jésus était proche de la ville, et que c'était écrit en hébreu, en latin et en grec. Alors les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate : « N'écris pas : « Roi des Juifs » ; mais : « Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs ». » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

En hébreu, la langue sacrée du peuple de Dieu, en latin, la langue officielle des Romains, et en grec, la langue parlée dans tout le monde civilisé, Jésus est proclamé roi des Juifs. Jésus est juif, le fils d'une mère juive. Le sang qui coule de ses blessures est le sang d'Abraham. Il fait partie de la nation que Dieu a

choisie pour apporter le salut à toute l'humanité (4,22). Maintenant que, grâce à un des siens, il est devenu « une bénédiction pour toutes les nations » (Gn 12,1-4), le peuple de Dieu doit être renouvelé pour pouvoir accueillir en son sein les hommes de toute tribu, de toute race et de toute nation.

Le peuple nouveau (19,23-24)

Sans peuple à gouverner, un roi n'est pas un roi. C'est par conséquent au sujet du nouveau peuple fondé dans l'heure de Jésus que l'évangéliste se consacre maintenant. Il le fait à l'aide de symboles. Selon la coutume romaine, les soldats qui procédaient à une exécution avaient droit aux vêtements de la personne exécutée.

Jean voit une signification profonde dans les vêtements comme dans l'action des soldats. Comme nous l'avons déjà dit, dans la pensée biblique, le vêtement représente celui qui le porte. Le vêtement de Jésus représente donc la personne de Jésus, non pas Jésus qui pend sur la croix, mais Jésus qui vivra dans ses disciples. Ainsi, le vêtement est un symbole de l'Église, la nouvelle présence de Jésus dans le monde.

Jean 19,23-24

Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, désignons par le sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement. C'est bien ce que firent les soldats.

Beaucoup de commentateurs modernes hésitent à trouver un sens dans le geste des soldats de diviser en quatre les vêtements de Jésus. Il ne nous semble pourtant pas déplacé de rappeler ce que certains écrivains chrétiens anciens voyaient dans la scène. Le nombre quatre doit nous rappeler les quatre points cardinaux, les quatre coins du monde. Et l'Église, le Corps du Christ, doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Dans cette perspective, nous pouvons ajouter que la croissance de l'Église se fera grâce aux Gentils, représentés ici par les soldats romains. D'après cette interprétation, la scène devient une dramatisation de ta parole de Jésus que le grain de blé doit tomber en terre pour porter beaucoup de fruit (12,20-24). C'est par sa mort que Jésus peut atteindre

tous les hommes et les attirer à lui; il le fait par l'Église, sa présence vivante sur terre.

Jean attire notre attention sur un vêtement très particulier, la tunique que Jésus portait à même son corps. Dans une traduction littérale, sa description de la tunique donnerait: « cette tunique était sans couture, tissée de haut en bas ». Il veut nous faire comprendre que ce vêtement était tissé sans arrêt, que toute la tunique était comme tricotée avec un seul brin très long et donc n'avait pas de couture. Chaque mot de sa description a un sens.

« Du haut » (« d'en-haut »). La tunique est un symbole de l'Église, formée non pas sur l'initiative de l'homme, mais sur celle de Dieu. C'est du Père, « d'en-haut », que le Fils a été envoyé pour donner l'union à Dieu. Tous ceux qui croient en lui sont unis à Dieu, même en ce monde. Comme le Père est un avec son Fils, le Fils est un avec ses disciples. Ensemble, ils font tous un tout indivisible, le nouveau peuple de Dieu (17,21). L'unité avec Dieu dont jouit l'Église est un don de Dieu, non pas le résultat des efforts de l'homme. L'Église comme la tunique, est faite « d'en-haut ».

« Tissée d'une pièce...et sans couture ». À la différence de l'Empire romain, un ensemble disparate de nations maintenues par la force, le nouveau peuple de Dieu est un tout unifié. Bien qu'il s'étende aux quatre coins du globe, il sera un seul corps organiquement uni, car toute l'Église est le nouveau Temple, le Corps du Seigneur (2,21s) dont la tunique est le symbole.

Les soldats se sont partagé les autres vêtements entre eux, mais, frappés par le caractère inhabituel de la tunique, ils décident de ne pas la couper en quatre (19,24). À la place, ils tirent au sort pour voir lequel d'entre eux l'aura. Dans ces gestes, Jean voit l'accomplissement du Psaume 22,18: « Ils se sont partagé mes habits, et mon vêtement ils l'ont tiré au sort. »

La mère et le fils (19,25-27)

Dans ce passage et le suivant, Jésus prononce ses dernières paroles sur la croix. Ce sont les instants les plus solennels de l'Évangile et l'évangéliste n'omet pas de leur donner la profondeur de sens qui leur revient. Si Jean attache une telle importance aux paroles de Jésus, c'est parce que ce sont les paroles du Sauveur dans son « heure ». Ses affirmations ne peuvent donc pas être prises comme si elles n'étaient que les paroles d'un mourant ; ce sont les paroles du Fils de

l'Homme élevé sur la croix et retournant déjà vers le Père.

Sur le plan humain ordinaire, les paroles de Jésus à sa mère et du disciple qu'il aimait sont faciles à comprendre. Elles expriment le souci d'un fils unique sur le point de mourir qui demande à sa mère et à son plus cher ami de prendre soin l'un de l'autre. Mais saint Jean veut que nous y voyions quelque chose de beaucoup plus profond.

Jean choisit ses mots avec beaucoup de soin pour souligner l'importance de ce que Jésus dit. Il écrit que Jésus a « vu » sa mère et le disciple qu'il aimait et a « dit: 'Voici...' ». Si naturel et courant que soit ce mot, il n'en constitue pas moins une sorte de formule de révélation. Les auteurs de l'Ancien Testament s'expriment ainsi quand ils veulent communiquer l'idée qu'un messenger de Dieu révèle l'identité ou la mission cachée d'une personne (ex. 1 S 9,17). Dans le Nouveau Testament, saint Jean est le seul à employer cette formule (voir 1,29 et 35 et 47). L'emploi explicite qu'il en fait ici en 19,26s indique qu'il veut que les paroles de Jésus soient prises comme la révélation de la vraie place de Marie et du disciple qu'il aimait.

En plus d'une révélation, les paroles de Jésus sont aussi un commandement pour le disciple. Saint Jean indique que le disciple les a comprises comme tel, car « dès cette heure-là, le disciple en prit soin » (19,27). Il est significatif que l'évangéliste ne nous dise pas que Marie prit soin du disciple. Par cela nous devons comprendre que Jésus donne un ordre au disciple, ordre qui découle de la révélation contenue dans ses paroles. Nous examinerons donc ces paroles en fonction de la vérité qu'elles révèlent et du devoir qu'elles imposent au disciple.

Jean 19,25-27

Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

Les paroles que Jésus dit sur la croix sont des déclarations solennelles de ce qui est le résultat de sa glorification. Jésus révèle à Marie que le disciple est maintenant son fils et il révèle au disciple que Marie est sa nouvelle mère. Du haut de la croix, le trône du Roi, Jésus annonce qu'une réalité nouvelle existe maintenant par suite de son « heure ». Dorénavant il sera dans ses disciples (« Moi en eux », 17,23) et ils vivront de sa propre vie divine (14,19). Autrement

dit, sa présence humaine sur terre sera par l'entremise de ses disciples. Et il montre comme cette présence sera réelle par ce qu'il dit à sa mère et au disciple: Marie doit trouver Jésus, son fils, dans le disciple, et le disciple, puisqu'il prend la place de Jésus, doit voir dans la mère de Jésus sa propre et véritable mère.

Le lien ainsi créé entre Marie et le disciple est le plus fort que l'être humain puisse imaginer, le lien d'amour entre la mère et l'enfant (voir Is 49,14s). En ne perdant pas de vue cette pensée, nous pouvons considérer le symbolisme attaché au disciple bien-aimé et à Marie dans ce passage.

Le disciple bien-aimé représente tout disciple, c'est-à-dire tout membre de l'Église. Il représente tous les disciples en étant le symbole de tout ce qu'il y a de mieux dans celui qui suit Jésus : il observe les commandements du Christ (19,27). Par conséquent, quand Jésus dit au disciple : « Voici ta mère », il donne à tous les disciples un dernier commandement ; en tant que Roi trônant sur la croix, il commande à ceux qui le suivent d'aimer sa mère comme il l'a fait. La signification profonde de ce commandement devient claire quand nous considérons le symbolisme attaché à Marie. Saint Jean ne mentionne la mère de Jésus que dans deux passages, aux noces de Cana (2,1-11) et ici, au pied de la croix. Dans les deux cas, Jean la présente en compagnie des disciples ; les deux fois, il évite d'employer son nom, mais l'appelle « la mère de Jésus » et, les deux fois, son Fils s'adresse à elle en lui disant « Femme ». Nous pouvons donc en déduire que le même triple symbolisme que l'on trouve à Cana se trouve aussi au Calvaire. Marie est l'Église, la mère de tous les disciples. Marie est Israël, la mère du Messie. Et Marie est la nouvelle Ève, la mère de tout le genre humain.

Marie, mère des disciples. À Cana, Jésus dit à Marie que son heure n'était pas encore venue ; maintenant, avec son élévation sur la croix, l'heure est arrivée. À Cana, Marie demandait quelque chose à son fils, mais ici elle n'a rien besoin de lui demander puisqu'il accomplit tout ce qu'elle pourrait demander. À Cana, il était simplement question de Marie présente avec les disciples ; ici elle est révélée comme la mère de tous les disciples. Elle est le symbole du nouveau peuple de Dieu, l'Église. Elle qui a donné naissance à Jésus dans la chair représente l'Église, qui donne naissance aux disciples par qui et en qui Jésus vit dans l'Esprit. L'amour que Jésus porte à sa mère est le modèle de l'amour que chaque chrétien doit porter à l'Église.

Marie, mère du Messie. Marie est aussi un symbole de la nation juive, le peuple que Dieu a choisi pour mettre au monde le Messie. Elle représente la nation tout

entière, depuis Abraham, par laquelle Dieu a accompli son salut (4,22), car c'est cette nation qui a mis au monde le Sauveur de toute l'humanité. Le commandement de l'aimer est donc un commandement d'aimer la nation qu'elle représente, la nation qui a été choisie par Dieu. Tout chrétien qui méprise les Juifs la méprise, elle qui n'est pas seulement la mère du Christ, mais sa propre mère à lui.

Marie, la femme. À ce dernier niveau de symbolisme, Marie représente Ève, la mère de tous les vivants (Gn 2,23; 3,20). En sa personne, toute l'humanité se tient au pied de la croix. C'est par amour du monde que Jésus a été envoyé pour livrer sa vie (3,16). Aussi les paroles: « Voici ta mère » sont-elles un commandement adressé à tous ses disciples d'aimer tout le monde comme il aime lui-même sa mère Marie.

Pour résumer, donc, quand saint Jean écrit: « Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui » (19,27), nous devons comprendre que l'Heure de Jésus met tous les disciples dans l'obligation de faire preuve de la même sollicitude pour l'Église, pour la nation juive et pour toute l'humanité que celle dont témoignent des enfants pour leur mère, le genre d'amour que Notre Seigneur lui-même portait à sa mère Marie.

C'est achevé (19,28-30)

Après avoir donné son dernier commandement, Jésus sait qu'il a maintenant mis fin à son ministère terrestre (19,28). Il ne reste plus qu'une chose à faire et c'est « d'accomplir parfaitement l'Écriture ». Il fait cela en s'écriant qu'il a soif et en acceptant du vin ordinaire qui lui est offert dans une éponge au bout d'une branche d'hysope. Tandis que cela rappelle clairement Ps 69,22 (« dans ma soif, ils m'abreuvaient de vinaigre »), il semble que saint Jean voit ici un accomplissement de l'Écriture plus vaste et plus « complet » que la réalisation d'un simple passage.

Tout au long de son récit de la passion, saint Jean a insisté sur la royauté de Jésus et a présenté sa crucifixion comme une accession au trône. À plusieurs reprises, il a fait remarquer que Jésus, le Fils de Dieu, était maître des événements qui entouraient sa terrible mort ; et même ici, dans ce passage, il nous informe que Jésus, « sachant que désormais tout était achevé », pose consciemment un dernier acte afin d'accomplir l'Écriture. Et ce dernier acte est la déclaration d'une souffrance humaine intense : « J'ai soif ».

Notre évangéliste se rend compte que ses lecteurs pourraient croire qu'une agonie si totalement maîtrisée n'était pas du tout une agonie, que ce n'était pas une vraie agonie humaine. Une telle erreur serait fatale puisqu'elle nous conduirait à douter de l'authenticité de l'humanité du Christ. Jean se sert de la soif du Seigneur pour prouver que les souffrances de Jésus étaient réelles. Saint Jean s'assure ainsi que notre compréhension de la passion est vraie et équilibrée. Bien qu'en tant que Fils de Dieu Jésus ait su et compris ce qui se passait et ait même été maître des événements, en tant que Fils de l'Homme, il est passé par une agonie terrible. Les souffrances qu'il a endurées sont « le parfait accomplissement » de l'Écriture, car tous les serviteurs de Dieu qui ont préfiguré Jésus sont passés par la souffrance en accomplissant l'œuvre de Dieu.

Il faut que Jésus « boive la coupe » de douleur et de mort que le Père lui a donnée à boire (18,11), et son acceptation du vinaigre est un signe de sa complète acceptation de toute sa passion. Il peut maintenant prononcer ses derniers mots: « C'est achevé (fini, accompli) ».

Jean 19,28-30

Après cela, sachant que tout, désormais, était achevé pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.

Tout au long de son évangile, saint Jean nous a montré que le motif qui inspirait Jésus était de faire la volonté du Père et de « mener son œuvre à bonne fin » (4,34 ; voir aussi 5,36 ; 17,4). Ce moment est maintenant arrivé. En livrant sa vie par amour pour le monde, il accomplit tout ce que le Père lui demandait, aussi peut-il s'écrier : « C'est achevé ».

« Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit » (19,30). L'Esprit-Saint n'a été conféré par Jésus qu'après la résurrection, comme Jean le sait très bien (20,22) ; mais il veut que nous comprenions que l'Esprit est donné grâce à « l'heure » de Jésus et que cette « heure » inclut la mort aussi bien que la résurrection de Jésus. Afin de rappeler ce rapport entre l'Esprit-Saint et la mort de Notre Seigneur, Jean décrit l'action même de mourir de Jésus comme si c'était le don de l'Esprit. Son expression est explicite : « il rendit l'esprit ».

L'Agneau de Dieu (19,31-37)

Le jour de la Préparation, les agneaux qui serviraient pour la Pâque (le repas) étaient tués dans le Temple vers midi, l'heure à laquelle Jésus a été condamné à mort (19,14). D'après la succession des événements donnée par saint Jean, Jésus meurt donc au moment où les agneaux sont mis à mort. Et comme les agneaux de la Pâque, pas un seul os du corps de Jésus n'a été brisé (voir Ex 12,46).

Un soldat, remarquant que Jésus était déjà mort, perce le côté du Christ. Pour le soldat romain, cela pouvait n'être qu'une façon de s'assurer que l'homme était mort ; pour l'évangéliste, cependant, cela revêt une signification beaucoup plus profonde. D'après les lois sacrificielles juives enseignées par les rabbins, le sang d'une victime offerte en sacrifice ne devait pas se coaguler à l'intérieur de son corps. Les prêtres devaient percer le cœur de la victime pour permettre au sang de sortir vite et complètement. Il est donc probable que saint Jean veuille suggérer que Jésus n'est pas seulement l'Agneau pascal, mais une victime sacrificielle offerte à Dieu. Quand Jean écrit que le côté de Jésus a été percé et qu'il en « sortit aussitôt du sang », il se peut qu'il veuille laisser entendre que Jésus est traité comme devaient l'être toutes les victimes d'un sacrifice. Son cœur est percé et aussitôt tout ce qui lui restait de sang sort. L'évangéliste combinerait ainsi l'idée de Jésus Agneau pascal et celle de Jésus victime sacrificielle qui enlève le péché du monde (1,29).

Saint Jean fait remarquer que de l'eau a coulé avec le sang. L'eau qui sort du côté percé du Christ est un accomplissement symbolique du texte « De son sein couleront des fleuves d'eau vive » (7,38-39). L'eau est, bien sûr, l'image de l'Esprit-Saint. Ainsi, une fois de plus, l'évangéliste nous rappelle que le don de l'Esprit-Saint découle non seulement de la résurrection mais de la mort du Christ. Maintenant que Jésus a « été glorifié » (7,39), il peut donner son Esprit.

L'eau qui jaillit du côté percé du Christ a un sens encore plus profond. Mais cela a déjà été expliqué dans notre commentaire sur 7,38-39, où Jésus était décrit comme le « Rocher » et le « nouveau Temple ».

L'eau et le sang qui coulent du côté du Christ suggèrent aussi les deux plus grands sacrements de l'Église, rendus possibles par le don de l'Esprit-Saint, le baptême et l'Eucharistie. L'eau symbolise le baptême (3,5-8), le sang, l'Eucharistie (6,53s; 6,62-64).

Jean 19,31-37

Comme c'était le jour de la Préparation (c'est-à-dire le vendredi), il ne fallait pas laisser les corps en croix durant le sabbat, d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque. Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Les soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis de l'autre homme crucifié avec Jésus. Quand ils arrivèrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, et son témoignage est véridique ; et celui-là sait qu'il dit vrai afin que vous aussi, vous croyiez. Cela, en effet, arriva pour que s'accomplisse l'Écriture : Aucun de ses os ne sera brisé. Un autre passage de l'Écriture dit encore : Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé.

Notre évangéliste cite Zacharie 12,10, dont il voit l'accomplissement dans le côté percé du Christ. Il est important de s'arrêter à l'ensemble du passage de Zacharie dont cette citation est tirée: « Mais je (le Seigneur) répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication, si bien que, lorsqu'ils contempleront celui qu'ils ont transpercé, ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique, ils le pleureront comme on pleure un premier-né. » Cinq versets plus bas, Zacharie écrit: « En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte pour David et pour les habitants de Jérusalem, pour laver péché et souillure » (Za 13,1). Il est probable que Jean souhaite que nous voyions tout cela accompli dans l'eau et le sang qui coulent du flanc de celui « qu'ils ont transpercé ». De Jésus jaillit l'Esprit-Saint pour le pardon des péchés (voir 20,22-23).

L'ensevelissement royal (19,38-42)

Deux disciples secrets, Joseph d'Arimateie et Nicodème, sont assez braves pour demander le corps de Jésus pour le préparer en vue de la sépulture. La grande quantité d'épices (une centaine de livres), le choix d'un tombeau neuf et sa situation dans un jardin, tout est significatif. Les rois étaient entourés de soins analogues lors de leur mort ; et les rois étaient ensevelis dans des tombeaux neufs. Les rois de Juda, en particulier, semblerait-il, étaient enterrés dans des jardins (cf. 2 R 21,18 et 26). Jésus qui reçoit son titre de Roi sur la croix se voit donner la sépulture des rois.

Jean 19,38-42

Après cela, Joseph d'Arimatee, qui était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème – celui qui, au début, était venu trouver Jésus pendant la nuit – vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent donc le corps de Jésus, qu'ils lièrent de linges, en employant les aromates selon la coutume juive d'ensevelir les morts. À l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin et, dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore déposé personne. À cause de la Préparation de la Pâque juive, et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

Les disciples en arrivent à croire (20,1-31)

Au chapitre 20, une grande partie des matériaux qu'utilise saint Jean font partie de la tradition commune de l'Église: le tombeau vide, les apparitions du Seigneur ressuscité, la mission des Douze, le don de l'Esprit-Saint pour le pardon des péchés, les doutes sur la réalité du Seigneur ressuscité. A la place, nous concentrerons notre attention sur la foi en Jésus glorifié, car c'est ce qui intéresse surtout notre évangéliste.

Il vit et il crut (20,1-10)

Dans la première partie de ce chapitre, saint Jean rapporte les diverses réactions des disciples à la réalité du tombeau vide. Marie Madeleine réagit de façon naturelle et humaine. Quand elle arrive au tombeau et voit que la pierre de l'entrée a été poussée, elle craint que le corps de Notre Seigneur n'ait été volé. C'est ce qu'elle dit à Pierre et au disciple bien-aimé. Mais en y allant voir eux-mêmes, ils voient la preuve de l'impossibilité de la conclusion de Marie. Les linges sont encore là et, en particulier, le suaire qui avait recouvert la tête, avaient été soigneusement roulés. Des voleurs de cadavre n'auraient ni le temps ni le souci de telles attentions. Le passage établit donc que le corps de Jésus n'a pas été volé.

Et chose encore plus importante, ce passage nous montre le premier acte de foi dans le Seigneur ressuscité, le genre de foi qui nous est demandé à nous qui ne sommes pas du nombre des premiers témoins. Le disciple bien-aimé, sans bénéficier d'une apparition du Christ ressuscité, croit. En cela, il est le type et le

modèle des chrétiens de tous les siècles à venir, car « il n'a pas vu et il a cru » (20,29).

Jean 20,1-10

Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin ; c'était encore les ténèbres. Elle s'aperçoit que la pierre a été enlevée du tombeau.

02 Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a déposé. »

Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. En se penchant, il s'aperçoit que les linges sont posés à plat ; cependant il n'entre pas. Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour. Il entre dans le tombeau ; il aperçoit les linges, posés à plat, ainsi que le suaire qui avait entouré la tête de Jésus, non pas posé avec les linges, mais roulé à part à sa place. C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, et il crut. Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas compris que, selon l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts. Ensuite, les disciples retournèrent chez eux.

Le disciple bien-aimé se rend en courant au tombeau avec Pierre, il y arrive le premier, mais attend pour laisser Pierre entrer avant lui. Tous ces gestes désignent une fois de plus le disciple comme le modèle des chrétiens. Bien que son amour soit enthousiaste et que sa foi soit plus grande que celle de Pierre, il s'efface devant le chef qui a reçu l'autorité du Seigneur.

Je monte... (20,11-18)

Nous ne pouvons malheureusement qu'effleurer toute la signification de ce très beau passage où Marie Madeleine reconnaît le Seigneur. Elle, qui aimait Jésus pendant sa vie terrestre, qui avait une grande affection pour lui comme homme, elle n'a aucune foi en lui ; elle pense encore que son corps a été volé. Tout ce qu'elle veut savoir c'est où on l'a mis pour pouvoir aller pleurer sur lui. Quand Jésus lui apparaît, elle ne peut pas le reconnaître. Ce n'est que lorsqu'il l'appelle par son nom, comme le Bon Pasteur appelle ses brebis (10, vv. 3, 14, 27), qu'elle réalise qui il est. Mais même alors, elle veut s'agripper à lui d'une façon terrestre

et humaine. Elle veut le garder comme son grand Rabbin (Maître). Si noble et si belle que soit son affection pour le Jésus terrestre, cela ne suffit pas à faire d'elle une vraie disciple. Elle doit accéder à la foi en lui comme son Seigneur. C'est ce qu'elle fait quand elle annonce aux autres disciples : « J'ai vu le Seigneur ».

Jean 20,11-18

Marie Madeleine se tenait près du tombeau, au-dehors, tout en pleurs. Et en pleurant, elle se pencha vers le tombeau. Elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, à l'endroit où avait reposé le corps de Jésus. Ils lui demandent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répond : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a déposé. »

Ayant dit cela, elle se retourna ; elle aperçoit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Le prenant pour le jardinier, elle lui répond : « Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as déposé, et moi, j'irai le prendre. » Jésus lui dit alors : « Marie ! » S'étant retournée, elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! », c'est-à-dire : Maître. Jésus reprend : « Ne me retiens pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Va trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Marie Madeleine s'en va donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur ! », et elle raconta ce qu'il lui avait dit.

Jean présente la rencontre entre Jésus et Marie comme si cela se passait au moment où Jésus monte vers le Père : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père... ». L'ascension de Jésus est l'achèvement de son retour vers le Père, commencé quand il a été élevé sur la croix. Son retour dans la gloire du ciel marque le commencement d'une nouvelle et mystérieuse union avec lui en tant que Fils de l'Homme glorifié. La foi est l'assise du nouveau lien qui existe entre le chrétien et son Seigneur. Une simple affection humaine pour l'homme Jésus, si louable soit-elle, ne peut pas remplacer la foi en Jésus Seigneur. La scène avec Marie Madeleine révèle donc que, par son ascension, Jésus établit une relation personnelle avec tous ses disciples, mais une relation totalement différente de tout lien humain naturel, car c'est une relation avec l'Homme qui est maintenant notre frère plus vraiment et plus profondément que nous ne pourrions jamais le saisir puisque, en lui, nous sommes devenus les enfants du même Père éternel.

« Mais va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». C'est par son ascension que Jésus, notre frère dans la chair, établit la Nouvelle Alliance qui fait, de quiconque y entre, un enfant de Dieu. Le message que Jésus demande à Marie d'annoncer est un écho de la formule de l'Ancien Testament : « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple » (voir Lv 26,12 ; Jr 31,33 ; Ez 36,28). Les paroles de Jésus déclarant que la Nouvelle Alliance est établie pourraient être paraphrasées ainsi: « Mon Père sera votre Père, mon Dieu votre Dieu, et vous serez mes frères et sœurs. »

Paix (20,19-23)

Maintenant que Jésus, l'Agneau de Dieu, a enlevé les péchés du monde, il proclame la paix. Les barrières entre Dieu et l'homme ont disparu à jamais. La promesse faite à Nathanaël s'est réalisée : le ciel s'est ouvert et les anges de Dieu montent et descendent au-dessus du Fils de l'homme (1,51). L'union de paix entre le ciel et la terre s'est accomplie. Ayant achevé son œuvre sur terre, Jésus, qui est retourné dans la gloire qu'il avait avant le commencement du temps, apparaît à ses disciples et les charge de continuer son œuvre sur terre, de proclamer la paix qui accompagne le pardon des péchés.

Jean 20,19-23

Le soir venu, en ce premier jour de la semaine, alors que les portes du lieu où se trouvaient les disciples étaient verrouillées par crainte des Juifs, Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. »

Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. »

Jésus insuffle la vie éternelle à ses disciples en leur donnant l'Esprit-Saint, si bien qu'ils peuvent remettre les péchés ou les retenir. En leur donnant l'Esprit-Saint, Jésus confère à ses disciples le pouvoir de pardonner les péchés et de juger. Il communique l'Esprit à la communauté des disciples, l'Église (voir Mt 18,18 et 16,19)

Mon Seigneur et mon Dieu (20,24-29)

Quand Jésus est apparu aux disciples et leur a montré ses mains et son côté, ils ont cru (20,20 et 25). Mais l'un des Douze n'était pas présent. Thomas, celui qui avait poussé les autres à aller en Judée pour mourir avec Jésus (11,16). Il refuse de croire sur le témoignage des disciples. Tant qu'il n'aura pas vu et touché les plaies du Christ, il n'acceptera pas que Celui que les autres ont vu est vraiment Jésus qui avait été crucifié.

Jean 20,24-29

Or, l'un des Douze, Thomas, appelé Didyme (c'est-à-dire Jumeau), n'était pas avec eux quand Jésus était venu. Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur déclara : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! »

Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vient, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit : « La paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant. » Alors Thomas lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu. »

La profession de foi de Thomas est vraiment le point culminant de l'Évangile. L'Évangile, qui a commencé avec la déclaration solennelle: « le Verbe était Dieu » (1,1, se termine sur la proclamation étonnante que le Verbe-fait-chair est « Seigneur » et « Dieu ».

Cette sublime vérité a été le sujet de l'enseignement de Jean tout au long de son évangile. Retourné dans la gloire, le Verbe conserve la « chair » qu'il est devenu. Bien que glorifié, son corps humain conserve les signes de sa mort. Ainsi l'évangéliste propose à notre foi de voir la pleine révélation du grand mystère de l'Incarnation dans « l'heure » de Jésus, c'est-à-dire dans sa mort-résurrection. Jean veut que nous n'oublions jamais la croix du Christ dans laquelle son humanité s'exprime le plus pleinement, que nous ne séparions jamais la mort du Sauveur de sa résurrection. Car le mystère réside en cela que Jésus était, est et sera toujours à la fois Dieu et homme ; et que l'humanité du Christ, maintenant entrée dans l'éternité, est autant objet de notre foi que sa divinité. Jean veut, en outre, que, chaque fois que nous pensons au Christ, nous l'imaginions au

moment de son suprême acte d'amour, à « l'heure » de sa mort et de sa résurrection. Il veut que nous ne pensions jamais au Christ sans ses plaies aux mains et aux pieds ; que nous ne pensions jamais à un Jésus glorifié qui n'aurait pas le cœur transpercé d'amour pour nous, le côté ouvert pour pouvoir nous attirer en union avec lui (12,32).

Quand Thomas voit le Seigneur ressuscité qui porte encore les marques de ses blessures et quand il le proclame « Seigneur » et « Dieu », il proclame sa foi dans la divinité de celui qui est manifestement humain. On ne pourrait pas faire un plus grand acte de foi et c'est pourtant l'acte de foi qui est attendu de tout vrai disciple jusqu'à la fin des temps. La foi des disciples n'est pas en quelque idée abstraite, mais en Jésus, homme et Dieu ; c'est la foi en une vérité qui a été vécue par un membre de notre genre humain, par quelqu'un qui a partagé pleinement notre humanité et qui continue à la partager totalement à la fois maintenant et pour toujours. En proclamant cette foi, tous les disciples de Jésus « honorent les Fils comme ils honorent le Père » (5,23). De cette façon s'accomplit la promesse exprimée par Jésus, car c'est par son « élévation » qu'est pleinement révélée la vérité sur lui : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que JE SUIS » (8,28).

Les dernières paroles de Jésus dans l'Évangile s'adressent à nous tous qui accédons à la foi sans voir le Seigneur ressuscité. C'est à nous qu'il confère une bénédiction finale : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ».

Jean 20,30-31

Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.

[Épilogue: Jésus, Pierre et le disciple bien-aimé \(21,1-25\)](#)

Comme nous l'avons dit, le chapitre 21 a probablement été écrit par un disciple de l'évangéliste après coup. Il nous rappelle qu'il y a « encore bien d'autres choses que Jésus a faites » (21,25), plus qu'on ne pourrait jamais en rapporter, mais il était déterminé à ce que les choses contenues dans ce chapitre ne soient pas oubliées. C'est le récit d'une autre apparition du Seigneur ressuscité aux disciples, apparition importante à cause de son enseignement sur l'Église et son autorité.

C'est le Seigneur! (21,1-14)

Dans la fraîcheur de l'aube, un petit groupe de disciples ramènent leur barque vers le rivage de la mer de Galilée. Ils ont passé la nuit à pêcher, mais ils n'ont rien pris. De la plage, un homme les appelle et leur demande si le poisson a mordu. Ils ne savent pas que cet homme est Jésus, mais à cause de sa présence, leur échec devient un succès. Et l'histoire elle-même se transforme d'un simple récit de pêche en une leçon sur l'art d'être disciple et une prophétie sur le succès de l'Église dans sa mission auprès des hommes de toutes races et de toutes nations.

Jean 21,1-14

Après cela, Jésus se manifesta encore aux disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et voici comment. Il y avait là, ensemble, Simon-Pierre, avec Thomas, appelé Didyme (c'est-à-dire Jumeau), Nathanaël, de Cana de Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres de ses disciples.

Simon-Pierre leur dit : « Je m'en vais à la pêche. » Ils lui répondent : « Nous aussi, nous allons avec toi. » Ils partirent et montèrent dans la barque ; or, cette nuit-là, ils ne prirent rien. Au lever du jour, Jésus se tenait sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. Jésus leur dit : « Les enfants, auriez-vous quelque chose à manger ? » Ils lui répondirent : « Non. » Il leur dit : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. » Ils jetèrent donc le filet, et cette fois ils n'arrivaient pas à le tirer, tellement il y avait de poissons. Alors, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Quand Simon-Pierre entendit que c'était le Seigneur, il passa un vêtement, car il n'avait rien sur lui, et il se jeta à l'eau. Les autres disciples arrivèrent en barque, traînant le filet plein de poissons ; la terre n'était qu'à une centaine de mètres.

Une fois descendus à terre, ils aperçoivent, disposé là, un feu de braise avec du

poisson posé dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Apportez donc de ces poissons que vous venez de prendre. » Simon-Pierre remonta et tira jusqu'à terre le filet plein de gros poissons : il y en avait cent cinquante-trois. Et, malgré cette quantité, le filet ne s'était pas déchiré. Jésus leur dit alors : « Venez manger. » Aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? » Ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus s'approche ; il prend le pain et le leur donne ; et de même pour le poisson. C'était la troisième fois que Jésus ressuscité d'entre les morts se manifestait à ses disciples.



"Une fois descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise, avec du poisson dessus,

et du pain." Jean 21,9

L'abondance de leur pêche fait réaliser au disciple bien-aimé que l'homme sur le rivage est Jésus. Mais Pierre n'est pas si rapide à saisir ; il faut lui dire que « c'est le Seigneur! » (v.7). Pierre se fie à l'aptitude qu'a le disciple bien-aimé de discerner la présence du Seigneur, comme il lui fallait compter sur lui pour découvrir les pensées secrètes de Jésus (13,23s). Ce passage nous donne donc un aperçu supplémentaire sur la relation entre les deux disciples.

Nous avons vu que le disciple bien-aimé représente les saints dans l'Église, les hommes et les femmes d'une foi et d'un amour exceptionnels. Et nous pouvons définir maintenant plus clairement le service qu'il rend. C'est un rôle de chef, différent de celui de Pierre, mais tout aussi important. Si Pierre représente les chefs nommés et officiels de l'Église, l'apôtre bien-aimé représente une autorité qui n'a rien d'officiel malgré sa puissance et qu'exercent ces saints, hommes et femmes, dont pour la plupart les noms nous restent inconnus comme celui du disciple bien-aimé lui-même.

Les rapports entre ces deux formes d'autorité, en outre, devraient être aussi étroits que ceux de Pierre et du disciple bien-aimé dans l'Évangile. Chacune a un rôle important à jouer dans la direction de l'Église au cours des siècles ; et chacune a besoin des dons spéciaux de l'autre. Elles devraient travailler ensemble comme le font Pierre et le disciple bien-aimé dans le passage de l'Évangile que nous examinons. Le disciple bien-aimé sert Pierre par son pouvoir de discernement et cependant il s'efface devant lui, car Pierre est celui auquel a été confiée l'autorité par le Seigneur (20,5s). De son côté, il faut que Pierre soit toujours disposé à écouter le disciple bien-aimé et prêt à prendre des mesures décisives. Dans cette scène particulière, une fois qu'il a appris que la personne sur la plage est Jésus, il ne peut pas attendre pour être près de lui. Laisant les autres, il se jette à l'eau et nage jusqu'au rivage.

En débarquant, les disciples découvrent que Jésus a fait du feu et a commencé à leur préparer à déjeuner. Dans ce petit avant-goût de l'accueil que Jésus réservera

à ses disciples quand ils atteindront le rivage éternel, Jésus leur demande de lui apporter le fruit de leur travail: « Apportez de ces poissons que vous venez de prendre » (v.10). Une fois de plus, c'est Pierre qui agit ; le chef des disciples tire le filet plein de poissons.

« Le filet (était) plein de gros poissons - cent cinquante trois ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas » (v.11). Certains savants de l'antiquité pensaient que les différentes espèces de poissons qui peuplaient les mers s'élevaient à cent cinquante trois, il est donc probable que les poissons pris par les disciples représentent les grands nombres de personnes de toutes nations qui entreront dans l'Église. Une pêche si abondante aurait dû rompre le filet, mais cela n'arriva pas, et c'est symbolique de l'unité inébranlable de l'Église. Du fait du grand nombre et de la diversité de ses membres, il semblerait que son unité ne puisse être maintenue. Mais Jésus a assuré que l'Église, comme le filet, ne se rompra pas, mais conservera son unité jusqu'à la fin (17,23).

Pais mes brebis (21,15-25)

Jésus assure l'unité de son Église en lui laissant un chef comme lui-même qui sera le signe visible et la cause de son unité. Il a déjà fait son choix en Pierre, mais cet homme a renié sa qualité de disciple, non pas juste une fois, mais trois fois, c'est-à-dire complètement. Aussi doit-il maintenant prendre un nouvel engagement. Jésus demande à Pierre de déclarer son amour, répétant sa question trois fois. Jésus amène ainsi Pierre pour ainsi dire à défaire le triple reniement qu'il a fait plusieurs soirées avant.

Jean 21,15-17

Quand ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment, plus que ceux-ci ? » Il lui répond : « Oui, Seigneur ! Toi, tu le sais : je t'aime. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes agneaux. »

Il lui dit une deuxième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment ? » Il lui répond : « Oui, Seigneur ! Toi, tu le sais : je t'aime. » Jésus lui dit : « Sois le pasteur de mes brebis. »

Il lui dit, pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Pierre fut peiné parce que, la troisième fois, Jésus lui demandait : « M'aimes-tu ? » Il lui répond : « Seigneur, toi, tu sais tout : tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes brebis.

Comme c'était près d'un feu de braise (18,18) que Pierre a rejeté le Seigneur, c'est aussi près d'un feu de braise (21,19) qu'il lui est demandé d'exprimer son amour. Avec chaque profession d'amour, il reçoit un commandement de Jésus: « Pais mes agneaux... pais mes brebis... pais mes jeunes brebis » (vv.15-17). C'est lui qui doit être le pasteur du peuple que Jésus forme. Pierre doit veiller à tous les besoins du peuple, à la fois spirituels et matériels. C'est le sens du mot grec habituellement traduit par « pais » (vv.15 et 17). Mais la nature de l'autorité de Pierre est précisée par le mot que nous traduisons par « sois le berger » (« prends soins de », v.16). Ce mot veut dire « gouverne », « garde » et « guide », aussi l'autorité de Pierre est-elle aussi service du troupeau du Christ.

Le modèle de Pierre est le Bon Pasteur lui-même. De même que Jésus a nourri son peuple physiquement aussi bien que spirituellement (6,1s), Pierre doit le faire aussi ; et de même que Jésus n'a mis aucune limite à son dévouement pour le troupeau, Pierre ne peut pas non plus en mettre.

Jean 21,18-19

Amen, amen, je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. » Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu. Sur ces mots, il lui dit : « Suis-moi. »

Une fois descendus à terre, ils aperçoivent, disposé là, un feu de braise avec du poisson posé dessus, et du pain. John 21:9

« Il signifiait, en parlant ainsi, le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu » (v.19). La tâche de pasteur de Pierre doit se modeler étroitement sur celle de Jésus lui-même. Ainsi Pierre aura l'honneur de témoigner de Jésus en « glorifiant Dieu » comme Jésus. En lui commandant « suis-moi », Jésus appelle Pierre à la perfection de la vocation apostolique, à marcher étroitement sur les traces de Jésus en livrant sa vie pour les brebis.

Pour les disciples c'était un grand honneur de pouvoir, comme Pierre, livrer leur vie pour la foi. En fait, le martyre en est venu à être un signe, même un critère de la sainteté, si nombreux étaient les hommes et les femmes qui mouraient de cette façon. Toutefois, il y avait manifestement beaucoup de personnes saintes qui mouraient de mort naturelle et auxquelles était refusé le privilège d'être martyrs

de leur foi. Parmi elles se trouvait le disciple bien-aimé, et les membres de la communauté étaient inquiets: N'était-il pas aussi saint que tous les autres qui faisaient preuve du parfait amour décrit par le Christ (15,13) ? Tandis que les « frères » essayaient de résoudre ce « problème », ils se rappelèrent que le Christ avait fait une prophétie sur l'avenir de leur chef bien-aimé, comme il en avait fait une pour Pierre.

À la différence de Pierre, le disciple que Jésus aimait ne devait pas mourir martyr. Jésus avait dit à son sujet: « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne... » (21,22). Les « frères » virent dans ces paroles une prophétie qui mit fin à leurs préoccupations. Ils interprétèrent les paroles de Jésus comme voulant dire que Jésus reviendrait avant la mort de leur chef. Aussi pensaient-ils que le disciple bien-aimé ne mourrait pas. Toutefois, cette interprétation se révéla erronée. Au moment où ce chapitre a été écrit, le disciple bien-aimé était sur le point de mourir ou déjà mort. L'honneur du martyr ne lui avait pas été accordé, et le Seigneur n'était pas revenu. Les « frères » étaient toujours dans la confusion. Pour les tranquilliser, l'auteur du chapitre 21 a inséré le passage suivant.

Jean 21,20-23

S'étant retourné, Pierre aperçoit, marchant à leur suite, le disciple que Jésus aimait. C'est lui qui, pendant le repas, s'était penché sur la poitrine de Jésus pour lui dire : « Seigneur, quel est celui qui va te livrer ? » Pierre, voyant donc ce disciple, dit à Jésus : « Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ? » Jésus lui répond : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. »

Le bruit courut donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. Or, Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait pas, mais : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? »

Les membres de la communauté du disciple bien-aimé tirèrent deux leçons importantes de sa mort. La première était que le retour du Christ dans la gloire ne se ferait pas aussi tôt qu'ils le pensaient. La seconde, qu'une personne pouvait atteindre à une sainteté authentique sans mourir de la mort violente du martyr. Et ainsi le disciple bien-aimé représente la multitude d'hommes et de femmes fidèles auxquels n'est pas accordé le privilège du martyr, l'ultime signe d'amour.

L'Épilogue (ch.21) s'achève sur des mots qui ressemblent beaucoup à ceux qui terminent le corps principal de l'Évangile (20,30-31). Les deux fins soulignent l'impossibilité de rapporter tout ce que Jésus a dit et fait. La première fois, on nous dit que l'Évangile a été écrit pour que nous ayons la « foi » et la « vie ». Maintenant, on nous assure que ces choses ont été écrites par un témoin oculaire, à savoir le disciple bien-aimé lui-même : « C'est ce disciple qui témoigne de ces faits et qui les a écrits, et nous savons que son témoignage est véridique. »

Jean 21,24-25

C'est ce disciple qui témoigne de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est vrai. Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; et s'il fallait écrire chacune d'elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l'on écrirait.

~~~~~

## **Bibliographie**

La bibliographie ne comprend que les livres en anglais :

Barrett, C.K. The Gospel According to St. John. London, SPCK, 1955

Brown, R.E. edited by F.J. Moloney, An Introduction to the Gospel of John, 2003, Anchor Yale Bible

Brown, R.E. The Fourth Gospel.. Westminster, Newman Press, 1964

The Community of the Beloved Disciple. New York, Ramsey, Toronto, Paulist Press, 1979

Dodd, C.H. The Interpretation of the Fourth Gospel. New York, Cambridge University

Press, 1953

Press, 1963

Historical Tradition in the Fourth Gospel. New York, Cambridge University

Hoskyns, E.C .The Fourth Gospel .London, Faber, 1947

Lightfoot, R.H. St. John's Gospel: A Commentary. New York, Oxford University Press,

1956

~~~~~

A propos de l'Auteur

Mgr Gervais est né à Elie au Manitoba, le 21 Septembre 1931. Il est le neuvième des quatorze enfants. Sa famille est venue du Manitoba à Sparta près de St. Thomas en Ontario quand il était juste un adolescent. Il est allé à l'école primaire de Sparta et a pris ses études secondaires à l'école Saint-Joseph à la ville de Saint-Thomas. Après le lycée, il est allé étudier pour la prêtrise au séminaire St. Pierre à London, en Ontario. Il a été ordonné prêtre en 1958.

Il a été envoyé à Rome pour les études de l'Écriture Sainte. Cela a été suivi par des études à l'École biblique de Jérusalem. Il est retourné à London pour enseigner les Écritures Saintes pour les séminaristes au séminaire de Saint-Pierre.

En 1974, il a été demandé par l'évêque Emmett Carter de prendre en charge le Divine Word Centre. Ce Centre a été fondé par l'évêque Carter à fin de fournir une ressource pour l'éducation des adultes dans l'esprit de Vatican II.

Ce centre offrait des sessions de une ou deux semaines avec plusieurs des meilleurs spécialistes en théologie de l'époque. Les étudiants venaient non seulement du Canada et des États-Unis, mais de partout dans le monde, en Australie, en Afrique, en Asie et en Europe.

Au moment où le Père Gervais est devenu le directeur, le Centre du Verbe Divin était déjà dominée par l'étude de l'Écriture sainte à laquelle il a ajouté la justice sociale. Cet aspect du programme d'études a été présenté par des gens de toutes les parties du «tiers monde»; parmi lesquels se trouvaient le père Gustavo Gutierrez et le cardinal Dery du Ghana.

En 1976, la Conférence des évêques de l'Ontario ainsi que la Conférence canadienne des femmes religieuses ont demandé au Père Gervais d'offrir un cours d'étude par correspondance dans l'Écriture Sainte pour l'Église dans son ensemble, mais surtout pour les prêtres et les religieuses. C'est alors que le père Gervais a commencé à écrire "Montée", un ensemble de quarante leçons sur la Bible. Il était armé d'un trésor d'informations de tous les enseignants et les témoins de la foi qui avait enseigné au Divine Word Centre

Il était assisté par un grand nombre de collaborateurs enthousiastes: toutes les personnes qui ont présenté des exposés au Centre ont fourni du matériel ainsi qu'une équipe d'assistants.

Le travail a été terminé juste comme Père Gervais a été ordonné évêque auxiliaire de London (1980). Il a ensuite été nommé évêque du diocèse de Sault Sainte-Marie, et après quatre ans, archevêque d'Ottawa (1989).

Il a pris sa retraite en 2007, et au moment d'écrire ces lignes, il profite de sa retraite.

Équipe des «Programmes d'études de foi catholique» qui a aidé Monseigneur Gervais dans le développement du programme Journey:

Rev.. Richard Charrette

M. Joe Barth

Mlle Joyce Kilpalrick

M. Guy Lajoie

M. Martin Meulemeesters

Mrs. Shirley Mitchell M. Ron Pickersgill M. Jerry O'Connor

Mme Arlene Stinchcombe

CONSULTANT ÉDITORIAL Sr. M. Augustin, C.S.J. ASSISTANTS DE RECHERCHE

- Rev. Don Neumann

-M. Keith Philander

- Rev. Martin Vallely

Dessins-M.. Peter Gaspari

Traductions française, Nicole Cleriot, française, quifaisait des traductions pour les Editions du Ceerf, Paris; elle a fait les 40 leçons gratuitement.

~~~~~